

RESUME

La thèse consiste en une série de commentaires précis et serrés sur les études et les propos de Valéry ayant trait à Pascal. L'examen critique porte sur trois périodes: "pré-Variation" (1890-1922), "Variation" (1923), "post-Variation" (1924-1945).

Tout en essayant de dégager la motivation de l'attitude négative de Valéry vis-à-vis du "tragique" et de l'esthétique pascaliens, nous avons voulu vérifier l'hypothèse selon laquelle il aurait attaqué Pascal à des fins publicitaires. Par ailleurs, nous avons tenté d'examiner les moyens dont il se sert pour "mener à bien" son entreprise, tels la déformation et l'argumentation spécieuse.

D Gordon

M.A.

French

David Gordon: PAUL VALERY LECTEUR DE PASCAL

PAUL VALERY LECTEUR DE PASCAL

by

David Gordon, B.A.

A thesis
submitted to
the Faculty of Graduate Studies and Research
McGill University,
in partial fulfilment of the requirements
for the degree of
Master of Arts

Under the direction of
Professor J.-C. Morisot
Department of French Language
and Literature

July 1970

© David Gordon 1971

T A B L E D E S M A T I E R E S

CHAPITRE I - VALERY ET PASCAL: PRE- <u>VARIATION</u>	1
CHAPITRE II - VALERY ET PASCAL: LA <u>VARIATION</u>	33
CHAPITRE III - VALERY ET PASCAL: POST- <u>VARIATION</u>	101
CONCLUSION.	169
BIBLIOGRAPHIE	176

CHAPITRE I

VALÉRY ET PASCAL: PRE-VARIATION

En tête du chapitre V (consacré à l'analyse de la Variation sur une Pensée) de l'excellent ouvrage de M. Fabureau sur Valéry apparaît cette épigraphe signée Charles-Gustave Amiot:

Ignorer Pascal ou le méconnaître, ou même ne pas lui faire une place d'élite dans sa réflexion émue est un signe funeste et, pour une gloire éclatante, le présage d'une caducité rapide.¹

Or, si cette épigraphe est censée résumer l'objet ou l'esprit du dit chapitre, nous n'avons pu saisir leur relation. Serait-ce que M. Fabureau ayant tiré une bordée assez dévastatrice avant même que de commencer son chapitre, a trouvé inutile d'insister davantage? Dans ce cas, il aurait péché doublement: d'abord contre l'usage de l'épigraphe; ensuite contre la bienséance élémentaire qui requiert que des raisons accompagnent une accusation. Se cacher derrière M. Amiot, comme il le fait, n'absout guère M. Fabureau.

¹ H. Fabureau, Paul Valéry, Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1937, p. 225.

En somme, ce dernier semble accuser Valéry d'avoir écrit la Variation sur une Pensée² pour éviter "le présage d'une caducité rapide," pour maintenir sa "gloire éclatante." Mais essayons de situer exactement le Valéry de cette période. La "gloire éclatante" dont il est fait allusion, vient en 1922 lors de la publication de Charmes: le public cultivé salue alors en lui le plus grand poète que la France ait eu depuis Baudelaire. Il se rend ensuite à Londres, en Suisse, à Bruxelles, pour une série de conférences, et on lui fait tous les honneurs.

Le 9 mai 1923, Gabriel Hanotaux l'incite à briguer à l'Académie le fauteuil de Delcassé qui vient de mourir.³ C'est peu après, sans doute, que Valéry rédige la Variation qui paraît dans le numéro spécial de la Revue Hebdomadaire du 14 juillet 1923 en l'honneur du tricentenaire de la naissance de Pascal.

Il eût été peut-être plus "logique" d'allier la Variation à l'ex-fauteuil de Delcassé qu'au "présage d'une caducité rapide."

² Paul Valéry, Oeuvres, Tome I, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, pp. 458 à 473.

³ Introduction Biographique, in Oeuvres, Tome I, p. 47

Car pourquoi Valéry aurait-il, si tôt, un tel présage? De toute manière, nous voyons difficilement un rapport entre Pascal et l'Académie ou Pascal et le maintien d'une "gloire éclatante." D'autre part, même s'il y en avait eu, une attaque contre Pascal en un temps précisément où les pascalisants étaient légion aurait plutôt terni tant la "gloire éclatante" de Valéry que ses chances d'élection à l'Académie. Ainsi donc, n'est-ce pas ne pas ignorer Pascal, comme l'a fait Valéry, qui eût plutôt dû être un "signe funeste"?

Il est clair que Fabureau s'en prend à la prétendue ambition de ce même Valéry, qui s'en était toujours détourné. Certes, il sait que Valéry ne "méconnaît" pas Pascal. Il a sans doute lu dans Images de la France que Valéry se montre conscient de la place importante de Pascal dans l'histoire de la littérature française. "Le même pays, dit-il, produit un Pascal et un Voltaire..."⁴ Certes, Valéry fait à Pascal "une place d'élite dans sa réflexion émue;" bien mieux, il lui fait la seule place dans sa réflexion "émue", comme nous le verrons; mais de là à impliquer que Valéry ait été motivé par des fins publicitaires, n'est-ce point verser dans l'absurde?

⁴ Oeuvres, Tome II, p. 1001.

Pourtant, ses réflexions "émues", sa haine, son dégoût à l'égard de Pascal, enfin son emploi d'effets stylistiques qu'il abhorre lui-même chez Pascal, sont suspects, pour dire le moins, surtout lorsqu'ils sont émis par quelqu'un qui se targue de rationalisme. Le terme "éreinement" n'est pas celui dont un rationaliste userait fièrement, car la critique violente lui est presque indécente. Et cependant après sa visite à Anatole France le 3 janvier 1923, au cours de laquelle ils s'entretennent de Racine, Pascal et Vigny, Valéry inscrit dans ses Notes personnelles, Ephémérides: "Pascal éreinté à deux..."⁵ M. K.N. Douglas, dans Paul Valéry on Pascal, cite une lettre de Valéry écrite en 1917 à Pierre Louÿs, où apparaît cette phrase: "J'ai indiqué à mon cerveau futur les principes directeurs d'un éreinement sauvage des Pensées de Pascal."⁶ On remarquera que Valéry qualifie ici l'éreinement de "sauvage", et l'on ne s'étonne pas que M. Douglas semble douter que la Variation ait été composée sur commande; d'autant plus qu'il trouve que cette étude est la seule qui offre un exemple de déchaînement et de furie, comme si l'auteur avait été personnellement menacé.

⁵ Oeuvres, Tome I, p. 45.

⁶ P.M.L.A., September 1946, p. 821.

De fait, la brutalité de l'offensive valéryenne dans la Variation attire aussi l'attention d'autres critiques. M. Bremond, dans Pascal et Valéry affirme que Valéry n'a jamais rien écrit "où ce pudique se livre davantage, j'allais dire s'abandonne."⁷ M. J. Milon, dans son article intitulé Deux opinions sur Pascal: l'abbé Bremond et Paul Valéry, nous dit sans ambages ce que Valéry a essayé de faire en treize petites pages: "C'est à l'oeuvre tout entière, c'est à l'âme même de Pascal que Valéry déclare la guerre."⁸

Mais revenons à cet "écartement sauvage" dont il est question dans la lettre du 21 mai 1917 à Pierre Louÿs.⁹ Dans l'Introduction Biographique¹⁰ du premier tome des Oeuvres de Valéry par M. J. Hytier, on peut lire sous "1917":

28 avril: Edition originale de la Jeune Parque (...) 29 avril: Léon-Paul Fargue donne une lecture de la Jeune Parque chez Arthur Fontaine: "Heureusement que j'étais dans la coulisse à ne pas me voir (...) -- dit Valéry -- sur la figure nue et terrible de l'assemblée... Puis vint le brouhaha d'hommes et de femmes, les mains, les gants, les mots¹¹ (...)"

⁷ Revue de France, 1er décembre 1928, p. 556

⁸ Revue d'Histoire Littéraire, janvier-mars 1928, p. 13.

⁹ Op. cit., et Oeuvres, Tome I, pp. 1626-27.

¹⁰ Oeuvres, Tome I, pp. 39-40.

¹¹ Lettre à Léon-Paul Fargue, in Lettres à quelques-uns.

-- A la suite de la publication de cet ouvrage "qui fit assez de bruit," Valéry commence à être recherché et sollicité de toutes parts: "Son obscurité me mit en lumière: ni l'une ni l'autre n'étaient des effets de ma volonté. Mais ceci n'alla pas sans m'induire, ou me séduire à me dissiper régulièrement dans le monde ¹² (...)" -- Il fréquente des salons, va presque chaque jour chez Mme Muhlfeld, où il rencontre des personnalités éminentes, hommes d'Etat, diplomates, écrivains, artistes, et toute la haute société parisienne et étrangère. 21 mai: Il annonce à Pierre Louÿs...

Or, on voit ci-dessus qu'un revirement complet s'est opéré en l'espace de trois semaines: l'illustre inconnu, le solitaire, le petit bourgeois, commence (à quarante-sept ans!) à se frotter au grand monde et à s'y plaire. De plus, il choisit juste ce moment-là pour "indiquer à son cerveau futur les principes directeurs d'un éreintement sauvage des Pensées de Pascal." Dès lors, Fabureau n'aurait-il pas raison? Enfin Valéry recherche-t-il une notoriété plus durable, ou n'est-ce là qu'une coïncidence?

Nous optons presque sans réserve pour la coïncidence. Car Valéry ayant terminé la Jeune Parque cherche à s'occuper. D'ailleurs, il parle de plusieurs projets dans sa lettre. En outre, il est à remarquer que "l'éreintement

¹² Au temps de Marcel Prévost, Vues.

sauvage des Pensées sera pratiqué "au bénéfice du Traité de l'équilibre des liqueurs," dont l'auteur n'est autre que Pascal lui-même. De sorte que Valéry est, malgré tout, prêt à "rendre à César ce qui est à César."

Mais si nous optons pour la coïncidence, c'est parce que nous pensons que le "J'ai indiqué à mon cerveau futur les principes directeurs..." implique des antécédents anti-pascaliens. Il s'agit de les rechercher. Essayons donc de mettre au clair la "relation" Valéry-Pascal de 1890 à 1923, période que nous appellerons "pré-Variation".

Il va sans dire que Valéry goûtait Pascal avant la crise de 1892, lors de laquelle il entreprend le rejet des "Idoles",¹³ car certaines de ses tendances d'alors nous portent à le croire. D'abord son crypto-mysticisme qui se dévoile dans sa recherche des chapelles littéraires, ou dans son goût excessif pour l'A rebours de Huysmans: En novembre 1890, il dit à Louÿs qu'il relit A rebours, 'ma bible et mon livre de chevet,' pour la cinquième fois.¹⁴ Ensuite ses croyances religieuses, toutes subjectivisées qu'elles soient. Parlant

¹³ terme qu'il emprunte sans doute à Francis Bacon.

¹⁴ Oeuvres, Tome I, p. 18.

de Dieu dans des pages jointes à une lettre à Pierre Louÿs, de septembre 1890, il dit ceci: "Oui, il existe et le Diable, mais en nous!... En deux mots: Dieu est notre idéal particulier. Satan ce qui tend à nous en détourner."¹⁵ Quant à l'Eglise, voilà ce que Valéry en dit dans une lettre adressée à Gide en septembre 1891: "Il n'y a que l'Eglise qui a un art. Il n'y a qu'elle qui soulage un peu, et qui détache du Monde... nous sommes tous de petits garçons près des liturgistes et des théologiens, puisque les plus géniaux des nôtres, Wagner, Mallarmé, s'inclinent et imitent."¹⁶ Puis son extrême sensibilité, toute invertie qu'elle fût, sous l'influence de Poe. Henri Mondor, dans son étude le Vase brisé de Paul Valéry,¹⁷ cite une lettre de Valéry à Pierre Louÿs, du 2 juin 1890, dont nous transcrivons quelques extraits: "Je rêve une poésie (...) écrite par un songeur raffiné (...), un calculateur infailible de l'effet à produire (...) Tous les moyens sont bons pour produire le maximum d'effets."¹⁸

¹⁵ Oeuvres, Tome II, p. 1431.

¹⁶ Ibid., p. 1433.

¹⁷ in Paul Valéry: Essais et témoignages inédits recueillis par Marc Eigeldinger, Oreste Zeluck éditeur, Paris, 1945.

¹⁸ Oeuvres, Tome I, p. 1771.

Enfin son romantisme. Valéry a publié sous la signature André Gill, dans Chimère, n° 4, novembre 1891, des pages inédites où l'on peut lire cette phrase brisée qui s'applique à lui: "...Romantique! Oh! non, mon âme!... Oui, pourtant!"¹⁹

Paradoxalement, la fameuse nuit de Gênes ne va pas pour autant réduire son estime pour Pascal, puisqu'on trouve trois ans plus tard dans l'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci²⁰ où Valéry fait l'éloge de "ce contemplateur du monde, au centre des avenues qui mènent aux arts et aux sciences,"²¹ cette phrase fort curieuse qui paraît dans un passage où il parle des opérations créatrices de l'esprit: "...Cependant, nous gardons les manuscrits de Léonard et les illustres notes de Pascal..."²² Par contre, le commentaire marginal, adjoint au texte en 1930, choque par sa violence: "Les fameuses Pensées ne sont pas tant d'honnêtes pensées-pour-soi, que des arguments-armes, poisons stupéfiants pour

¹⁹ Oeuvres, Tome I, p. 1609.

²⁰ Ibid., pp. 1153-99.

²¹ Jean Prévost, Trois héros de Paul Valéry, in Le Point XLI, avril 1952.

²² Loc.cit., p. 1158.

autrui. Leur forme est parfois si accomplie, si cherchée qu'elle marque une intention de falsifier la vraie 'Pensée', de la faire plus imposante, plus effrayante -- que toute Pensée..."²³ Certes, Valéry veut nous faire croire que ses commentaires marginaux reflètent sa pensée de 1895, alors mal exprimée d'après lui. Il est vrai que ce commentaire de 1930 n'est, après tout, qu'une extension du concept qu'il avait trouvé avant 1895 chez Edgar Poe. Mais le fait est qu'il ne pensait guère alors à s'en servir contre Pascal. Au demeurant, deux pages plus loin, on peut lire cette autre annotation: "Le mot de continuité n'est pas du tout le bon. Il me souvient de l'avoir écrit à la place d'un autre mot que je n'ai pas trouvé."²⁴ Pourtant comme nous le rapporte M. Sutcliffe,²⁵ c'est bien à la "continuité" et non à la "discontinuité" que Valéry croyait en 1895!

Il est, par ailleurs, significatif que Valéry ne qualifie pas les "manuscrits de Léonard" tandis que les

²³ Oeuvres, Tome I, p. 1158.

²⁴ Oeuvres, Tome I, p. 1160.

²⁵ F.E. Sutcliffe, La Pensée de Paul Valéry, Nizet, Paris, 1955.

"notes de Pascal" sont qualifiées d' "illustres"! N'est-ce pas dire qu'il a alors une plus haute opinion de Pascal que de Léonard? Et cela en pleine "période léonardienne"! On notera, il est vrai, quelques pages après, dans l'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci, une remarque quelque peu désobligeante à l'encontre de Pascal, mais qui ne suggère nullement les raisons que Valéry invoquera plus tard pour l'attaquer: "...c'est (...) par la production d'images mentales que toute oeuvre d'art s'apprécie; et cette production doit être plus ou moins énergique, plus ou moins 'fatigante' selon qu'un simple entrelacs sur un vase ou une phrase brisée de Pascal la sollicite."²⁶

En 1896, ayant terminé la Soirée avec Monsieur Teste,²⁷ Valéry pense à la dédier à Degas qu'il avait rencontré peu avant. Pourquoi? Valéry nous en donne la raison dans Degas.Danse.Dessin: "Je m'étais fait de Degas (...) avant que je le visse (...) l'idée d'un personnage réduit à la rigueur d'un dur dessin, un spartiate, un stoïcien, un janséniste artiste."²⁸ Donc, "Teste", "Degas", "rigueur",

²⁶ Oeuvres, Tome I, pp. 1185-86.

²⁷ Oeuvres, Tome II, pp. 15 à 25.

²⁸ Ibid., p. 1384.

"janséniste", sont presque des termes interchangeables, auxquels on peut ajouter, par corollaire, "Pascal". Lorsque Teste dit: "Il y a vingt ans que je n'ai plus de livres,"²⁹ ne nous rappelle-t-il pas Pascal qui s'arrête dans sa quête épistémologique? Lorsque Valéry dit: "Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve,"³⁰ n'entend-on pas Pascal rabaisser l'invention scientifique? Lorsqu'il ajoute à la page suivante: "Il (Teste) était celui qui fait tuer ses joies par ses joies, la plus faible par la plus forte,"³¹ cela ne s'applique-t-il pas à Pascal? Enfin, lorsqu'à la question: "Nierez-vous qu'il y ait des choses anesthésiques? (...) des ciels qui coupent la parole?", Teste répond: "(...) c'est le besoin des esprits faibles,"³² n'est-ce point là la réponse implicite que fait Pascal au Valéry de la Variation, tout fier de son "ciel étoilé"?

Ainsi donc, jusqu'à la fin de 1896 Valéry n'a pas critiqué Pascal. Au contraire, tout porte à croire qu'il

²⁹ Oeuvres, Tome II, p. 17.

³⁰ Ibid.

³¹ Ibid., p. 18.

³² Ibid., p. 22.

ne lui ait témoigné que des égards. On peut donc commencer à s'inquiéter et à se demander sérieusement si Valéry avait assez changé depuis sa crise sentimentale et intellectuelle; ou bien si Fabureau n'avait pas, après tout, raison; ou encore, si Valéry "possédait" alors son Pascal; d'autant plus que dans la Préface³³ à cette même Soirée avec M. Teste, rédigée en 1925, donc deux ans après la Variation, Valéry, sans nommer Pascal, y exprime son dégoût pour lui: "Et même je ne pouvais songer qu'avec dégoût à toutes les idées et à tous les sentiments qui ne se sont engendrés ou remués dans l'homme que par ses mots et par ses craintes, ses espoirs et ses terreurs; et non librement par ses pures observations sur les choses et en soi-même."³⁴

En 1898, Valéry écrit Durtal³⁵ où il semble défendre tant la mystique: "La mystique me fait penser à une science pure individuelle";³⁶ que la religion: "La religion, événement continu, produit de l'expérience la plus étendue; oeuvre, aux yeux du non-croyant, incomparable, et qui n'a jamais été attaquée que par des raisonnements incomplets,

³³ Oeuvres, Tome II, pp. 11 à 14.

³⁴ Ibid., p. 12.

³⁵ Oeuvres, Tome I, pp. 742 à 753.

³⁶ Ibid., p. 748.

s'est donnée, dès l'origine, les véritables, les seuls instruments de toute science";³⁷ que Pascal, et d'autres, qui réussissent malgré tout à dégager leur prière "mystique" de l'exhibitionnisme assez courant dans ce domaine: "...une exhibition, dit Valéry, de ces êtres intellectuels honteux ou vagues, que s'arrachent à grand' peine les plus clairvoyants, les Pascal, les Stendhal, les Baudelaire."³⁸

Trois ans plus tôt, en 1895, Valéry dans une lettre adressée à Huysmans, tout en ne qualifiant pas Pascal de mystique, parle de lui en termes élogieux:

Je me suis avisé un jour qu'il y a dans quelques oeuvres humaines un certain "ton" qui les différencie irrémédiablement des autres et fait paraître ces autres futiles. Lorsqu'on lit, l'impression qu'elles font, contient quelque chose du sentiment de "sérieux" spécial à certaines idées comme celle de la mort, de la ruine, d'une maladie qu'on se représente fortement. En dehors des mystiques, il y a du Pascal, du Tolstoj, par exemple, qui donne ces effets.³⁹

Il serait bon de s'arrêter un peu pour faire le point. Jusqu'en 1898 Valéry semble n'avoir que de l'estime

³⁷ Oeuvres, Tome I, p. 749.

³⁸ Ibid.

³⁹ Ibid., p. 1765.

pour Pascal chaque fois qu'il le nomme. Soit! Mais si l'on revient en arrière, on aperçoit très tôt chez Valéry les mêmes antipathies qu'il redévoilera plus tard lors de ses attaques contre Pascal. S'il garde ici le silence à l'égard de ce dernier, il pointe néanmoins le doigt vers d'autres. Ainsi, parlant de lui-même, dans des pages jointes à la lettre à Pierre Louÿs du 14 septembre 1890 déjà citée, Valéry s'exprime en ces termes: "Il (Valéry) déteste ce qu'on appelle le sentiment et Rolla lui répugne. Non qu'il n'ait ses larmes et ses angoisses, mais il lui paraît laid d'en faire un système de vie ou une théorie de l'art (...) Il abhorre le pleur facile."⁴⁰ En outre, s'adressant à Gide dans sa lettre de septembre 1891, citée plus haut, Valéry semble viser directement Pascal:

Je ne dis jamais mon âme en vers ni en toute autre littérature (...), car écrire! ce n'est pas se faire rougir ni affronter l'indifférence -- mais bien l'ambition d'abord de saisir un lecteur idéal et de le traîner sans s'émouvoir -- ou encore de l'éblouir, l'étourdir, le réduire par la Vérité supérieure et la force magique,

⁴⁰ Oeuvres, Tome II, p. 1431.

oui, merveilleuse! de créer tout ce qu'on veut avec de petits signes comme ceux-ci! Ah! mystère magistral! orgueil des Hermès artistes, que de mettre sur du papier avec des ruses fabuleuses les mots, âme, larmes, émotion, etc., et de faire croire à un homme "très intelligent" que sa vie est moins stupide, et son être moins relatif! et d'obtenir ainsi la vénération de ce Sujet qu'on n'a voulu cependant que traîner en servitude sur le bord des fleuves funèbres, parmi les Morts!⁴¹

Et plus loin:

...de délayer des phrases molles sur une petite flamme que l'on n'a pas vue, un feu subtil appelé Psyché-- en réalité ne faisant qu'enjoliver et dissoudre dans de l'eau de rose les quelques rapports vrais et les quelques coïncidences aperçues depuis toute antiquité.⁴²

Enfin ces deux phrases typiquement anti-pascaliennes:

...Vois-tu, dans l'art passif comme dans l'actif, je n'ai trouvé que des motifs de colère et de dégoût! D'abord tous ceux qui étudient l'homme en lui-même me font vomir.⁴³

C'est de 1894 que date le premier Cahier connu des 257 Cahiers de Valéry. Nous n'avons malheureusement pas pu

⁴¹ Oeuvres, Tome II, p. 1432.

⁴² Ibid.,

⁴³ Ibid., p. 1433

consulter ces dits Cahiers. Toutefois, nous avons recueilli d'un ouvrage intitulé Masters and Friends,⁴⁴ qui fait partie d'une série de volumes où l'oeuvre de Valéry se trouve publiée en anglais, les commentaires que ce dernier a faits au sujet de Pascal dans ses Cahiers. Il est significatif que le nombre de commentaires augmente très sensiblement à partir de 1924, donc une année après la rédaction de la Variation, si bien qu'il nous faut, une fois de plus, songer sérieusement à l'allégation émise à la dérobée par Fabureau, d'autant plus que la violence des commentaires s'accroît à mesure que leur nombre grandit.

Les quatre commentaires que l'on relève avant la publication de la Variation, recouvrent la période 1900 à 1920. Ces commentaires étant donnés en anglais, nous avons cru bon de n'en fournir que le contenu.

Dans le premier (2:180) des quatre commentaires -- celui de 1900 -- Valéry estime que Pascal avait au fond du goût pour la pensée rigoureuse, goût qui était en même temps

⁴⁴ The Collected Works of Paul Valéry, Vol. 9, published for Bollingen Foundation by Princeton University Press, 1968.

un signe du passé et d'avance sur son époque. Il signale que c'était le temps du développement du calcul infinitésimal, et il ajoute qu'il valait alors mieux ne pas regarder les choses de trop près. C'est donc, ni plus ni moins, une apologie de Pascal, que Valéry traite de rationaliste, de spiritualiste, précisément à cause de son travail sur le calcul infinitésimal. Que l'on est loin de la Note et Digression de 1919 où Valéry critique âprement Pascal de "se perdre à coudre des papiers dans ses poches, quand c'est l'heure de donner à la France la gloire du calcul de l'infini!"⁴⁵

Le ton de la critique des deuxième (3:486) et troisième (4:803) commentaires est très peu sévère. En 1904, Valéry note qu'il y a quelque chose d'enfantin chez Pascal, et, en 1912, que ce dernier a manqué une belle chance de conduire un attelage de deux, sinon trois, chevaux; qu'il les battait, lorsque le sentiment délicat des convenances exigeait qu'il les attelât élégamment et qu'il ménageât leur fougue, puisqu'après tout ils lui appartenaient.

Par contre, le quatrième commentaire (7:415), où Valéry identifie Pascal au péché de l'orgueil...contre l'orgueil, donne l'effet d'une gifle cinglante. Mais nous sommes alors en 1920.

⁴⁵ Oeuvres, Tome I, p. 1210

Ce dernier commentaire montre donc une conscience beaucoup plus éveillée à l'égard de Pascal. La critique s'affine, la cible s'éclaircit. Signalons que ce n'est pas le péché de l'orgueil en soi qui dérange Valéry. L'orgueil est pour lui une vertu noble, qu'il a d'ailleurs toujours pratiquée lui-même et admirée chez d'autres. L' "égotisme" d'un Stendhal ou d'un Descartes, pour ne mentionner qu'eux, symbolise l'indépendance de l'esprit. C'est, plutôt, la trahison de l'orgueil par l'orgueil qu'il critique, comme il a critiqué un an plus tôt dans Note et Digression la trahison des mathématiques par le mathématicien.

Ainsi donc, des quatre observations sur Pascal dans les Cahiers, observations qui s'insèrent dans la période "pré-Variation", c'est celle de 1920 qui révèle sans équivoque une position anti-pascalienne. Ce qui est étonnant, c'est que Valéry ait remis sa véritable critique de Pascal à si tard, lorsque dans ces mêmes Cahiers il offre deux critiques de Goethe qu'il appliquera moins explicitement à Pascal dans la Variation. En 1902, Valéry tient celui-là pour un acteur qui joue la comédie de l'intellect, un acteur dont le rôle est l'intelligence. Dans ce même commentaire (2:906),

Valéry estime que dans son rôle Goethe ne peut malheureusement être, s'il doit paraître, intelligent, puisqu'il est impossible de représenter, et, en même temps, d'être réellement, l'intellect dominant. Dans un commentaire (4:183) de 1907, Valéry traite Goethe de prince des imprésarios parce qu'il a donné sa forme la plus élégante au charlatanisme découvert par Voltaire qui, à un moment favorable, a fait de l'homme de lettres une idole-prostituée, universelle et politique.

Que Valéry fasse en 1932 l'éloge de Goethe⁴⁶ et en 1944 celui de Voltaire,⁴⁷ ne nous concerne guère ici, si ce n'est pour attirer l'attention sur les contradictions valéryennes, dont nous aurons plus à dire. Il est toutefois significatif qu'en 1907 Valéry trouvait indigne d'être relevé par l'opinion publique. L'homme réellement supérieur ne pouvait être reconnu par la foule, selon lui. Aurait-il changé d'idée dix ans plus tard?

Le Cahier B 1910,⁴⁸ recueil de pensées et notes journalières des Cahiers de Valéry datant de 1909 à 1911, contient bien des remarques qui s'appliquent à Pascal, cer-

⁴⁶ Discours en l'honneur de Goethe, in Oeuvres, Tome I, pp. 531 à 552.

⁴⁷ Voltaire, in Oeuvres, Tome I, pp. 518 à 530.

⁴⁸ Tel Quel I, Cahier B 1910, in Oeuvres, Tome II, pp. 571 à 594.

taines même qui seront employées dans la Variation sous une forme légèrement différente; mais Pascal n'étant jamais nommé, on peut fort bien se demander si elles n'étaient pas destinées à tel autre. Ainsi, le commentaire suivant: "Ce qui est clair ne résiste pas à l'angoisse. Seules, d'obscures formules permettent l'espoir, dans les troubles, quand tout ce qui est clair est terrible ou nul,"⁴⁹ devient-il moins anti-pascalien lorsqu'on le fait suivre par celui-ci: "Angoisse, mon véritable métier. Et à la moindre lueur, je rebâtis la hauteur d'où je tomberai ensuite,"⁵⁰ qui est biographique. Disons, de plus, en passant, que ces citations ou, si l'on veut, cette dernière citation aurait dû réduire considérablement l'ardeur avec laquelle Valéry accuse Pascal de psychopathologie dans la Variation.⁵¹ Pour se défendre

⁴⁹ Tel Quel I, Cahier B 1910, in Oeuvres, Tome II, p. 580.

⁵⁰ Oeuvres, Tome II, p. 588.

⁵¹ cf., aussi ces mots de Valéry dans une lettre de 1915 à Albert Coste: "Je ne puis compter sur la constance de mes dépressions. Mais parfois, maintenant, une sorte d'intime froid irrésistible me gagne et je voudrais, fût-ce au milieu du jour, me cacher la tête et dormir, dormir, dormir." in Oeuvres, Tome II, p. 1478. Et ceux écrits à Pierre Louÿs le 13 novembre de la même année: "Je suis ce matin

de jamais devenir lui-même "un objet de curiosité pour les psychologues,"⁵² Valéry a affirmé dans des lettres à Jean de Latour et à Maurice Bémol que ses angoisses n'étaient pas "métaphysiques",⁵³ se cachant ainsi derrière une épithète qu'il aurait lui-même taxée de vague, sinon d'insignifiante.

Signalons que nous n'aurions peut-être pas objecté si violemment si Valéry se fût cantonné dans la généralité comme il le fait dans Mauvaises Pensées et autres.⁵⁴

Mais revenons au Cahier B 1910, et citons encore quelques pensées de Valéry qui paraissent viser Pascal. D'abord celle-ci qui rappelle aussi un peu le style du Valéry batailleur de la Variation:

(et jours précédents) dans un état nerveux ultra-vibatoire, très peu propre à des actes psychiques ordonnés et suivis." in Oeuvres, Tome II, p. 1480. Enfin, ce passage dans Propos me concernant: "Je me sens, ce soir, d'un seul, d'un sombre, d'un triste extrêmes. Cela est tombé tout à coup vers les 8 heures, sur l'âme, comme tombe un brouillard brusquement sur la mer. Point de 'cause' (...) Il me vient des envies de geindre...." in Oeuvres, Tome II, p. 1523.

⁵² Variation sur une Pensée, in Oeuvres, Tome I, p. 473.

⁵³ Voir Oeuvres, Tome II, pp. 1499, 1502 et 1536.

⁵⁴ Ibid., p. 815-816.

Il y a toujours dans la littérature, ceci de louche: la considération d'un public. Donc une réserve toujours de la pensée, une arrière-pensée où gît tout le charlatanisme. Donc, tout produit littéraire est un produit impur. Tout critique est un mauvais chimiste qui cesse de se rappeler ce précepte qui est absolu. Il ne faut donc jamais conclure de l'oeuvre à un homme -- mais de l'oeuvre à un masque -- et du masque à la machine.⁵⁵

La phrase: "Donc, tout produit littéraire est un produit impur," indique que ce commentaire ne vise pas Pascal en particulier. Néanmoins, un passage entier de la Variation ne peut être qu'une déduction tardive du commentaire ci-dessus, dont le contenu, de plus, n'est pas nouveau comme on l'a vu, mais préoccupe Valéry depuis ses lectures de Poe. Nous ferons les remarques qui s'imposent concernant les thèmes de l'impureté ou du mélange, de l'homme et de l'oeuvre, lors de notre analyse de la Variation. Pour l'instant, nous ajouterons que ce que Valéry nous dit ci-dessus doit nécessairement s'appliquer à son commentaire même. Au demeurant, le "charlatanisme", pour employer son terme, y est parfaitement évident: les deux "donc" et les deux "toujours" qui se suivent

⁵⁵ Oeuvres, Tome II, p. 581.

de près, sans parler du "précepte absolu" et du "jamais" vers la fin rappellent un peu le style panglossien.

Citons deux autres pensées du Cahier B 1910 qui invitent à les associer à Pascal, ou du moins, au Pascal de Valéry. D'abord celle-ci:

Idéal littéraire: finir par savoir ne plus mettre sur sa page que du "lecteur." 56

Puis cette autre:

Je n'aime pas l'éloquence. Mais écrite, elle m'est positivement insupportable.

Pourquoi? Je ne l'ignore pas. C'est qu'elle est la forme adaptée à un nombre et à un mélange.

Ce n'est pas la forme de la pensée -- etc.

Il n'y a pas de pensée directe capable de tel discours.

Elle ne fait pas de longues phrases si sûres.

Ses longueurs vraies ne sont que tâtonnement.⁵⁷

Quoique Pascal ait dit que "la vraie éloquence se moque de l'éloquence", phrase que Valéry note dans la Note et Digression, ce dernier l'accuse d'esthétisme dans la Variation. Nous examinerons ce thème d'une manière détaillée au deuxième chapitre de notre étude. Nous aimerions

⁵⁶ Oeuvres, Tome II, p. 587.

⁵⁷ Ibid., p. 592.

toutefois mentionner ici que l'éloquence valéryenne tant verbale qu'écrite était, paraît-il, notoire, et qu'il goûtait particulièrement Bossuet dont l'éloquence n'est que trop connue.

Il ressort donc des pensées que nous venons de citer du Cahier B 1910, qu'il y a une ressemblance extraordinaire entre elles et les accusations formelles dirigées plus tard à l'encontre de Pascal; mais conclure avec certitude qu'elles aient été destinées à ce dernier est impossible, d'autant plus que Valéry s'exprime en termes généraux. •

De tout ce qui précède, on arrive à démêler ceci: Dès 1890 Valéry montre des tendances qui sont foncièrement anti-pascaliennes, mais qui ne sont formulées, à quelques exceptions près, à l'endroit de personne en particulier. De plus, chaque fois qu'il nomme Pascal jusqu'à la fameuse lettre de Pierre Louÿs en 1917, ce sont soit des termes assez élogieux, soit une critique anodine, qu'il emploie à son égard.

Or, puisque l'épigraphe d'Amiot se situe en tête du chapitre que Fabureau consacre à une analyse de la Varia-

tion, il est clair que pour ce dernier la "relation" Valéry-Pascal s'actualise in toto à même la Variation; de sorte que c'est finalement par une attaque "massive" contre Pascal que Valéry décide d'éloigner "le présage d'une caducité rapide." Mais il n'en reste pas moins que la thèse de Fabureau, qui, rappelons-le, n'est point développée dans son chapitre, englobe aussi les attaques de moindre envergure qui ont lieu entre le succès de la Jeune Parque et la Variation, puisqu'après tout, la clef de voûte de cette thèse est le maintien d'une "gloire éclatante."

Nous avons voulu, dans cette première partie de notre étude, élucider cette énigme tout en faisant ressortir les connaissances pascaliennes de Valéry lors de sa période "pré-Variation."

Il est évident que le seul moyen de rejeter la thèse d'Amiot-Fabureau est de trouver des preuves qui démontrent sans équivoque que Valéry était bien anti-pascalien avant le succès de la Jeune Parque.

La seule preuve que nous avons trouvée est un commentaire (5:659) au sujet de Flaubert, écrit en 1915 dans un des Cahiers. Valéry note que Bouvard et Pécuchet est un livre aussi stupide que son auteur. Il trouve que si l'intention de ce dernier est de faire ressortir la vanité de

toute science, ses moyens sont absurdes. Car il n'aurait pas dû prendre une paire d'idiots, mais montrer la stupidité des grands -- Pascal, Kant, -- sur leur propre scène.

Est-elle concluante? Nous croyons que oui, quoique Valéry n'assume une position définitivement négative à l'égard de Pascal qu'avec la Variation. Car, même si plus tard, en 1919, il fulmine des reproches contre ce dernier dans Note et Digression tout en refusant -- par mépris -- de le nommer

Il (Vinci) ne connaît pas le moins du monde cette opposition si grosse et si mal définie, que devait, trois demi-siècles après lui, dénoncer entre l'esprit de finesse et celui de géométrie, un homme entièrement insensible aux arts, qui ne pouvait s'imaginer cette jonction délicate, mais naturelle, de dons distincts; qui pensait que la peinture est vanité; que la vraie éloquence se moque de l'éloquence; qui nous embarque dans un pari où il engloutit toute finesse et toute géométrie; et qui, ayant changé sa neuve lampe contre une vieille, se perd à coudre des papiers dans ses poches, quand c'est l'heure de donner à la France la gloire du calcul de l'infini...⁵⁸

reproches que Valéry confirme par son annotation de 1930:

Ceci a fait scandale. Mais où en seraient les hommes si tous ceux dont l'esprit va-

⁵⁸ Oeuvres, Tome 1, p. 1210.

lait le sien eussent fait comme lui?⁵⁹

si, disions-nous, Valéry fulmine en 1919, le voilà qui, en 1920, dans le Coup de dés, se montre assez proche de Pascal:

Il me semblait maintenant d'être pris dans le texte même de l'univers silencieux: texte tout de clartés et d'énigmes; aussi tragique, aussi indifférent qu'on le veut; qui parle et qui ne parle pas; tissu de sens multiples; qui assemble l'ordre et le désordre; qui proclame un Dieu aussi puissamment qu'il le nie; qui contient, dans son ensemble imaginable, toutes les époques, chacune associée à l'éloignement d'un corps céleste; qui rappelle le plus décisif, le plus évident et incontestable succès des hommes, l'accomplissement de leurs prévisions, -- jusqu'à la septième décimale; et qui écrase cet animal témoin, ce contemplateur⁶⁰ sagace, sous l'inutilité de ce triomphe.

En outre, dans cette même étude, parlant de la façon indigne dont le Coup de dés de Mallarmé avait été dénaturé, il dévoile ses craintes à l'endroit de la pensée de tout écrivain qui pourrait être pareillement dénaturée, et cite, entre autres le Mystère de Jésus de Pascal:

Je vois même le Mystère de Jésus fournir la substance d'un sketch. Un comédien attaché sur la croix (...) semblera douloureusement dire à quelque Pascal de

⁵⁹ Oeuvres, Tome 1, p. 1210.

⁶⁰ Ibid., p. 626.

circonstance: j'ai versé telle goutte
de fard pour toi!⁶¹

Pourtant, la note sur Pascal dans le Cahier qui date aussi de 1920 est, comme nous l'avons fait remarquer plus tôt, clairement anti-pascalienne. Cette ambivalence, nous l'apercevons aussi en 1919. La Note et Digression est brutale dans sa critique, tandis que la Crise de l'Esprit, que Valéry écrit cette même année, reflète remarquablement l'angoisse pascalienne. Pour montrer les désavantages, tant ceux de la paix que ceux de la guerre, Valéry emploie, avec un sérieux inouï, l'image des deux abîmes qui reste attachée à Pascal: "Il (Hamlet) chancelle entre les deux abîmes, car deux dangers ne cessent de menacer le monde: l'ordre et le désordre."⁶² Une page avant, parlant d'un livre théorique qui résumerait l'histoire mentale de l'Europe moderne, il dit: "Dans tel livre de cette époque -- et non des plus médiocres -- on trouve," (entre autres choses), "un peu du style sombre de Pascal..."⁶³ L'épithète "sombre" n'est pas employée péjorativement ici. C'est une simple description. De plus, on sent une certaine

⁶¹ Oeuvres, Tome 1, p. 629.

⁶² Ibid., p. 993.

⁶³ Ibid., p. 992.

estime à l'égard de Pascal, puisque ce livre ne serait pas "des plus médiocres."

On pourrait, certes, objecter que ces citations tirées de la Crise de l'Esprit ne prouvent guère que Valéry se montre favorable à Pascal. Toutefois, ce qui nous intéresse ici, c'est que Valéry prend Pascal au sérieux. Nous verrons plus tard comment Valéry parodie Pascal chaque fois qu'il emploie son vocabulaire; quant à son style, nous avons déjà eu l'occasion de remarquer indirectement le cynisme de Valéry à son endroit.

Il faut admettre, cependant, que si l'on fait le bilan de la "relation" Valéry-Pascal pour la période "pré-Variation", le côté négatif l'emporte inexorablement sur le côté positif. Les raisons qui nous mènent à faire cette constatation sont les suivantes: d'abord le dégoût, dès 1890, d'être dupe, en tant que lecteur, de certains effets stylistiques, effets, rappelons-le bien, que lui-même jugeait dignes d'être utilisés par tout écrivain; plus tard, le dégoût du tragique se greffe sur le premier. Ce dégoût résulte de la conception optimiste que Valéry se fait des sciences. Non seulement avait-il foi en la possibilité de

la connaissance du Tout par l'homme, mais il croyait implicitement que le progrès des sciences finirait par établir l'Utopie sinon partout sur terre, du moins en Europe. Enfin, vers le même temps, la tendance agnostique de Valéry, qui se développe en une espèce d'athéisme et de dégoût de la religion. Le fait que François Mauriac⁶⁴ lui ait reproché ses critiques sur Pascal dans Note et Digression, est signe que cette tendance a été dûment enregistrée. Mais Valéry lui-même la confesse. Dans une lettre à Claudel en 1921, n'écrit-il pas: "Il est vrai que je suis fondé sur un doute et que vous l'êtes sur une foi"? quoiqu'il assure ce dernier qu'il déplore, dans l'article d'un M. Fumet qui les concerne tous deux, "l'espèce d'antagonisme qu'il semble introduire entre nous, et que je déteste de toutes mes forces."⁶⁵ De toute manière, il est clair que la religion le dégoûte, comme le montre ce commentaire de 1921 dans ses Notes personnelles: Ephémérides, écrit après s'être promené dans Paris: "Entré à Notre-Dame -- ombre avec pierreries -- Grognement des vêpres -- Tout le sinistre de la religion réalisée..."⁶⁶

⁶⁴ François Mauriac, Les Digressions de M. Paul Valéry, in Revue des Jeunes, 25 avril 1920.

⁶⁵ Introduction Biographique, in Oeuvres, Tome 1, p. 44.

⁶⁶ Ibid.

Nous n'avons pas, comme on l'aura remarqué, mentionné l'oeuvre poétique de Valéry qui forme une partie importante des écrits de l'auteur durant ce que nous avons appelé la période "pré-Variation." Nous ne l'avons pas fait, d'abord parce qu'il ne nomme Pascal dans aucun de ses poèmes, de sorte que les preuves "tangibles" que nous recherchions pour rejeter la thèse Amiot-Fabureau ne s'y trouvaient pas. Ensuite, les poèmes de Valéry se prêtant à toutes sortes d'interprétations, il nous a paru plus prudent de nous en tenir à sa prose, même quand cette dernière n'indiquait pas précisément une référence à Pascal.

CHAPITRE II

VALÉRY ET PASCAL: LA VARIATION

La Variation sur une Pensée,⁶⁷ seule étude de Valéry qui soit entièrement consacrée à Pascal est un court article qui, rappelons-le, parut d'abord dans le numéro spécial de la Revue Hebdomadaire du 14 juillet 1923, en l'honneur du tricentenaire de la naissance de Pascal, et en 1924, dans Variété I. Prenant comme point de repère la citation "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie," Valéry mène une violente attaque sur tous les fronts contre Pascal, avec la ferme intention de le démolir "en entier" par interpolation et extrapolation, et cela en treize pages!

La Variation semble confirmer en partie que certaines préoccupations, certaines obsessions de Valéry -- sans parler de vagues traits de caractère, de quelques attitudes -- sont typiquement pascaliennes⁶⁸.

Nous avons déjà signalé que la brutalité de son

⁶⁷ Oeuvres, Tome I, pp. 460 à 473.

⁶⁸ cf., René Fernandat, Autour de Paul Valéry, Editions B. Arthaud, Grenoble, 1933, p.102: "Ces deux ennemis se ressemblent plus qu'on ne le croit; ..."
 cf., Moralités, in Oeuvres, Tome II, p. 516: "Pas de haine véritable possible à l'égard de ceux que l'on n'a pas aimés, -- que l'on n'eût point aimés (...) L'amour (...) et la haine (...) se distinguent si mal l'un de l'autre qu'il faudrait inventer un nom particulier pour ces formes complexes de l'attention passionnée (...) Haine et amour perdent leur sens, de tout près."

offensive avait attiré l'attention de critiques tenus pour impartiaux, tels M. Bremond et M. J.Milon, pour ne mentionner qu'eux. Il est, par ailleurs, difficile d'exagérer la réaction des pascalisants à cette attaque concentrée, puisque comparées à cette dernière, les quelques lignes que Valéry avait destinées à Pascal dans la Note et Digression en 1919 avaient, comme il le dit lui-même, "fait scandale."⁶⁹ D'aucuns, tel M. Douglas,⁷⁰ sont si étonnés par l'emportement de Valéry, qu'ils vont jusqu'à douter que la Variation ait été composée sur commande, impliquant, peut-être, par là, que cette étude est un tract.

Mais il est très possible, après tout, que cet article ait été commandé à Valéry, que le sujet et la longueur lui aient été imposés. De sorte que, se voyant contraint de comprimer sa critique, il la rendit, malgré lui, plus explosive.

Quoique les Notes⁷¹ qui enrichissent la Variation n'aient été publiées qu'en 1930, et qu'elles s'incorporent

⁶⁹ Oeuvres, Tome 1, p. 1210.

⁷⁰ K.N. Douglas, Paul Valéry on Pascal, in P.M.L.A., September 1946.

⁷¹ Oeuvres, Tome 1, pp. 458 à 472.

ainsi théoriquement dans la période "post-Variation", nous avons cru bon, pour des raisons qui ne sont que trop claires, d'en faire l'analyse conjointement avec celle de la Variation. Et, nous nous proposons de faire de même, en ce qui concerne les Entretiens⁷² que Frédéric Lefèvre a eus avec Valéry sur Pascal, "entretiens" qui ont été publiés en 1926.

L'âpreté d'une critique importe peu si elle est justifiée, si elle est fondée sur des faits démontrables. Or, il semble que Valéry ne se soucie presque pas du concept de justification en matière de critique. Qu'on n'aille surtout pas l'excuser en invoquant le peu d'espace qu'il avait à sa disposition pour la Variation. Il n'avait qu'à ne pas attaquer "sur tous les fronts".

Aller jusqu'à reprocher à Valéry de ne pas "posséder" son Pascal serait indigne. Et pourtant c'est ce que fait M. Bremond, quoique fort diplomatiquement. Par exemple, lorsque Valéry écrit que Pascal avait "exagéré affreusement, grossièrement, l'opposition de la connaissance et du salut,"⁷³ le bon abbé réplique: "Mais cette opposition du travail scientifique et du salut, où donc Pascal l'a-t-il affirmée?"⁷⁴

⁷² Frédéric Lefèvre, Entretiens avec Paul Valéry, Flammarion, 1926, pp. 81 à 85.

⁷³ Oeuvres, Tome 1, p. 473.

⁷⁴ H. Bremond, Pascal et Valéry, in Revue de France, 1er décembre 1928, p. 557.

Ainsi donc, Valéry n'établissant pas le bien-fondé de la plupart de ses affirmations à l'égard de Pascal, donne l'impression de vouloir se débarrasser d'un adversaire coûte que coûte. Il emploie quelquefois des armes peu conformes au Valéry qu'on connaît, telles que le cynisme et l'ironie voilés, et rappelle un peu Voltaire essayant de "massacrer" Leibnitz dans Candide, faute de pouvoir le faire hors de ses contes.

Si l'on entreprend de critiquer une position adverse, il est nécessaire de démontrer la fausseté des opinions émises, c'est-à-dire qu'il faut les réfuter point par point avec preuves à l'appui. Or, la carence de Valéry à cet égard, du moins dans la Variation, est preuve soit de mauvaise foi, soit du peu de compréhension qu'il a de la thèse pascalienne.

Se pourrait-il que Valéry, prenant, à l'instar de Nicole, les Pensées pour un "ramassis de coquille", ait cru bon de ne pas leur faire l'honneur d'une argumentation serrée? Nous espérons que non.

Venons-en maintenant aux textes et examinons tout d'abord les deux premières pages des Notes.⁷⁵

Dans le premier paragraphe, Valéry nous dit que la phrase "le silence éternel de ces espaces infinis M'EFFRAYE" est une des paroles les plus fameuses qui aient jamais été articulées," et il nous en donne la raison: "la force de ce qu'elle veut imprimer aux âmes et la magnificence de sa forme."

Valéry annonce alors que cette phrase "est un Poème et point du tout une Pensée," et il nous en fournit les raisons: d'abord, "Eternel et Infini sont des symboles de non-pensée;" ensuite, "leur valeur est toute affective. Ils n'agissent que sur une certaine sensibilité. Ils provoquent: la sensation particulière de l'impuissance d'imaginer."

Enfin, employant un langage plus simple, plus courant, Valéry nous dit que "Pascal introduit dans la littérature l'usage ou l'abus de ces termes, très bons pour la poésie, et qui ne sont bons que pour elle."

On remarquera que pour donner plus de force à ses assertions, Valéry a pris la peine de munir les initiales

⁷⁵ Oeuvres, Tome I, pp. 458-459.

des deux termes litigieux de majuscules. Ainsi "éternel" et "infini" dans Pascal, semblent tout à coup terriblement dangereux et intimidant grâce à l'ajout typographique.

Maintenant, si, comme Valéry nous l'affirme, "Eternel" et "Infini" sont des symboles de non-pensée, pourquoi s'arrêter là? Dans la phrase "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye," l'on peut fort bien ajouter que "Le", "Silence", "de", "espaces", "m' " et "effraye" sont des symboles de non-pensée. Car le mot "le", par exemple, n'évoque aucune image mentale; "silence" non plus, etc. Si donc, on s'amuse à sortir les mots hors de leurs phrases, on détruit forcément leur sens. Et lorsque ce n'est pas carence de l'image mentale, c'est par défaut de définition adéquate.

Valéry, comme l'explique d'ailleurs fort adroitement Judith Robinson dans les deux premiers chapitres de l'Analyse de l'Esprit dans les Cahiers de Valéry,⁷⁶ applique au langage le test logique. Si Valéry précède les positivistes-logiques du Cercle de Vienne ainsi que Russell, Wittgenstein, et plus tard Ryle et Ayer, il n'est pourtant pas le premier

⁷⁶ José Corti, 1963, pp. 9 à 57.

à songer à la théorie de la vérification du langage comme l'affirme Mme Robinson. Deux mathématiciens-logiciens, l'italien, Peano, et l'allemand, Frege, l'appliquaient déjà à leurs travaux vers 1880.

Quelle est donc cette théorie? Très brièvement, le test de la vérification se double d'un test ontologique. Une proposition est dite vérifiable, donc existentielle, si elle est expérimentalement signifiante. Les définitions acceptables, elles, sont signifiantes, mais n'ont aucune portée existentielle. Enfin, toute proposition qui n'est ni une définition signifiante ni une proposition empiriquement vérifiable, est rejetée comme insignifiante. Dès lors, une grande partie de la philosophie traditionnelle: la métaphysique, est déclarée pur non-sens.

Mais ce que Valéry ainsi que tous les membres du Cercle de Vienne -- excepté Carnap -- n'ont pas compris, c'est qu'il était physiquement et logiquement impossible d'appliquer adéquatement le test de la vérification au langage. Celui-ci était trop impur, ses combinaisons et permutations infiniment nombreuses; enfin même si la tâche eût été possible, il s'en serait suivi un appauvrissement du langage, de sorte que la communication en aurait souffert.

De plus, il a fallu admettre péniblement que le test de la vérification n'était lui-même pas vérifiable!

De guerre lasse, Russell aidé de Whitehead construit dans Principia Mathematica un méta-langage symbolico-mathématique, un langage pur celui-ci, qu'il essaie ensuite de retraduire en langage ordinaire par le procédé de la substitution des structures et des variables algébriques. Wittgenstein, suit, à quelques variations près, le même système dans son Tractatus Logico-Philosophicus.

Toutefois, le résultat est très peu satisfaisant puisqu'une fois de plus la richesse du langage ordinaire manquait à ce langage pur, de sorte que la communication s'en trouvait affectée. Dégoûté, Wittgenstein quitte son poste à Cambridge, ainsi que la philosophie pour devenir instituteur dans une maternelle!

Valéry, d'ailleurs, n'a-t-il pas lui-même admis que l'on ne pouvait se mettre dans la peau de M. Teste qu'un petit quart d'heure par jour?

Quelques années après, Wittgenstein accepte une chaire de philosophie à Cambridge. Mais ce n'est plus le même homme. Dans ses Philosophical Investigations il dénigre

son Tractatus. Il déclare en outre, à l'instar de Saussure, que le langage ne doit pas être jugé par des tests externes à lui. Il rejette la prescription pour s'adonner comme Husserl à la description. Le langage est une forme de communication, une "lebensform", une forme de vie. En d'autres termes, il faut l'accepter tel quel. La philosophie n'est pas en droit de justifier ou de critiquer la vie par le moyen d'arguments ou de principes extra-vitaux.

Voilà donc ce qu'on pourrait fort bien répondre à Valéry, concernant "éternel" et "infini". L'usage de ces termes dans le langage est, en soi, une raison suffisante et nécessaire pour les considérer adéquatement signifiants. De plus, son test logique est, lui-même, empiriquement invérifiable.

Par ailleurs, la grammaire fonctionnelle par opposition à la grammaire traditionnelle ou normative qui, elle, est fondée sur la logique, postule qu'un mot isolé n'a aucune charge sémantique. La sémantisation s'effectue au niveau de la relation des mots. De sorte que les mots "éternel" et "infini" pris isolément n'auront aucun sens. Mais, insérés dans une phrase, ils sont porteurs de sens.

Ainsi, tous les termes abstraits que Valéry rejette cavalièrement tout au long des Oeuvres comme étant des entités métaphysiques, sont signifiants puisqu'ils sont employés dans des messages porteurs d'information. Le langage, certes, change. Des mots sont délaissés, d'autres les remplacent. L'usage est le seul maître d'une langue. Et Valéry, et les positivistes-logiques n'ont que faire de s'immiscer dans un domaine qui détient son propre mécanisme de réglage.

Selon nous, donc, lorsque Pascal écrit: "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye," il ne pense pas aux mots isolément. Personne, d'ailleurs, ne le fait. Donc, la question du "symbole de non-pensée" ne se pose pas pour lui. Les mots de sa phrase sont parfaitement intelligibles dans le langage ordinaire puisque leur valeur sémantique repose sur la notion de rapport, de relation, de fonction. Pour Valéry, la question est de savoir si ces mots renvoient à autre chose qu'à des mots. Selon le critère de "fonction", la réponse est forcément négative. Mais même si nous reprenons la logique comme critère, nous verrons que nous ne sommes plus au stade où le mot est une étiquette qu'on ne met que sur un objet concret. On peut aussi appliquer une étiquette à tout "objet" abstrait de la pensée, tels les concepts, les universaux.

Prenons des exemples en mathématiques: le concept "deux" ne renvoie pas à deux objets concrets, mais représente la classe de toutes les dualités. Le concept "nombre" ne renvoie à aucun objet concret, mais est une classe de classes. Et puisque Valéry est un peu mathématicien et logicien, il aurait dû savoir que le concept de "classe" est un des concepts de base de la logique moderne, et qu'il est appliqué en mathématiques dans la "Théorie des Ensembles". Si donc il accepte les mots "deux", "nombre", il devrait accepter "silence éternel" et "espaces infinis" comme étant les classes respectives de membres qui sont des "silences" et des "espaces" finis.

Certes, ces mots peuvent s'employer en poésie. Mais dire comme Valéry qu'ils "ne sont bons que pour elle" est absurde. Valéry pense, sans doute, à ses propres poèmes, ou, plus particulièrement, à ceux de Mallarmé. Car il est assez vrai que la poésie de ce dernier est une "poésie pure", en ce sens qu'elle se suffit à elle-même, que le sujet, le fond, l'anecdote, sont supprimés et que les mots ont leur sens aboli. Tout est saisi par notre affectivité et très peu par notre intellect.

Mais notre intellect saisit fort bien la phrase "le

silence éternel de ces espaces infinis m'effraye," quoique Valéry refuse d'admettre cela, car Pascal écrivant aussi pour le "coeur", il y voit une ruse. C'eût été une ruse si Pascal ne nous avait pas avertis qu'il écrivait aussi pour le "coeur". Au fond, Valéry se méfie de "l'ordre du coeur" parce qu'il ne le saisit pas clairement.

Passons maintenant à la deuxième raison que Valéry offre pour renforcer sa thèse que la Pensée "le silence..." est un Poème. "La valeur des mots éternel et infini est, dit-il, toute affective. Ils n'agissent que sur une certaine sensibilité. Ils provoquent: 'la sensation particulière de l'impuissance d'imaginer'."

Mais nous n'en sommes qu'à une partie du "vers". Car si la valeur affective de "le Silence Eternel de ces espaces Infinités" est ineffable, floue, "inhumaine", comme dit Valéry, en somme, la deuxième partie du "vers", le "M'EFFRAYE" -- dont on notera les majuscules -- va, selon lui, qualifier cette affectivité, la concrétiser, l' "humaniser", lui insuffler de la "terreur". Du côté "forme", le "M'EFFRAYE", "placé à l'écart (...) comme l'homme isolé, perdu dans les cieux, insignifiant et pensant" est "une sorte de figure d'équilibre formidable." Et Valéry de conclure: "Le poème est 'parfait'."

Peut-être aurait-il mieux fait de dire: "'Mon' poème est parfait." Valéry, se démène comme un diable pour terroriser -- tout en invoquant la poésie! -- le lecteur de Pascal: enflure typographique, analogie outrancière, il ne se refuse rien. Si la phrase de Pascal réside dans "la force de la terreur qu'elle veut imprimer aux âmes et dans la magnificence de sa forme," celles de Valéry la dépassent de loin. Autrement dit, Valéry emploie avec bien plus de vigueur la tactique même dont il accuse Pascal.

Plus loin, parlant des "chances pour que l'expression immédiate d'une idée vienne à l'esprit dans une condition poétique," de ces "coups heureux et isolés," Valéry conclut: "Rien de pareil chez notre Pascal." Ce qui veut dire que la poétique pascalienne (si poétique il y a), est un instrument de fabrication délibérée de certains effets.

Il va sans dire que ce qui motive Valéry dans ces deux premières pages des Notes, c'est ce que Hytier appelle sa "théorie des effets", à laquelle nous avons touché dans la première partie de notre étude lorsque nous faisons allusion à l'influence de Poe. Jean Hytier lui consacre les deux derniers chapitres de son ouvrage magistral La poétique de

Valéry.⁷⁷ Il cite des phrases typiquement valéryennes, c'est-à-dire des généralisations,⁷⁸ telles: "L'objet de l'oeuvre d'art est fait en vue de produire (un) effet";⁷⁹ "le poème est une sorte de machine à produire l'état poétique au moyen des mots";⁸⁰ "ce qui vaut pour un seul ne vaut rien. C'est la loi d'airain de la littérature."⁸¹ Mais il nous dit aussi que s'il était permis au Valéry de dix-huit ans de croire que "la littérature est l'art de se jouer de l'âme des autres,"⁸² "l'infailibilité des effets, fondée sur la connaissance du

⁷⁷ Jean Hytier, La Poétique de Valéry, Ch. VIII et IX, Armand Colin, 1953.

⁷⁸ Dans une lettre à Gide du 16 octobre 1899, Valéry écrit: "La tendance principale de mon esprit (...) est l'extension, la généralisation. Il m'est parfaitement impossible de m'attacher à quoi que ce soit de singulier." in Oeuvres, Tome II, p. 1466.

⁷⁹ Réflexions sur l'art, in Bulletin de la Société française de Philosophie, 1935, p. 68.

⁸⁰ Poésie et pensée abstraite, in Oeuvres, Tome I, p. 1337.

⁸¹ Ibid., p. 1335.

⁸² Sur la technique littéraire, in Dossiers, I, 1946, p. 27, (Cette préoccupation semble, de prime abord, le rapprocher du Pascal "de l'art de persuader", cherchant une géométrie du "coeur".)

public n'a pas été longtemps un crédo de Valéry."⁸³ Car deux rêves antagonistes cohabitent bientôt dans Valéry: "celui de l'expression purement personnelle et celui de l'action efficace sur l'amateur."⁸⁴ Et Valéry comprend alors qu' "on ne peut aller à la fois jusqu'au bout de son moi, comme le voudrait M. Teste, et créer de la beauté à coup sûr, comme le voudrait Poe."⁸⁵ Plus tard, Valéry va, en sus, se rendre compte de "l'inévitable incertitude des effets",⁸⁶ et parler d' "un lecteur idéal."⁸⁷ Mais ce lecteur n'existe pas au fond, et Valéry s'aperçoit que "l'auteur et le lecteur ne sont jamais en rapport. L'oeuvre les sépare, et elle n'a pas pour eux la même signification."⁸⁸ Il l'affirme, d'ailleurs, fort claire-

⁸³ Jean Hytier, La Poétique de Valéry, Armand Colin, 1953, p. 237.

⁸⁴ Ibid., p. 236.

⁸⁵ Ibid.

⁸⁶ Ibid., p. 238.

⁸⁷ Réflexions sur l'art, in Bulletin de la Société française de philosophie, 1935, p. 64.

⁸⁸ Jean Hytier, La Poétique de Valéry, p. 240.

ment, dans ces deux passages extraits de la Première leçon
du cours de poétique:

L'oeuvre est pour l'un le terme; pour
l'autre, l'origine de développements qui
peuvent être aussi étrangers que l'on
voudra, l'un à l'autre.⁸⁹

L'action du premier et la réaction
du second ne peuvent jamais se confondre.
Les idées que l'un et l'autre se font de
l'ouvrage sont incompatibles.⁹⁰

Si tel est le cas, il est plus que certain que
l'objet de la phrase de Pascal -- en admettant qu'il fût de
terroriser le lecteur -- n'atteindra jamais son but. Pourtant
toute la thèse de Valéry sur ce prétendu Poème de Pascal est
fondée sur la "théorie des effets;" si bien que, cette théorie
s'avérant superflue, sa thèse s'effondre: la Pensée ne peut être
un Poème.

D'autre part, comment peut-on, comme le fait Valéry,
joindre le Beau et le Mal? En d'autres termes, comment est-il
possible qu'une production esthétique, un poème, puisse avoir
comme objet la corruption de l'affectivité par l'inclusion
de procédés terroristes? Il est des émotions qui ne se prêtent

⁸⁹ Oeuvres, Tome I, p. 1346.

⁹⁰ Ibid.

guère à la poésie. Si cette dernière est censée être vécue, si le lecteur doit vivre intensément des moments privilégiés, toucher à l'Être, comment concilier ces états, avec l'état de crainte ou de terreur, où l'on cherche, au contraire, à se fuir?

Par ailleurs, quand il dit que "la phrase" de Pascal "veut imprimer (la terreur) aux âmes," Valéry affirme, en fait, "Pascal veut imprimer..." Comment le sait-il? Il le "sait" pour avoir cru que l'on pouvait, par simple extrapolation, projeter ses propres théories sur les autres écrivains et poètes.

De plus, la fusion de la phrase de Pascal avec Pascal même, que nous venons d'indiquer, n'invalide-t-elle pas la différenciation entre "l'homme" et "l'oeuvre" que Valéry prône dans la Variation?

Enfin, si la phrase de Pascal est "un Poème et point du tout une Pensée," l'objection de Valéry quant au "mélange", qu'il fait aussi dans la Variation, ne tient plus. Car le mélange de "l'esprit" et du "coeur" requiert le mélange de la "Pensée" et du "Poème".

Nous avons fait remarquer plus haut que la "Pensée"

en question ne peut être un "Poème". Or, lorsque Valéry maintient le contraire, il implique, sans doute, que toutes les "Pensées" de Pascal seraient en fait des "Poèmes". Il suffit pourtant de lire l'excellent livre de M. Michel Jungo⁹¹ pour comprendre que Pascal était peu enclin à rechercher "des symboles de non-pensée dont la valeur est toute affective." La "préoccupation passionnée de Pascal," nous dit M. Jungo, est "la justesse du mot -- moins du mot strict qui ne véhicule qu'un concept, que le mot brusque et génial qui impose la présence de l'objet et frappe en même temps la sensibilité et l'intelligence."⁹² Plus loin il affirme: "L'esthétique pascalienne aboutit à la morale. Le style naturel tel qu'il le conçoit est le style de l'honnête homme, de l'homme tout court, qui sait faire oublier sa science et ses artifices."⁹³

Tournons-nous maintenant vers la Variation. Dans les trois premières pages, Valéry présente une espèce d'argument.

⁹¹ Michel Jungo, Le Vocabulaire de Pascal, Editions d'Arthey, Paris.

⁹² Ibid., p. 94.

⁹³ Ibid., p. 179.

Essayons de le dégager. Il s'en prend au Pascal mathématicien et croyant qui ose affirmer que "le silence éternel de ces espaces infinis l'effraie." Il lui oppose Pythagore, mathématicien et croyant, qui, lui, nie qu'il y ait du "silence dans l'univers", et qui juge au contraire, qu'il y a "un concert de voix éternelles qui est inséparable du mouvement des corps célestes et qui charme les dieux." Réfutation ad hominem? Que non! Valéry le sait bien, puisqu'il amène à la rescousse le fameux auteur des Psaumes, qui sans être mathématicien est cependant un croyant du meilleur cru; celui-ci chante que "le jour vomit au jour la parole divine, et la nuit enseigne la nuit." Or, Valéry sentant que cela n'est toujours pas assez convaincant, n'hésite plus. Il cite Jéhovah lui-même disant à Job: "Les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse." Croyant avoir accompli un tour de force extraordinaire, Valéry se récrie: "Et cet étrange chrétien ne se trouve pas son Père dans les cieux... Effroi, effrayé, effroyable, silence éternel; univers muet, c'est ainsi que parle de ce qui l'entoure l'une des plus fortes intelligences qui ait paru."

L'argument de Valéry est donc le suivant:

Pythagore a dit que l'univers est significiant

Le roi David a dit que l'univers est significiant

Jéhovah a dit que l'univers était (fut) significiant

Donc, l'univers est significiant

Donc, Pascal se trompe en disant que l'univers est insignifiant.

Cet argument peut être exprimé plus brièvement en supprimant les deux premières prémisses, puisque la parole divine n'a pas besoin d'étayage de qui que ce soit.

On voit tout de suite que l'argument ne tient pas, n'est pas valide, la copule de la prémisse étant un passé et celles des conclusions étant des présents. Car Valéry rapporte bien que Jéhovah a dit à Job: "Les étoiles du matin éclataient" -- et non pas "éclatent" -- "en chants d'allégresse." De sorte qu'on n'a nullement besoin pour rejeter l'argument de Valéry de lui opposer quoi que ce soit de pascalien. Il s'effondre tout seul.

Il nous semble donc que Valéry a gaspillé presque trois pages sur Pythagore, l'auteur des Psaumes, et Jéhovah, pages dont il aurait pu faire meilleur usage, surtout quand on n'en a que treize! Sept ans plus tard, dans les Notes,

Valéry concède ce point ainsi: "Je sais bien, dit-il, que le ciel de Pascal n'est plus le Ciel des anciens enthousiastes."⁹⁴

Ayant terminé son travail de logicien, Valéry se travestit en psychologue, ou plutôt en psychiatre. Il va, en une page, et seulement une, presque réduire le pauvre Pascal à "un chien qui aboie à la lune", après nous l'avoir présenté comme névropathe, psychopathe, maniaque, masochiste et hystérique. Tout cela sans avancer un fragment à l'appui. Valéry s'attaque ici à l'homme et emploie la tactique bien

⁹⁴ Parmi ces "anciens enthousiastes" il faudrait peut-être compter Valéry lui-même qui, dans Paradoxe sur l'Architecte qu'il écrit en 1891 (voir Oeuvres, Tome II, pp. 1402-05), parle de correspondance entre l'architecture et la musique (il répète ceci dans Eupalinos en 1923 -- voir Oeuvres, Tome II, p. 103). Or, dans la Variation, c'est d'architecture céleste qu'il s'agit en fait. Si Valéry s'inspire ici des Pythagoriciens et de la Bible, il savait sans doute aussi que le grand Kepler croyait à la musique céleste quoique ce fût lui qui brisa la "forme parfaite du cercle" sur laquelle étaient basées les cosmologies précédentes. Mais écoutons ce que le Valéry de 1930 écrit dans Suite: "Le ciel étoilé -- comme si le Tout méditait, et qu'il enfantât ces lois, dans un inextricable mélange de simple et de complexe, et dans un effort qui engendrât masse, temps, lumière et espace, sans les distinguer, les faisant se courir l'un après l'autre dans une relativité sans issue, -- l'enfer du penseur." in Oeuvres, Tome II, p. 769.

connue de "chirurgie sociale".⁹⁵ Il recherche le ton persuasif en se servant de figures de rhétorique: mots à charge émotive tels que "bête traquée"; une métaphore à aura métaphysique: "qu'elle soit tombée dans les filets du temps, du nombre et des dimensions"; des hyperboles telles que "la contemplation ne manque jamais de la faire hurler à la mort." Le tout bien assaisonné d'animalisme pour dégoûter le lecteur le plus tenace.

Dans les Notes, il est plus explicite au sujet de la métaphore que nous mentionnions tout à l'heure, de sorte que l'on comprend maintenant qu'elle se rapporte au refus de Pascal concernant la réduction de l'univers à un continu quantifié que prônait Descartes. Refus qui va être justifié par la découverte au début du XXe siècle du phénomène de la discontinuité, comme nous le rapporte M. Sutcliffe dans la Pensée de Paul Valéry.⁹⁶ N'empêche qu'en 1930, lorsqu'il écrit ses Notes, Valéry n'en fait pas mention! A sa place, il nous offre du

⁹⁵ Dans Autres Rhumbs, in Oeuvres, Tome II, p. 685, Valéry écrit: "Qui ne peut s'attaquer au raisonnement, attaque le raisonneur (...) loi de l'expédient."

⁹⁶ Op. cit., Nizet, Paris, 1955.

papotage: "Qui sait, dit-il, s'il n'a pas trop profondément et amèrement ressenti la gloire de Des Cartes dont il a constamment essayé d'abaisser les mérites et de railler les grands espoirs; et si une pointe de jalousie atroce, une épine secrète dans son coeur..." Suit alors cette conclusion qui touche au ridicule: "Le commencement de son entreprise de destruction générale des valeurs humaines se trouve peut-être dans quelque souffrance particulière de son amour de soi. Il est des rivaux si redoutables qu'on ne les peut ravalier qu'en rabaissant toute l'espèce."

Or, puisque nous en sommes à parler de la jalousie, nous aimerions citer ces quelques lignes de René Fernandat extraites du chapitre qu'il intitule Valéry et Pascal: "mais il critique avec joie ce qu'il voudrait posséder tout seul, et ainsi on en veut à un devancier comme s'il parodiait vos paroles en vous dérobant votre originalité;"⁹⁷ ainsi que celles-ci tirées du Paul Valéry de Maurice Bémol: "Valéry hait Pascal parce qu'il est dans la perfection de son style ce qu'il voudrait être (...) Il n'a peut-être pas toujours suffi à Valéry d'être Valéry, puisqu'il imite parfois le style

⁹⁷ René Fernandat, Autour de Paul Valéry, p. 103.

de Pascal.⁹⁸ En fait, Bémol trouve dans les Notes de Valéry des "pensées" aussi calculées que celles de Pascal. Une page plus tôt, Bémol dit ceci: "...cette haine n'est-elle pas (...) une conséquence de l'envie, de cette envie dont Valéry déplore qu'on ne lui ait pas donné jusqu'ici la place qui lui revient dans l'explication des phénomènes littéraires et artistiques? Valéry lui-même nous inclinerait quelque peu à la penser quand il déclare dans une de ses Notes: 'La plus forte et la plus nécessaire haine va à ceux qui sont ce que nous voudrions être...'⁹⁹ Dès lors, on comprend trop, ou trop peu, que Valéry ait taxé Pascal de "petit esprit" dans une lettre écrite à Paul Souday en 1923.¹⁰⁰

Mais revenons à la Variation. Nous y avons vu que Valéry s'acharne à faire de Pascal un aliéné interdit. Il

⁹⁸ Maurice Bémol, Paul Valéry, G. de Bussac, Clermont-Ferrand, 1949, p. 121. (Mais il se pourrait qu'il soit aussi question de "contenu". Dans Analecta, in Oeuvres, Tome II, p. 720, Valéry écrit ceci: "Ce que je me dis -- ce que je me crie -- je ne veux point qu'un autre me le dise -- Je souffre, je m'évanouis s'il me dit cette même pensée").

⁹⁹ Ibid., p. 120.

¹⁰⁰ in Catalogue de la Bibliothèque de Paul Souday, no. 763.

n'y réussit pourtant pas, car en réalité la peur, l'effroi pascalien est normal. De fait, ce chrétien n'est "étrange" que parce qu'il n'est pas un mouton de Panurge. Ce grand mathématicien et géomètre sait que les énoncés à priori et nécessaires, les axiomes et les vérités auto-évidentes ne sont pas démontrables; que les preuves de l'existence de Dieu de Saint Anselme, de Saint Thomas et de Descartes ne prouvent rien puisque ce qui est censé être la conclusion est déjà implicite dans les prémisses -- autrement dit, qu'on ne peut prouver que Dieu existe par déduction; qu'on ne peut non plus le faire par induction -- car Pascal "scientifique", se rend compte de l'impossibilité d'arriver au tout infini par les parties.¹⁰¹ Si bien que le Tout est jugé inaccessible. Ce Dieu, on ne peut l'appréhender ni en "créant" des systèmes à la Descartes, ni "atomiquement" par la méthode scientifique. Il est donc "caché." Voilà pourquoi Pascal a peur. Voilà pourquoi l'univers est muet, silencieux. Où donc est la névrose dans tout cela?

¹⁰¹ Certes, on pourrait croire que cela tendrait à démolir l'objection de Bremond que nous avons citée plus tôt. Mais pour Pascal, le salut et les "preuves" de l'existence divine s'excluent mutuellement.

Nous n'en voyons aucune trace. Répétons-le: Pascal a peur parce qu'il sait ce que d'autres ne savent pas ou ne veulent pas savoir -- que l'homme n'a aucun moyen de connaître Dieu ou l'infini physique, analytiquement ou synthétiquement. Avant de nous certifier que Pascal n'était qu'un "cas" psychopathologique, Valéry aurait dû démontrer la certitude de l'accessibilité à l'infini physique et métaphysique. Ou alors, démontrer au moins l'inexistence de Dieu.

F.E. Sutcliffe, dans son livre déjà cité ¹⁰² nous montre qu'en ce qui concerne l'épistémologie, l'optimisme initial de Valéry fait bientôt place à un pessimisme. Grâce aux travaux de Cantor, le jeune Valéry avait cru que la connaissance universelle recouvrant les domaines externes et internes, était désormais possible. De fait, Cantor avait "prouvé" que l'infini impliquait l'égalité de la partie et du tout ("infini" - x = "infini"); et que le continu étant suspendu à la notion d'ordre, la simultanéité et la succession ne s'excluaient pas mutuellement (0 = "infini"); par exemple, si la rotation de la terre atteignait la vitesse "infini" elle serait stationnaire. De plus, le changement deviendrait permanence,

¹⁰² F.E. Sutcliffe, La Pensée de Paul Valéry, Nizet, Paris, 1955.

le présent fusionnerait avec le passé ou le futur.

Disons en passant que la théorie cantorienne est construite sur la formule logique "Si... donc..." et n'a ainsi aucune portée existentielle. Elle s'applique à un univers inaccessible en pratique. Maintenant, en ce qui a trait à l'appréhension du Moi absolu (ce dont Cantor ne s'est pas occupé), de la conscience vidée de toute connaissance, du zéro de l'équation ci-dessus,¹⁰³ il en va de même. D'ailleurs, Valéry s'aperçoit bien de l'impossibilité de l'entreprise dans Monsieur Teste.¹⁰⁴ Il aurait peut-être dû faire comme Proust: accepter la plénitude de la conscience et accéder au Moi absolu par la simultanéité.

De toute manière, on se faisait fort alors d'appréhender l'infini en science grâce au continu, au système formé par l'enchaînement de lois universelles dites nécessaires, et mathé-

¹⁰³ cf., cette phrase de Valéry dans la lettre au P. Emile Rideau de 1943: "Je compare volontiers ce MOI PUR à ce précieux Zéro de l'écriture mathématique..." in Oeuvres, Tome II, p. 1505.

¹⁰⁴ Et plus tard, il confirme ceci dans Mauvaises Pensées et autres, par ces mots: "L'homme en sait trop peu sur soi-même et n'en peut savoir que trop peu." in Oeuvres, Tome II, p. 811.

mathisées. Cet enchaînement était basé sur le concept de la causalité.

Plus tard, Valéry va voir se désagréger la notion du continu. En fait, la théorie des quanta de Planck affirme la discontinuité de l'énergie rayonnante; les lois scientifiques dites universelles et nécessaires se révèlent, de plus en plus, contingentes; se soustraient aussi à la loi de la causalité certains phénomènes tels que l'alliage des chromosomes qui est fondé sur le hasard, le désordre. De sorte que le monde externe n'est, après tout, pas appréhendable non plus. Aucune systématisation n'en est justifiée.

Le cercle se referme donc, et nous retrouvons Valéry dans la même position que Pascal, celle "du sceptique malgré lui": la déduction ne mène pas à la connaissance du Tout; l'induction, quoiqu'elle soit "ouverte", n'y mène pas non plus -- tout au plus pourrait-on parler de connaissance contingente ou logiquement possible. Or, si Valéry avait été croyant comme Pascal, cette perte de la plénitude interne et externe, ce vide en lui et hors de lui, lui aurait causé autant d'effroi; et nous ne l'aurions pas blâmé.

Paradoxalement, Valéry n'attaque pas le Pascal croyant dans la Variation; tout au contraire, c'est au Pascal "athée" -- comme l'appelait Condorcet -- que Valéry s'en prend. "Et cet étrange chrétien ne se trouve pas son Père dans les cieux," le prouve bien. Il semble illogique à Valéry que Pascal ne trouve pas son Dieu; et pourtant nous avons déjà montré que c'est au moyen d'un "test" d'une logique impeccable et incisive que Pascal arrive au Deus absconditus.

Maintenant, si Valéry trouve que la situation de Pascal n'est pas tragique, s'il trouve qu'elle ne donne pas le droit de passer par une crise (pérenne ou non) de la sensibilité, comment ose-t-il, comme il le fait au paragraphe suivant de la Variation, reprocher à Pascal d'avoir dit: "Quelle vanité que la peinture..." En somme, l'attitude de Valéry manque de consistante. D'une part, il demande que Pascal soit sensible aux étoiles"; il veut aussi qu'il soit sensible aux "images que poursuivent les arts." D'autre part, il lui refuse d'être sensible à sa situation tragique. De fait, Valéry demande à Pascal d'être sensible aux "divertissements".

Au bas de la même page, il accuse pourtant Pascal d'esthétisme! "Je ne suis pas, nous dit-il, à mon aise devant ce mélange de l'art avec la nature."

Valéry nous dit peu avant: "Je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a du système et du travail dans cet absolu de dégoût. Une phrase bien accordée exclut la renonciation." S'il y a du système et du travail dans cet absolu de dégoût que sont les Pensées, il y en a aussi dans ces autres "absolus de dégoût" que sont le Mythe de Sisyphe et la Nausée, auxquels on pourrait ajouter certains ouvrages de Kafka et Kierkegaard. De plus, une phrase bien accordée n'exclut pas la renonciation totale. Pourquoi le ferait-elle? Autant dire que se nourrir exclut la renonciation totale. En fait, avoir été solitaire de Port-Royal n'a pas empêché Pascal d'écrire un livre de géométrie pour l'école de ce même nom, d'organiser un service d' "omnibus". La "renonciation" de Pascal n'est qu'un autre mythe valéryen. Pascal n'a jamais "renoncé" à ses recherches scientifiques et techniques. Peu de temps avant sa mort, le voilà-t-il pas qui se penche sur le problème de la cycloïde? Ce qu'une "phrase bien accordée" exclut, c'est le délire de la psychose. Au fond, Valéry eût bien voulu que les phrases des Pensées fussent des élucubrations de névrosé pour étayer ce qu'il avait déjà mentionné plus tôt dans la Variation. Et ce sont précisément ce "système" et ce "travail" qu'il ne peut s'empêcher d'apercevoir qui font que Valéry con-

tremit ici ce qu'il a proclamé avant.

"Une détresse qui écrit bien, note Valéry, n'est pas si achevée qu'elle n'ait sauvé du naufrage quelque liberté de l'esprit, quelque logique (...) qui contredisent ce qu'elles disent." Mais point du tout. Comment peut-il y avoir contradiction puisqu'au contraire la détresse de Pascal est l'effet direct de sa liberté d'esprit, de sa logique impeccable?

Dans les Notes, qu'il place vis-à-vis, Valéry ajoute: "J'ai lu sans nul effort, dans notre célèbre verset, des volontés et des puissances bien difficiles à composer avec la simplicité du coeur et avec l'intégrité de désespérance (...) C'était là se risquer à rendre Pascal plus humain..."

Si donc "les volontés et les puissances" s'opposent à "la simplicité du coeur et à l'intégrité de désespérance," et si Valéry qualifie les premiers de "humains", n'implique-t-il pas que les seconds sont "inhumains"? Dès lors, il est inutile, pensons-nous, de soulever des objections. Car Valéry semble parler une autre langue.

Dans la Variation le thème de l'inhumain est introduit moins abruptement. Valéry pose ces questions: "Qu'est-ce que nous apprenons aux hommes en leur répétant qu'ils ne

sont rien, que la vie est vaine, la nature ennemie, la connaissance illusoire? A quoi sert d'assommer ce néant qu'ils sont ou de leur redire ce qu'ils savent?" Ce sont là des questions "rhétoriques" en ce sens qu'elles n'exigent pas de réponses. Mais elles viennent de quelqu'un dont le commerce avec les hommes a été rare et réticent.

Observons donc les hommes. Que voyons-nous? Ils se comportent comme s'ils ignorent qu'ils ne sont rien, que la vie est vaine, la connaissance illusoire. Si tous cessaient de se leurrer, la vie aurait été bien meilleure. D'autre part, Pascal ne le leur rappelle pas pour les "assommer"; au contraire, tout janséniste qu'il soit, il veut aider l'homme à se dépasser, il veut lui donner la chance du salut. Pascal offre un espoir à l'homme; il est engagé; il pratique un humanisme. Aux yeux de Valéry, ce dépassement est une régression. Mais ne sont-ce pas plutôt l'égoïsme et l'égotisme de Valéry qui sont rétrogrades? La notion d'engagement lui a presque toujours paru méprisable. Qu'a-t-il fait pour les hommes? Pendant que d'autres, par centaines de milliers, se faisaient tuer dans les tranchées, il composait des vers bien à l'abri et au chaud! Dans ses Entretiens avec Paul Valéry, Frédéric Lefèvre rapporte

que Valéry "trouve en Pascal un ennemi du genre humain." Mais ces airs de grand champion du genre humain qu'il se donne lorsqu'il part à l'assaut de Pascal ne convaincront personne. Dans Propos me concernant, il écrit ces mots: "Il ne manque pas de 'choses humaines' qui me sont étrangères ou antipathiques."¹⁰⁵ Dans Mémoires du Poète, il dit bien: "C'était l'éloignement de l'homme qui me ravissait";¹⁰⁶ et il ajoute: "Je ne savais pourquoi on loue un auteur d'être humain, quand tout ce qui relève l'homme est inhumain..."¹⁰⁷ Dans les Extraits du Log-Book de Monsieur Teste, voilà comment s'exprime Teste-Valéry: "Tenez, tous les sots se réclament de l'humanité et tous les faibles de la justice (...) Evitons le troupeau..."¹⁰⁸ Dans Mauvaises Pensées et autres, on lit cette "pensée" toute "inhumaine": "L'homme est un monstre. Toute son industrie se dépense à défendre et à exagérer sa monstruosité";¹⁰⁹ et cette autre: "Le ton de la plaisanterie est, a-

¹⁰⁵ Oeuvres, Tome II, p. 1520.

¹⁰⁶ Oeuvres, Tome I, p. 1485.

¹⁰⁷ Ibid.

¹⁰⁸ Oeuvres, Tome II, p. 61

¹⁰⁹ Ibid., p. 874

vec celui du commandement le seul qui convient à nos rapports avec nos semblables."¹¹⁰ En outre, ce passage d'une lettre de Valéry à Gide du 20 septembre 1932, dit sans ambages ce que celui-là pense du genre humain: "En vérité, l'homo me fait vomir. Je me sens ange (...) et contre-ange. L'entre-deux me donne le mal de mer. L'Homme est redite, et je suis constance; l'homme est surprises et je suis (...) ratures (...) Comprends si tu peux. Peux pas être plus clair!"¹¹¹

Par ailleurs, Judith Robinson¹¹² cite une note du Cahier (7:700) dont nous prélevons cette phrase: "Peut-être mon irréligion vient du mépris que j'ai pour l'homme et pour moi"; et Marcel Raymond fait ces remarques: "On pourra reprocher à Valéry de se soucier peu du bonheur de ses semblables, et même du sort commun de l'humanité. (Toute) pitié, toute vue sentimentale de son prochain l'irrite et le dégoûte (...) Pour (Valéry), le sens de l'autre se réduirait presque

¹¹⁰ Oeuvres, Tome II, p. 831.

¹¹¹ Ibid., p. 1567.

¹¹² Judith Robinson, L'Analyse de l'esprit dans les Cahiers de Valéry, p. 205.

à celui de l'adversaire."¹¹³ Enfin, cette phrase dans Quelques pensées de Monsieur Teste: "Je ne suis pas tourné du côté du monde."¹¹⁴

Mais Valéry renchérit encore sur ce qu'il vient d'affirmer à l'égard de Pascal. Il ose l'accuser aussi de manquer de charité chrétienne: "...et au fond presque ennemi de la religion, je veux dire du visage humain de la religion",¹¹⁵ dit-il. Pour prouver son assertion, Valéry emploie fort "astucieusement" un terme théologique: "impureté". "Je trouve en lui, poursuit-il, ce que j'appelle son impureté et que j'oppose à ce que j'appelle la pureté cartésienne. Je trouve chez Pascal la confusion -- un désordre (...) entre les divers ordres (...) de l'être vivant."¹¹⁶

D'abord, parler de "pureté cartésienne" est risible! Car la mixture des deux ordres -- l'ordre du coeur et l'ordre de la géométrie -- est bien présente dans la tentative carté-

¹¹³ Marcel Raymond, Paul Valéry et la Tentation de l'esprit, la Baconnière, Neuchâtel, 1946, pp. 156-157.

¹¹⁴ Oeuvres, Tome II, p. 72.

¹¹⁵ Frédéric Lefèvre, Entretiens avec Paul Valéry, p. 82.

¹¹⁶ Ibid., pp. 83-84.

sienne d'incorporer les propositions fidéistes et métaphysiques dans le domaine logique. Que Descartes sût bien qu'il se leurrait, est évident. Que ne faisait-on pas alors pour calmer Messieurs les Inquisiteurs?

Mais revenons à Pascal. Cette "impureté" dont Valéry le taxe, se retrouve dans la Variation d'abord sous le terme plus neutre de "mélange".

Je ne suis pas à mon aise devant ce mélange de l'art et de la nature. Quand je vois l'écrivain reprendre et empirer la véritable sensation de l'homme, y ajouter les forces recherchées, et vouloir toutefois que l'on prenne son industrie pour son émotion, je trouve que cela est impur et ambigu. Cette confusion du vrai et du faux dans un ouvrage devient très choquante quand nous la soupçonnons de tendre à enchaîner notre conviction ou à nous imprimer une tendance. Si tu veux me séduire ou me surprendre, prends garde que je ne voie ta main plus distinctement que ce qu'elle trace. Je vois trop la main de Pascal.

Considérons la citation ci-dessus. On remarquera d'abord que Valéry y emploie le verbe "voir" trois fois! Et pourtant il emploie aussi le verbe "soupçonner" dans le même sens. Or, cela n'est-il pas une contradiction flagrante, un "mélange", une "impureté"? En outre, comment Valéry "voit"-il Pascal, ajouter à sa véritable sensation? Bien mieux,

comment "voit"-il la "sensation" de l'écrivain, ou encore, la "véritable" sensation de l'écrivain? Comment se permet-il d'émettre des jugements sur les sensations d'autrui? Ne sait-il pas qu'elles sont invérifiables? Comment "voit"-il trop la main de Pascal? Où sont ses preuves? Quel est le test qu'il applique ici? Enfin quelles sortes de proférations eussent été, selon lui, l'expression de la "véritable sensation" de Pascal? Des balbutiements? Un langage automatique?¹¹⁷

Mais reprenons ce thème du "mélange". Nous avons indiqué, lors de notre analyse de l'affirmation valéryenne "la phrase de Pascal est un Poème et pas du tout une Pensée," que dans ce cas la question du "mélange" ne se posait pas. Car au niveau du poème, l'écriture ou "l'industrie", et "l'émotion", fusionnent; le poète est le poème. D'ailleurs, dans les Notes, Valéry fait cette confession: "Qu'ai-je donc fait? A ce que dit Pascal qu'il éprouve, et à quoi la légende le borne, j'ajoutai simplement qu'il le dit avec art." De fait,

¹¹⁷ cf., ce que Valéry écrit dans une lettre à Gide le 25 octobre 1899: "On peut dire: Je pense A et je trouve A faux, mais on ne peut pas dire: Tu penses A et je trouve A faux, parce que Tu penses A est inaccessible à Je." in Oeuvres, Tome II, p. 1468.

l'ajout de Valéry est "de trop", car tout le monde -- et le poète, l'artiste, en premier chef -- sait que l'art n'est pas, ne peut pas être, la vie. Tantôt il dépasse la vie, tantôt la vie le dépasse. Et l'émotion du poète, lors de son travail, suit la même courbe existentielle. Maintenant, c'est une chose que d'affirmer cela, mais c'en est une toute autre que d'affirmer que l'art est un instrument de propagande, comme le fait Valéry. Nous avons déjà touché à sa "théorie des effets", et nous n'en dirons donc rien de plus.

Valéry nie l'émotion de Pascal. Celui-ci n'est point effrayé, il cherche à effrayer les autres. Valéry voit en lui le calculateur froid, le penseur, qui est en même temps poète. Mais, dès lors, "le Poème est aussi une Pensée," et non pas "point du tout une Pensée," comme il veut nous le faire croire.

En fin de compte, Valéry semble nous annoncer que Pascal est parfaitement sain d'esprit, parfaitement équilibré. Ses seuls vices: le mensonge et l'exploitation. Il nous présente une espèce de démagogue au langage charismatique. Qu'on est loin du "cas" psychique! A moins que... les poètes ne soient tous des fous qui s'ignorent.

Dans le passage suivant de la Variation, Valéry est

moins abrupt. D'ailleurs, il se dessine dans son article une stratégie d'avance et de recul, d'attaque violente suivie de généralisations doucereuses, qui, si elle n'est pas la marque de l'hypocrite, se fonde, du moins, sur le précepte "reculer pour mieux sauter." Toujours est-il que cela non seulement ôte de la vigueur à son attaque, mais prête à la contradiction.

"Il est inévitable, nous dit Valéry, quand même les intentions seraient pures, de rendre extrême ce qui est modéré. Les fausses fenêtres se dessinent d'elles-mêmes. L'artiste (...) rend symétriques les développements de son idée première (...) quand il généralise (...) Ce n'est pas là une objection contre l'artiste, mais un avertissement de ne jamais confondre le véritable homme qui a fait l'ouvrage avec l'homme que l'ouvrage fait supposer. Cette confusion est de règle pour Pascal." Nous voulons espérer que Valéry "artiste" s'inclut dans la classe d'artistes qu'il mentionne dans ce paragraphe de la Variation. Car il généralise tout aussi bien, si l'on tient compte de "il est inévitable" et de "ne jamais confondre". Et c'est précisément parce que ces généralisations hâtives n'ont pour les étayer que l'exemple de Pascal que nous devons nous méfier d'elles. De plus -- et

Valéry nous le dit lui-même -- ce n'est pas le Pascal qui use d'esthétisme ou de généralisations qui l'inquiète, c'est le poseur. Mais n'est-ce pas identique? Si l'on met à part Edgar Poe, Valéry s'inspire peut-être aussi du Contre Sainte-Beuve de Proust, et de la façon dont ce dernier présente le personnage de Bergotte dans A la recherche du Temps perdu. D'autre part, nous ne voyons pas comment Pascal, qui a rejeté tout système, pourrait être accusé de généraliser (dans le sens d'universaliser). Valéry ne nous en fournit pas un seul fragment comme preuve. Il se rapporte, semble-t-il, aux énoncés pascaliens sur le néant de l'homme; dans ce cas, Valéry a déjà acquiescé à cela dans son article: n'a-t-il pas dit que les hommes "savent" cela? Par ailleurs, remarquons l'emploi abusif du mot "véritable" (le "véritable homme") chez Valéry. Nous avons déjà signalé cette tendance plus tôt (cf., la "véritable sensation"). Disons enfin que Valéry a voulu dans ce paragraphe de la Variation, retourner deux fragments des Pensées contre leur auteur. Les voici:

559-27: Ceux qui font les antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste mais de faire des figures justes.¹¹⁸

¹¹⁸ Pascal, Oeuvres complètes, Edition du Seuil, 1963, p. 580.

675-29: Quand on voit le style naturel on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un autre et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon et qui en voyant un livre croient trouver un homme sont tout surpris de trouver un auteur...¹¹⁹

Dans les Notes correspondantes à l'avertissement de la Variation de "ne jamais confondre" l'homme et l'oeuvre, on peut lire cette phrase: "Si je ressens que tout est vain, cette même pensée m'interdit à l'écrire." Il ne s'agit pas ici, comme on pourrait le croire, de consistance logique. En tête du livre de Berne-Joffroy¹²⁰ dans Propos me concernant, on en retrouve l'explication réelle: "Il m'est arrivé vers 18.. de considérer vulgaires, trop connus, tous les sentiments naturels, ou quasi tels -- ou plutôt leur expression. Je trouvais ignoble, indécence ou hypocrisie, le fait de prêcher la vertu, justice, humanité, de parler de l'amour qu'on avait. Cela sonnait faux ou stupide à mes oreilles, impudicité ou exploitation. Comment peut-on ne pas se cacher pour sentir? Je me faisais et me montrais sec de toutes mes forces, à une

¹¹⁹ Pascal, Oeuvres complètes, Edition du Seuil, 1963, p. 590.

¹²⁰ Berne-Joffroy, Présence de Valéry, Plon, 1944.

époque où j'aurais peut-être mieux fait de manifester -- et donc finalement de simuler ou exagérer les sensations de mon être intime." 121

Au fond, pour Valéry, l'homme "vrai", le "véritable homme", c'est l'homme refoulé, car "se cacher pour sentir" n'est pas assez, puisque l'autonomie, la liberté est toujours menacée. Il lui faut réprimer le besoin de la dépendance. Ne le verra-t-on pas se fustiger pour avoir été charmé par la musique de Wagner, Wagner qu'il considérait comme un de ses "héros"? Mais ne nous leurrons pas. Les vrais héros de Valéry sont des objets fabriqués, des fantoches.¹²² Teste, "l'esprit occupé de soi-seul, qui se contemple et se travaille lui-même"; Eupalinos, "l'esprit tout donné à son oeuvre, et qui trouve en la matière le plus sûr appui",¹²³ qui sont-ils sinon Valéry idéalisé par Valéry? Pour ce qui est du Léonard de Vinci épuré de Valéry, les biographes complets et minutieux lui rappelleront seulement "les expériences malheureuses comme

121 Oeuvres, Tome II, p. 1532.

122 cf., le "ubermensch" de Nietzsche.

123 Jean Prévost, Trois héros de Paul Valéry, in Le Point XLI, avril 1952.

celles qu'a tentées Léonard sur la chimie des couleurs, et qui ont terni la plupart de ses peintures. Mais les (...) victoires que l'univers (...) remporte sur le génie ne doivent pas figurer dans le portrait du génie":¹²⁴

Le passage qui fait suite au précédent, dans la Variation, est si ambigu qu'on ne sait plus si c'est une attaque ou une apologie de Pascal: "On a tant écrit sur lui, nous dit Valéry, on l'a tant imaginé et si passionnément considéré qu'il est devenu un personnage de tragédie, un acteur singulier et presque un emploi de la comédie de la connaissance. Certains jouent les Pascal."

Ambigu ou non, on y détecte de fortes traces de jalousie. Cela dit, ajoutons que Valéry n'a pas tort de suggérer que la tragédie pascalienne a été agrandie. Car après la fameuse nuit du 23 novembre 1654, il n'est pratiquement plus question de tragédie personnelle pour Pascal; ^{ou alors, si l'on s'en tient à l'optique terrestre,} ce serait une tragédie "joyeuse". Toutefois, en ce qui concerne l'homme en général, la théorie janséniste de la prédestination en faisait un être tragique.

124

Jean Prévost, Trois Héros de Paul Valéry, in Le Point XLI, avril 1952.

Si, malgré cette affirmation, Pascal travaille à sauver l'homme, cela ne veut pas dire qu'il ait renié le Jansénisme. L'abbé Bremond y voit presque un catholique. Peut-être a-t-il raison, en ce sens que le "pari" semble aller à l'encontre du crédo janséniste. Mais si l'on se rappelle, d'une part, que la tragédie de Pascal consistait à ne pas pouvoir savoir s'il était "élu" ou non, d'autre part, qu'ayant parié "pour", c'est-à-dire, qu'ayant renoncé aux vanités de la vie, il est arrivé à se savoir élu, on verra que le pari pascalien n'a rien d'anti-janséniste. M. Bremond oublie donc que le tout consiste à se savoir, à se sentir élu ici-bas. De sorte qu'un pécheur -- tout élu qu'il soit -- aura peut-être la chance de le savoir si, et seulement si, il renonce à sa vie de pécheur.

Mais revenons à la question de l'ambiguïté du passage ci-dessus. Nous avons déjà mentionné les traces de jalousie à l'égard de Pascal; si l'on ajoute à cela que "certains jouent les Pascal" n'est qu'une ellipse de "certains jouent les Pascal comme il se jouait," -- et cela découle logiquement du paragraphe précédent de la Variation, où Valéry tenait à faire ressortir le Pascal poseur -- l'ambiguïté fait place à la critique méchante.

Une page après dans les Notes, Valéry pose cette question: "Est-il ou n'est-il pas vérifiable qu'il s'applique à solliciter cette réaction singulière, lui qui ne trouve de la douceur à son renoncement que pour avoir d'abord suffisamment corrompu, avili, infecté ce à quoi il renonce?" Et Valéry y fournit une réponse qui est en même temps une raison. "Il ne vomirait pas le monde s'il ne l'avait déjà gâté."

Puisque Valéry emploie le terme "vérifiable", terme technique de la méthodologie scientifique, notre réponse à sa question est un "Non" catégorique. De plus, Pascal ne corrompt, n'avilit, ni n'infecte quoi que ce soit. Il ôte simplement la croûte romanesque dont l'homme a recouvert sa vision du monde et de soi. Une impression d'avilissement, de corruption et d'infection se dégagent, par contre, de la phrase de Valéry: "Il ne vomirait pas le monde s'il ne l'avait déjà gâté." Mais, comment peut-il s'exprimer ainsi, lui qui voyait dans la phrase de Pascal un "Poème parfait"? Il semble que pour Valéry "Poème" et "vomissure" soient synonymes.

Mais continuons plutôt notre analyse de la Variation. Nous voyons maintenant apparaître quelques pages plus "calmes",

car elles ne s'adressent à Pascal que de biais. Valéry parle d'abord de ce "mysticisme naïf" qui fait que les hommes affligés -- même Kant -- se tournent automatiquement vers le ciel; il pense, entre autres choses, que cela est dû à notre structure verticale. Tout cela est fort intéressant, mais Valéry ne contredit-il pas ici ce qu'il exprimait au début de la Variation? Car ne blâme-t-il pas là cet étrange chrétien de ne s'être pas trouvé son Père dans les cieux, et ne taxe-t-il pas ici ceux qui l'y trouvent de "mysticisme naïf"?

Valéry nous offre ensuite une espèce de confession, "espèce", car il commence par "Je" mais saute très vite à "Nous" (C'est, sans doute, ici encore le démon de la généralisation qui le tient). Peu importe; à tout le moins, nous avons maintenant un Valéry psychologue plus averti, puisqu'il s'observe en lui-même. Ce n'est plus l'omniscient personnage de tout à l'heure qui se faisait fort de nous présenter l'âme de Pascal sur un plateau.

Valéry analyse donc les effets mystérieux que produisent en lui une nuit pure et la présence des astres:

Notre regard ne peut s'empêcher d'unir
entre eux les événements lumineux (...)
Cependant la distribution de tous ces

points nous échappe (...). Nous ressentons quelque chose qui nous demande une parole, et une autre chose qui la refuse (...). Nous éprouvons un calme et un malaise singuliers: entre le moi et le non-moi il n'y plus de passage. Pendant la pleine lumière, il existait un enchaînement de nos pensées avec les choses, par nos actes (...). Mais à présent il n'y a plus d'échanges, car il n'y a plus cet homme agissant qui est mesure des choses (...). Il n'y a que deux adversaires qui se contemplant et qui ne se comprennent pas. Nous perdons pendant quelque temps l'illusion familière que les choses nous correspondent (...). Nous ne pouvons rester à ce point mort. La sensibilité ne connaît point d'équilibre (...). Il faut donc que notre esprit s'excite soi-même à se défaire de sa stupeur...

Disons tout d'abord que c'est par cette analyse que Valéry justifie son titre Variation sur une Pensée. De sorte que nous avons ici, ce que l'on pourrait appeler "l'exposé ad-verse et positif."¹²⁵

¹²⁵ Dans Propos me concernant, Valéry écrit ceci: "Il est dans ma nature de mettre aux productions de l'esprit des conditions d'existence assez dures, c'est-à-dire d'opposer à toute formation de cet ordre, l'idée de l'ensemble des possibilités de transformation ou de variation qui définissent l'esprit même. Je réponds spontanément à ce qui se propose, par l'essai de changements que je pourrais y apporter..." in Oeuvres, Tome II, pp. 1514-1515.

Ce qui est intéressant, c'est que Valéry présente la "contemplation" pascalienne comme une régression vers la stupeur naïve, par le précédé du saut de "Je" à "Nous". Il essaie, en d'autres termes, d'expliquer par projection ce qu'a ressenti Pascal pour montrer que son "effroi" est au fond une sorte d'aberration mentale passagère qui arrive à tout le monde "la nuit", et jamais "pendant la pleine lumière". Cependant, Valéry oublie que l'effroi pascalien n'est pas uniquement nocturne. Cela ne veut pas dire que si Valéry est stupéfié "pendant quelque temps", Pascal l'est à plein temps. Car, répétons-le, Pascal sait qu'il lui est impossible d'appréhender scientifiquement ou mathématiquement l'infini de l'univers. Ce n'est pas un être qui observe émerveillé et apeuré le ciel couvert d'étoiles, et qui, le jour venu, rationalise son expérience. Autrement dit, la stupeur de Pascal résulte du fait qu'il est physiquement et logiquement impossible à l'homme d'atteindre à la certitude. Pascal n'est ni poète, ni artiste; d'ailleurs Valéry, ou plutôt ses énoncés contradictoires, l'ont déjà affirmé. Au lieu de se prostituer par la rationalisation, Pascal va se cantonner dans son scepticisme et parier que Dieu existe. Le joueur n'a pas la mauvaise foi du rationa-

lisateur; en jouant il avoue son manque de connaissance et se fie au hasard.

Valéry offre ensuite une recette et un mode d'emploi aux personnes qui, comme lui, sont assaillies, en contemplant les étoiles, d'angoisse, de désespoir, d'un sens du tragique. Il invoque les deux termes pascaliens "coeur" et "esprit", sans toutefois nommer leur auteur:

Nous trouverons en nous, deux ordres de réponses à la sensation que j'ai décrite (...) Les unes seront "spontanées" et les autres "élaborées". Elles sont bien différentes quoiqu'elles puissent se mêler et se combiner dans la même tête; mais il faut les séparer pour les définir. On les distingue souvent en attribuant les unes au "coeur", les autres à l' "esprit". Le coeur finit presque toujours, dans sa lutte contre la figure effrayante du monde par (...) trouver (...) un Etre assez puissant pour avoir construit (...) ce monstre d'étendue (...) qui nous menace (...) L'esprit "cherche". Il examine sans égard au temps (...) Nous concevrons notre univers comme un "objet" (...) Nous pourrions le comparer aux petits systèmes que nous savons décrire, définir, mesurer, expérimenter. Nous (...) lui ajusterons une logique qui nous permettra de prédire ses changements (...) Nous comparerons par exemple l'ensemble des étoiles à un nuage gazeux (...) nous nous ferons une idée "statistique" de l'univers (...) Nous rapprocherons ce qui

est si stupéfiant et si émouvant de ce qui est familier à nos sens (...) Il doit nécessairement résulter à la longue (...) une transformation non seulement de nos idées mais de certaines de nos réactions immédiates (...) Comme ils ont accepté les antipodes, les hommes s'appriivoiseront avec la "courbure d'univers" (...) Ce qu'on pourrait nommer "la réaction de Pascal" peut devenir (...) un objet de curiosité pour les psychologues. Pascal avait "trouvé", mais sans doute parce qu'il ne cherchait plus.

Nous regrettons que notre citation soit si longue, mais le passage nous paraît important. Puisque l'argument de Valéry est basé sur l'opposition "trouver-chercher", c'est sur ces deux verbes que porteront nos commentaires.

"Trouver" est ce que l'on appelle en logique un "verbe à succès", comme le sont par exemple les verbes "connaître" et "savoir"; et ceci implique qu'on peut offrir des raisons qui soutiennent telle(s) ou telle(s) connaissance(s). Or Pascal n'en offre aucune en ce qui concerne Dieu. Ce qui montre donc que Pascal n'a pas "trouvé". De plus, lorsque Valéry affirme que les hommes "trouvent" Dieu par le "coeur" et qu'il nous dit que cette trouvaille est "spontanée", il se réfère sans doute à "l'esprit de finesse" pascalien qui appréhende intuitivement. De sorte que l'intuition va postuler l'existence

divine par l'a priori. La proposition "Dieu existe" sera donc vraie a priori, c'est-à-dire que c'est une vérité en soi qu'on ne peut soumettre à aucune vérification -- la vérification étant du domaine de "l'esprit de géométrie"; la nier, c'est verser dans la contradiction. Or Pascal rejette précisément l'a priori à cause de son aspect non-vérifiable; il rejette en effet les prétendus arguments en faveur de l'existence de Dieu parce que ce ne sont que des tautologies qui "prouvent" ce qu'elles ont déjà posé a priori. Valéry ne s'est peut-être pas aperçu que le mot "coeur" a (au moins) deux sens chez Pascal. Le premier que nous venons de voir est l'intuition, qui est, en un sens, assez près de la raison. Le second est l'amour (qui n'est pas nécessairement "spontané"). Et, d'après Pascal, c'est uniquement par l'amour, l'affectivité, la sensibilité, en fait par la foi qu'on peut non pas connaître Dieu, mais "vivre" Dieu. Comprenons-bien: l'intuition est un mode de connaissance; la foi ne l'est pas. Les propositions intuitives sont dites vraies ou fausses; les propositions fidéistes ne sont ni vraies ni fausses. Cet amour, cette foi, est, si l'on veut, une attitude. Quand Pascal énonce "Dieu existe" il ne fait qu'exprimer une exclamation dans le genre de "Hourra!"

qui n'est ni vraie ni fausse.

La grande préoccupation de Pascal -- comme d'ailleurs celle de Valéry -- est de (se)trouver (dans le sens ordinaire du terme) ou de (se) chercher un sens de l'être. Le "çà" ou le "là" de l'extériorité ne le lui donne pas, pas plus que ne lui l'offre "l'au-delà" des thomistes. "L'en-deçà" rationaliste parménidien, platonicien, ou cartésien, n'arrive pas non plus à combler le creux, le néant de son pour-soi. Seul l'amour pour (et non pas l'existence de) Dieu le remplit d'être.

Il est faux de dire, comme Valéry, que Pascal avait "trouvé" parce qu'il ne "cherchait" plus; car Pascal avait et trouvé et continué à chercher. Il n'a pas "trouvé" Dieu; il a "trouvé" l'impossibilité de la connaissance. Ainsi donc, Valéry aurait dû critiquer plutôt cette contradiction chez Pascal: son travail sur la cycloïde, par exemple, quand il savait bien qu'épistémologiquement un tel travail était illusoire.

De toute façon, où mène la grande "recherche" que Valéry prône avec force bruits et gestes?¹²⁶

¹²⁶ cf., dans Eupalinos, in Oeuvres, Tome II, p. 126: "Et les humains, de mille manières, ne s'efforcent-ils pas de remplir ou de rompre le silence éternel de ces espaces infinis qui les effraye?"

La "logique" qu'il veut "ajuster à l'univers" est un instrument épistémologique bien faible, même au niveau des "petits systèmes" que, selon lui, nous "savons décrire, définir." Ne voit-il pas qu'en disant "nous nous ferons une idée statistique de l'univers," il contredit son "nous savons"? Car la généralité statistique n'est pas connaissance certaine, ce qui veut dire qu'elle n'est pas connaissance. Sa logique inductive a été rejetée par Pascal et mise en pièces par Hume. La méthode scientifique basée sur l'argumentation hypothético-déductive, déjà malade au niveau de l'appréhensible, agonise à celui de l'infiniment petit. Dès lors, pourquoi nous "apprivoiserions"-nous à des théories comme celle de "la courbure de l'univers", si les théories et les lois scientifiques ne sont que provisoires? Et même si nous le faisons, cela prouverait-il la vérité nécessaire de telles lois? Valéry veut que nous "comparions l'ensemble des étoiles à un nuage gazeux." Il n'invente rien! Depuis ses débuts, la science s'est toujours servie de modèles pour appréhender l'infiniment grand et l'infiniment petit; d'abord de modèles "physiques", puis de modèles "mathématiques". Mais "modèle" ne veut pas dire Réalité. L'analogie ne mène pas au vrai. En outre, où en sommes-nous avec

ces modèles? Il en tombe autant qu'on en construit. Et lorsqu'on songe qu'une théorie scientifique se peut être considérée isolément, puisqu'elle implique en fait d'autres lois qui à leur tour en impliquent d'autres, et ainsi de suite, rejeter cette théorie ou même l'emender c'est rejeter ou en amender une série d'autres. Avance-t-on? Recule-t-on? Peu importe: la connaissance de l'infini est trop éloignée pour qu'on s'en aperçoive.

Avant d'écrire la Variation en 1923, Valéry était, comme nous l'avons vu, déjà conscient du problème énorme que posait aux sciences le phénomène de la discontinuité. Il est donc pénible, pour dire le moins, de le voir simuler l'optimisme quant à la possibilité de la connaissance universelle. Décidément, nous pouvons dire à notre tour -- mais avec infiniment plus de certitude --: "nous voyons trop la main de Valéry!" Ecoutons-le parler des sciences en 1921 (donc deux ans avant la Variation), dans Au Sujet d'Euréka:

A présent, nous ne savons plus ce que peut, ou ce que ne peut pas, contenir ou produire, dans l'instant ou dans la suite, un fragment d'un corps quelconque.¹²⁷

¹²⁷ Oeuvres, Tome I, p. 859.

Et plus loin:

En deçà de l'ordre de grandeur des observations grossières, toutes les anciennes définitions sont en défaut. Nous savons que des propriétés et des puissances inconnues s'exercent dans l' "infra-monde" (...) mais nous ne savons ni énumérer ces propriétés, ni (...) même si la généralité de nos concepts n'est pas illusoire quand nous les transportons dans ces domaines qui bornent et supportent le nôtre (...) Davantage, il n'y a aucune raison de penser que notre espace, notre temps, notre causalité, gardent un sens quelconque là où notre corps est "impossible" (...) Plus l'homme s'avance dans ses recherches (...) plus il s'éloigne (...) de la connaissance (...) Quand la discontinuité devient la règle, l'imagination qui jadis s'employait à achever la vérité que les perceptions avaient fait soupçonner, et les raisonnements tissés se doit déclarer impuissante.¹²⁸

Que l'on n'aille surtout pas croire que Valéry a changé d'idée là-dessus. Dans son article ayant pour titre Mes Théâtres paru dans un journal d'Alger, les Dernières Nouvelles, le 19 septembre 1943, on peut lire cette phrase: "...les anciens (...) croyaient à l'ordre du monde, et cette merveilleuse erreur..."¹²⁹

¹²⁸ Oeuvres, Tome I, pp. 859-860.

¹²⁹ Ibid., p. 1817.

Il est donc clair que le Tout, la Réalité, est insaisissable.¹³⁰ Le philosophe et le savant modernes ne veulent plus, ne peuvent plus, être des bâtisseurs de systèmes. Trois cents ans plus tôt, Pascal ne l'avait pas voulu non plus, et pour les mêmes raisons.

Parler donc de la "réaction" de Pascal comme "rareté et objet de curiosité pour les psychologues" est insensé. De plus, qualifier la réaction de Pascal, comme il le fait dans les Notes, d' "épouvante devant l'Univers physico-mécanique," est pure invention valéryenne. Car, l'épithète "physico-mécanique" implique une explication de cet Univers -- explication cartésienne en fait -- que Pascal rejette comme inacceptable.

130

Toujours en 1921, lorsque Valéry écrit l'Ame et la Danse, ne fait-il pas dire à Socrate: "Mais comme nous ne pouvons aller à l'infini, ni dans le rêve ni dans la veille..."? in Oeuvres, Tome II, p. 151. Et en 1930, dans Suite il répète cette même idée: "Tout savoir, suprême non-sens." in Oeuvres, Tome II, p. 761 (Note), idée qu'il va encore reprendre dans Fluctuations sur la Liberté en 1934, in Oeuvres, Tome II, p. 952. Enfin, dans Mauvaises Pensées et autres (1941), ces lignes: "Il ne faut jamais oublier que les hommes ne savent ce qu'ils font, pas plus qu'ils ne savent ni ne peuvent savoir ce qu'ils sont, et qu'il suffit de regarder les développements de l'acte le plus réfléchi, et même le plus heureux, pour pouvoir et devoir le ranger parmi les productions du hasard." in Oeuvres, Tome II, p. 869.

Non, la réaction de Pascal est une épouvante devant un Univers sans qualification aucune, sans téléologie aucune, un Univers muet comme il le dit lui-même. Valéry mentionne aussi "la réaction inverse: l'exaltation", et remarque que ces deux réactions "ne s'observent guère plus de nos jours." Il écrit ceci en 1930; pourtant quelque dix ans plus tard Camus éprouvera les mêmes réactions, quoique son "exaltation" soit athéologique.

Au fond, ce qui dévore Valéry, c'est la fameuse nuit du 13 novembre 1654 -- qui présente en fait les caractéristiques inverses de la nuit de Gênes. Il juge le Pascal entier par le Mémorial. Autant juger le grand Newton par son mysticisme druidique. Il est quelquefois certains aspects d'un être au-dessus desquels il vaudrait mieux placer un voile pudique. Voilà tout.

Toujours dans les Notes, Valéry tout en rabaissant le ton considérablement -- puisqu'il reconnaît la nécessité de "suspendre tout jugement au sujet de la nature des choses" -- ne peut s'empêcher de postuler par implication, et sans doute pour "sauver la face", la proposition universelle suivante: "Tout est énergie". Il est inutile de revenir sur le problème

de la discontinuité. Nous rappellerons seulement que Thalès, le premier "savant" européen proclamait à qui voulait l'entendre: "Tout est eau". Il semble que le cycle des présocratiques et consorts continue toujours avec Valéry.

Le thème "chercher-trouver" que Valéry introduit de force dans son analyse, si bien qu'elle s'en trouve "gâtée" (pour employer son expression) est motivé par la fameuse réplique qui est dans le Mystère de Jésus: "Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé",¹³¹ que Valéry, par dépit, transpose sur le plan scientifique. Dans les Notes, il cite la "vraie" phrase, celle de Saint Bernard que cite Bourdaloue (Nous avons ici le premier exemple d'un travail de recherche de la part de Valéry dans ce que l'on pourrait appeler "l'épisode Variation" -- exemple qui porte ses fruits), et nous fait remarquer d'abord le manque d'originalité de Pascal malgré son: "Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau."¹³² (Il est remarquable que Valéry ne fasse aucune mention, sous ce chapitre, de la "relation" Pascal-Montaigne); ensuite la mutation syntaxique et sémantique qui réduit la phrase pasca-

¹³¹ Pascal, Oeuvres complètes, p. 620.

¹³² Ibid., Pensée 696-22, p. 592.

lienne à un paralogisme si ce n'est à un illogisme. Pascal a beau dire dans sa "Pensée" 784-23: "Les mots diversement rangés font un divers sens...",¹³³ Valéry montre bien que "les mots diversement rangés peuvent faire un non-sens."

Dans la Variation, Valéry rapporte que "Pascal a tiré de soi-même le silence éternel que ni les hommes véritablement religieux, ni les hommes véritablement profonds n'ont jamais observé dans l'univers." Pour ce qui est des premiers, nous ne pouvons qu'agréer, et ajouter que le mot "véritablement" est judicieusement employé ici. Quant aux deuxièmes, même si nous ne dépassons pas l'année 1923, les exemples ne manquent pas pour démentir l'affirmation de Valéry: par exemple Schopenhauer, Kierkegaard et Kafka.

Le dernier paragraphe de la Variation va aussi à l'encontre des faits. Lorsque Valéry dit que Pascal "a exagéré grossièrement l'opposition de la connaissance et du salut," et qu'il nous donne des exemples de Cavalieri et Saccheri, mathématiciens et jésuites, il oublie, répétons-le, que Pascal a travaillé sur le problème de la cycloïde après sa dernière conversion -- la troisième selon Goldmann dans le Dieu caché,

¹³³ Pascal, Oeuvres complètes, p. 600.

la deuxième selon d'autres. Par ailleurs, le fait que Pascal soit mort trop tôt, défend à qui que ce soit d'être catégorique sur la dite opposition. De toute manière, c'est parce que Cavalieri et Saccheri étaient jésuites, et non pas en dépit du fait qu'ils fussent jésuites, comme Valéry essaie de nous le faire croire, qu'ils "faisaient leur salut sans faire souffrir les sciences." Autrement, "l'un et l'autre ils auraient dit, avec moins d'impétuosité que Pascal, mais avec la même conviction: Que sert à l'homme de s'essayer aux indivisibles ou de devancer Henri Poincaré, s'il vient à perdre son âme?"¹³⁴

Au dernier paragraphe des Notes, nous lisons ceci:

"D'ailleurs, les idées de Pascal dans l'ordre physique sont d'un esprit singulièrement timoré. Ce qu'il pensait ne menait à rien." Nous rappellerons à cet effet que la géométrie projective développée par Pascal en étude formelle, et qui avait été pratiquée sur le plan artistique un siècle avant lui, notamment par Vinci, a mené "à beaucoup" dans l'ordre physique, contrairement à l'affirmation de Valéry. Expliquons-nous: la géométrie projective examine, par exemple, ce qu'un cercle a de commun avec une de ses sections: une ellipse. Par le

¹³⁴ in Henri Bremond, Pascal et Valéry, op. cit., p. 557.

moyen de la projection, le cercle se "transforme" en ellipse cependant que certains aspects demeurent "invariants". Dans la théorie de la relativité, des corps différents ont des univers "temps-espace" différents. La géométrie d'un univers est différente de celle d'un autre; pourtant les physiciens veulent savoir quelles lois sont "invariantes" dans ces univers différents. Et c'est la géométrie projective qui les leur montre.

Nous ne sommes pas sûrs si notre deuxième exemple, qui suit, s'applique à "l'ordre physique". Toutefois, et au risque de sortir de cet "ordre", nous aimerions mentionner que, grâce aux calculs pascaliens sur la cycloïde, il a été trouvé qu'un pont de forme cycloïdique est plus solide que tout autre.

Peut-être ferions-nous bien maintenant d'analyser deux passages antérieurs importants des Notes.

Le premier s'applique au thème du "mélange", que nous avons traité, lorsqu'il se rapportait à la Variation. Nous n'avons pas analysé conjointement ces mêmes thèmes, car il nous a semblé que le mélange dont Valéry parle dans les Notes se rapporte à l'argument du "Pari", tandis que celui de la Variation était destiné uniquement à la "Pensée" 201-26:

"Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie".¹³⁵

Voici donc le premier passage en question:

Je ne puis souffrir les apologies. S'il est quelque chose qu'un esprit de grande portée se doive interdire, et ne doive même concevoir, c'est l'intention de "convaincre" les autres et l'emploi de tous les moyens pour y parvenir.

Le commerce, la politique, et malheureusement la religion ne s'embarrassent pas de l'impureté de leurs artifices quand il s'agit d'acquérir une clientèle et de se séduire les volontés.

Il y a un grand mépris des humains dans toute entreprise de propagande; et un grand outrage à la charité; car celui qui me veut convaincre est nécessairement conduit à me faire ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit. Il me traite en personne qu'il faut tromper. Il use d'un horrible mélange de méthode et de stratagèmes, combine les sentiments et les syllogismes, agite les spectres, prodigue les promesses et les menaces, excite le bestial et l'idéal tour à tour (...)

Voilà ce que je nomme "impur", que je ne puis supporter (...)

Imaginons un peu le dessein et les arguments qui se trouvent dans les Pensées considérées et jugées par l'auteur des Provinciales. Qu'il applique son impitoyable regard au raisonnement du Pari.

Disons tout d'abord ceci: Lorsque Valéry écrit:

"car celui qui me veut convaincre est nécessairement conduit

¹³⁵ Pascal, Oeuvres complètes, p. 528.

à me faire ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit," il se trompe fort. Celui qui veut me convaincre est convaincu, de sorte que non seulement il ne craint pas qu'on essaie de le convaincre, mais il souhaite la "dispute", car il sait qu'il possède toutes les réponses.

L'argument du "Pari" de Pascal, ne s'adresse donc, par extension, qu'à un hésitant, un joueur, déjà troublé par l'énigme de l'homme et désireux de croire. Le déchaînement de Valéry n'est donc pas justifié, d'autant plus que ce dernier est, nous en sommes sûrs, "convaincu" de la thèse adverse. Valéry s'est sans doute cru "touché" par la "Pensée" 157-225: "Athéisme marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement";¹³⁶ cependant, Pascal n'a jamais réussi, que nous sachions, à combler son désir de "reprendre avec utilité" un seul athée. L'exemple de Giordano Bruno aurait dû lui interdire cet excès de confiance.

Pour ce qui est du mélange lui-même, Valéry en dégage l'idée de la phrase devenue classique de l'Art de Persuader: "L'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en

¹³⁶ Pascal, Oeuvres complètes, p. 522.

celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison."¹³⁷ Mais il aurait fallu lire plus loin, pour découvrir que si la raison va être glorifiée comme "l'entrée (...) la plus naturelle (...), car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées,"¹³⁸ l'agrément ou le coeur va être nullifié par la contradiction. De fait, l'art d'agrèer est d'abord présenté comme "la voie (...) basse, indigne et étrangère, aussi tout le monde la désavoue,"¹³⁹ puis comme "sans comparaison plus difficile (...) et plus admirable."¹⁴⁰ Donc, l'Art de Persuader est tout simplement l'art de convaincre. Et cela est exactement ce que fait Pascal dans l'argument du "Pari".

Ainsi donc "l'horrible mélange" valéryen disparaît. Reprocher à Pascal d'agiter les spectres, prodiguer les promesses et les menaces, exciter le bestial et l'idéal tour à tour," c'est se tromper d'adresse. Car ce n'est pas Pascal qui est l'inventeur de ces procédés.

¹³⁷ Pascal, Oeuvres complètes, p. 356.

¹³⁸ Ibid., p. 355.

¹³⁹ Ibid.

¹⁴⁰ Ibid., p. 356.

Maintenant, la logique du raisonnement du "Pari" est impeccable. Si Valéry avait trouvé une imperfection, il nous l'aurait sûrement fait savoir, au lieu d'en laisser le soin à Pascal avec son: "Qu'il applique son impitoyable regard au raisonnement du Pari."

Le seul point faible est celui-ci: il n'a aucune portée existentielle, comme tous les arguments de la classe "si...donc". "Si Dieu existe, donc...; Si Dieu n'existe pas, donc..." ont la même forme logique que "Si j'ai 2 et que j'ajoute 2, (donc) j'aurai 4." En disant cela, je ne pointe pas mon doigt vers deux fois deux "choses" ou vers quatre "choses". De sorte que le motif même de l'émission de l'argument par Pascal est inactualisé (et inactualisable). Certes, Pascal pourrait nous répondre qu'il n'avait jamais postulé l'existence de Dieu dans son argument. Fort juste; mais c'est le contenu entier de son argument qui n'est pas existentiel, et ceci inclut la perte ou le gain -- deux facteurs sur lesquels Pascal mise le tout. Ajoutons que l'argument étant basé sur le jeu, il contredit la thèse pascalienne du divertissement.

Le deuxième passage des Notes au sujet duquel nous aimerions dire quelques mots est le suivant:

Je veux bien, (nous dit Valéry), qu'adorateur du Créateur, il n'en trouve que l'absence dans la Création (...) Je consens que géomètre et profond géomètre, il ravale la science à une curiosité (...) J'aime que nous n'attachions pas une valeur absolue à ce qui fait notre valeur relative (...) Mais...

Le "Mais" est superflu. Il contient en lui toutes les objections que Valéry soulève à l'encontre de Pascal et que nous avons examinées. Ces objections sont centrées sur quelques formules et peuvent être divisées en deux catégories: périphériques et centrales. Les objections périphériques, telles celles sur "le mélange", "le sens du tragique", "le Pari", "la Pensée en tant que Poème", les problèmes du langage, la maladie mentale de Pascal (lorsque ce pauvre homme était "physiquement" malade), la jalousie de Pascal, la "propagande" de Pascal, le problème de l'homme et l'oeuvre, etc., sont des défis de désespéré basés sur la déformation, l'exagération. La hargne, le dégoût, qui tiennent Valéry, l'aveuglent, si bien que son argumentation s'en ressent terriblement.

Quant aux objections centrales, elles visent le noyau de la thèse pascalienne: le problème épistémologique. Signe de pénétration de la part de Valéry ici? Point du tout. C'eût été cela s'il avait acquiescé à la thèse pascalienne di-

rectement. Non, dans ce domaine, Valéry joue une comédie effrontée et n'hésite pas à user du mensonge. Ses contradictions se font plus nombreuses lorsqu'il essaie de combattre le pessimisme de Pascal sur la terra scientia, car les arguments pascaliens sont des arguments étanches. Et cependant, comme le montre notre dernière citation, Valéry semble être fondamentalement d'accord avec Pascal en ce qui a trait aux problèmes de la connaissance. De sorte que l'optimisme valéryen n'est qu'un semblant de paix. C'est, somme toute, la résignation.¹⁴¹ Et la résignation n'est-elle pas le fond du désespoir?

¹⁴¹ cf., L'acceptation des limites de l'homme, dans Au platane, in Oeuvres, Tome I, pp. 113-115.

cf., le "Il faut tenter de vivre!" dans Le Cimetière marin, in Oeuvres, Tome I, p. 151.

cf., dans Rhumbs (Moralités), in Oeuvres, Tome II, p. 611: "Que de prétextes, de paralogismes, d'excuses -- fécondité, ingéniosité, -- pour continuer à vivre! Pour abattre les raisons péremptoires d'annihilation qui surgissent de tout, -- qui donnent à chaque instant à l'individu la sensation -- ou d'inutilité, ou du manqué ou du dépassé."

cf., dans Mauvaises Pensées et autres: "Qui interroge sans nécessité est enfant, perd la majesté du tigre résigné à être magnifiquement ce qu'il est, tel qu'il est, quel qu'il soit, ou la simplicité et impersonnalité du mouton dans son troupeau." in Oeuvres, Tome II, p. 788.

Indépendamment des raisons que Valéry invoque dans la Variation, les Notes, et les Entretiens avec M. Lefèvre pour justifier sa haine de Pascal, peut-être pourrait-on (en dehors de la thèse de Fabureau) ajouter celle-ci: faire mieux que Voltaire. Mais il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil sur le texte complet des remarques de Voltaire sur les Pensées de Pascal¹⁴² pour rejeter cette hypothèse. Voltaire "possède" vraiment son Pascal, et, mieux encore, il est tolérant, impartial.

Comme on l'aura remarqué, nous nous sommes fait, tout au long de ce chapitre, l'avocat de Pascal, de sorte que nous avons montré fort peu d'impartialité. Au fond, nous avons voulu rendre à Valéry la monnaie de sa pièce. Si Valéry cache ce qui peut défendre Pascal, nous avons caché ce qui peut l'incriminer.

¹⁴² in Voltaire, Lettres Philosophiques, Garnier, 1951.

CHAPITRE III

VALÉRY ET PASCAL: POST-VARIATION

Dans cette troisième partie de notre étude, nous nous proposons, par le moyen de citations des œuvres de Valéry, de suivre la route de ses "relations" avec Pascal de 1924 à sa mort. Nous y verrons que, comparée à la période "pré-Variation," Valéry est maintenant infiniment plus préoccupé du "cas" Pascal, directement ou indirectement.

Il est significatif que dans son ultime Cahier, qu'il commence le 23 mai 1945, Pascal -- et par association d'idées -- des concepts à saveur pascalienne ou des conceptions valéryennes jadis appliquées à Pascal, apparaissent encore. Ainsi, en date du 25 mai, on trouve d'abord, entre autres, cette observation: "Pascal montre, démontre et remontre le néant de l'homme; mais ne semble pas voir que cette condamnation très fondée frappe du même coup ce que l'homme peut penser et croire, et donc son Dieu. Quelle vanité ne dit-il pas de la théologie!"¹⁴³

¹⁴³ Pierre-François Benoist, Les Essais de Paul Valéry, Edition de la Pensée Moderne, Paris, 1964, p. 283.

On remarquera le changement de ton à l'égard de Pascal. Les mots "démontre", "très fondée", soulignent fortement, non seulement l'acquiescement subjectif de Valéry, mais la teneur de vérité objective qu'il concède à la thèse pascalienne sur le néant de l'homme. Ce revirement officiel est évidemment précipité par le sentiment de la mort prochaine. Mais l'intéressant c'est que Valéry y est plus pascalien que Pascal; notons à cet effet son emploi du mot "vanité." Peut-être serait-il à propos de citer cette "pensée" dans Mélange:

Rien n'est plus fort qu'une opinion que l'on a subie, qu'on a voulu nous imposer, que nous avons déchirée et rejetée et à laquelle nous revenons enfin par la contrainte de notre pensée, des événements et des expériences, et non plus sous la figure de quelqu'un, et avec un son de voix qui nous irrite. Nous croyons à nous-mêmes.¹⁴⁴

Suit cette autre note, dans le même Cahier, qui n'est autre que la façon valéryenne de dire: "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie," si l'on considère que le "sujet" dont il parle est Dieu: "Peu comprennent que l'attribut 'infini' supprime le 'sujet'

¹⁴⁴ Oeuvres, Tome I, p. 381.

auquel on le joint et lui substitue ce fantôme d'un acte indépendant de sa matière et de son effet."¹⁴⁵ Désormais, Valéry n'entend plus la "mélodie du ciel."

Plus loin, le thème du "mélange", vieux tic valéryen, est appliqué avec justesse aux "lois" de la nature, de sorte qu'une fois de plus Valéry se montre pro-pascalien: "Je crois que la grande loi, que je trouve en moi et partout, est le Mélange. Rien ne se poursuit. Il n'y a pas de fil qui ne se rompe ou ne se brouille. Les contradictions, discontinuités, escamotages sont la règle la plus générale (...) Mais (...) c'est encore (...) une règle!"¹⁴⁶

Enfin, dans les tous derniers jours, mais sans date, cette remarque: "Je connais 'my heart' aussi. Il triomphe. Plus fort que tout, que l'esprit....,"¹⁴⁷ qui ne requiert aucune clarification!

Toutefois, ce revirement n'est qu'exceptionnel. Car tout au long de la période "post-Variation," Valéry non seulement continue mais intensifie sa haine et son

¹⁴⁵ Pierre-François Benoist, Les Essais de Paul Valéry, p. 283.

¹⁴⁶ Ibid., p. 284.

¹⁴⁷ Ibid., p. 285.

dégoût dans les propos qu'il consacre à Pascal. L'étonnant c'est que quelques jours après la parution de la Variation, Valéry écrivit à son sujet une lettre peu flatteuse à son ami Pierre Féline dont voici quelques lignes: "L'article sur Pascal est une besogne courante. Rien de digne d'être communiqué qu'aux 40,000 lecteurs de R.H. (i.e. Revue Hebdomadaire).¹⁴⁸

Dans notre premier chapitre, nous avons signalé n'avoir trouvé que quatre références à Pascal dans ses Cahiers pour la période "pré-Variation", dont une, la dernière (celle de 1920), véritablement critique. Par contre, de 1924 à 1945, le nombre des observations augmente considérablement -- et la critique de même.

En 1924, deux commentaires de Valéry comparent Descartes avec Pascal. Dans le premier (10:350), il note que Descartes voit la "puissance" de l'esprit tandis que Pascal voit son impotence; dans le second (10:359), il pose ce qu'il appelle une "question cruciale." Il nous demande d'abord d'imaginer deux humanités, l'une gouvernée par l'esprit de Descartes, l'autre par l'esprit

¹⁴⁸ Pierre Féline, Souvenir sur Paul Valéry, in Mercure de France, 1er juillet 1954, p. 417.

de Pascal, et ensuite de choisir. Il concède, pour sa part, que les deux hommes étaient extraordinaires -- l'un par "règle," l'autre par "accident" (même en matière de religion).

On voit que le mot "accident" opposé à "règle" est astucieusement choisi par Valéry. Autant dire que Valéry pratique lui-même "l'art de persuader" avec brio. Il est inutile de répéter ce que nous avons dit au sujet de "Pascal et l'épistémologie." Nous mentionnerons seulement que nous eussions mieux aimé que Valéry eût vu une "règle" dans le "Mélange" de Pascal, comme il l'a fait à la fin de sa vie.

Dans un troisième commentaire (9:703) de 1924, Valéry estime que Pascal a employé un raisonnement rigoureux sur des textes fantaisistes, auxquels il a ajouté, comme données, les notions subjectives de Montaigne et consorts -- sur la vie, la vanité de toutes choses, la relativité, etc. Comme exemples de tels textes, Valéry cite telles assertions pascaliennes comme celles que l'Écriture est vraie en tant que fait, énigme en tant que raisonnement, et que tout est soit Mal soit néant.

Au deuxième chapitre, nous nous étions étonnés que Valéry n'ait pas soulevé la question du rapport Pascal-Montaigne. Il est évident qu'il le fait ici avec un peu de retard. Maintenant, que Montaigne ait dit que tout est Mal, est empiriquement faux. Valéry passe sous silence les passages admiratifs de Montaigne sur ses beaux "modèles."

On trouve cinq autres commentaires sur Pascal dans les Cahiers de 1924. Dans le premier (10:79), Valéry fait une remarque assez intéressante, mais n'offre aucune preuve. Il nous dit qu'en matière de religion Pascal fut éduqué par des hommes qui ne savaient rien sur le mysticisme, et qui avaient oublié soit leur théologie, soit leur mépris pour elle.

Dans le suivant (10:194), Valéry dénonce Pascal comme "ennemi du genre humain." Il estime que les apologistes sont désagréables; il tonne contre l'indécence de tout homme qui veut convaincre ou charmer, et contre la nature "ambivalente" de l'oeuvre qu'il produit.

Nous avons assez commenté, il nous semble, les thèmes d' "ennemi du genre humain", de la "propagande" et du "mélange." Valéry a dû trouver cette dernière observation

assez "convaincante" pour la répéter deux ans plus tard lors de ses Entretiens avec Frédéric Lefèvre!

Le troisième commentaire (10:272) se rapporte au Pari de Pascal. Selon Valéry, c'est une offense contre la religion -- ou plutôt contre Dieu, si Dieu pouvait être offensé -- et c'est un scandale en science. Pis encore, ce n'est même pas une quête anxieuse, mais un procédé en matière d'apologie.

Il nous semble que cela ne pouvait être une offense contre Dieu, puisque, selon Pascal, Dieu est étranger à l'argument. Scandale en science? Cela dépend de la définition du mot "science". Mais ce n'est certainement pas un scandale en mathématiques, puisque l'argument du Pari est basé sur le calcul des probabilités.

La quatrième observation (10:342) est fort longue. C'est une espèce d'oraison où Valéry "chante" son inimitié, sa vive aversion, sa répugnance pour Pascal. Valéry note qu'il "hait" la confusion; qu'il "hait" de voir un homme mettre en forme mathématique des choses auxquelles le nombre et la mesure ne s'appliquent pas, et qui fait cela simplement pour impressionner -- et afin

que cela même soit manifeste; que c'est particulièrement répugnant si l'homme en question est un grand mathématicien. Il "hait" de voir l' "infini" abusé, puisque ce n'est rien qu'un mot, et que même s'il signifie quelque chose, ce quelque chose ne nous regarde pas. Il "hait" de voir l'affectation mêlée de sincérité -- ce n'est que l'art de l'écrivain. Il "hait" de voir un homme usant d'artifice pour retourner d'autres contre leur sort, lorsqu'ils y sont malgré eux et qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'en accommoder; de voir un homme essayant de persuader d'autres qu'ils doivent s'attendre au pire, doivent toujours songer à leur situation intolérable, être éveillés à tout ce qu'elle contient de plus insupportable -- le néant, le vide, la souffrance, le risque, l'anxiété -- ; de voir un homme employant la notion d'éternité comme une arme omnipotente, et la développant par l'artifice de la répétition. Valéry traite ensuite Pascal de "petit esprit" quoiqu'il concède qu'il soit une "grande intelligence"; il lui trouve peu d'originalité et "nulle imagination"; il ajoute qu'il n'est "aucunement artiste", mais qu'il est par contre "petit bourgeois", avare, et ladre. Enfin Valéry remarque

qu'il aurait souhaité que les idées empruntées et les notions stupides fussent rayées des Pensées.

Tout cela en 1924, un an à peine après la Variation! Certes, Valéry est beaucoup plus explicite dans ses Cahiers. Puisqu'il tient compte lui-même de l'artifice de la répétition pascalienne, disons que l'on compte cinq "Je hais" officiels et au moins autant d'officieux dans ses remarques. C'est la rage, mais aussi la jalousie qui l'empoignent toujours. Notons le "aucunement artiste", lorsque quelques années plus tard dans ses Notes, il fait de Pascal un grand "Poète". Quant au "nulle imagination", cela est faux de par ses prémisses mêmes. Comment, après nous avoir énuméré les "exploits" pascaliens peut-il -- tout haïssables qu'ils soient -- taxer leur auteur de manque d'imagination? Par contre, nous trouvons l'expression "petit bourgeois" absolument délicieuse, peut-être parce qu'elle sort de la bouche de quelqu'un qui, sociologiquement appartient au même groupe, et qui, en sus, n'est pas communiste. Toutefois, cette même expression n'indique-t-elle pas que la thèse d'Amiot-Fabureau est possible, en ce sens que le maintien de son nouveau statut social "élevé" lui importait au

point qu'il dénigrât son propre groupe? Et ne peut-on pas facilement imaginer un Valéry décidé coûte que coûte à maintenir sa "gloire éclatante" et faire de tout pour empêcher "le présage d'une caducité rapide"?

Une dernière remarque: si le mot "infini" signifiait quelque chose, pourquoi diantre cela ne nous regarderait-il pas?

Enfin, dans la dernière observation (10:400) de l'année 1924, Valéry annonce que Pascal est contre la civilisation.

Contre la "syphilisation" serait, peut-être plus juste. De toute manière, écoutons ce que Sutcliffe nous dit sur Valéry -- le Valéry de l'état de veille, non pas le rêveur -- face à face avec la civilisation:

... tous ces écrits nous montrent Valéry engagé dans une impasse où l'aura conduit son parti-pris scientifique (...). Dès qu'il descend sur le plan de la pratique, dès qu'il promène ses regards autour de lui, Valéry est épouvanté par le spectacle des dégâts que cette science a faits. L'esprit, dont il disait qu'il avait fait son idole, l'a trompé. Aussi le voit-on dans ces essais prêcher le retour aux choses vagues, aux rêves collectifs, aux mythes, bref à tout ce qui, dans sa jeunesse, avait été à ses yeux, l' "impur".¹⁴⁹

¹⁴⁹ F.E. Sutcliffe, La Pensée de Valéry, Nizet, Paris, 1955, pp. 161-162.

En 1925, le nombre de commentaires sur Pascal dans les Cahiers est réduit de moitié: l'on n'en compte que quatre.

Dans le premier (10:537), Valéry note que Pascal est un esprit profond, mais que ses vues sont insignifiantes; il cite comme exemple ses spéculations sur l'infini qu'il trouve naïves.

Notons qu'il y a, pour le moins, progrès, puisqu'en 1924 Pascal n'était qu'un "petit esprit".

La deuxième observation (10:627) signale que Pascal raille un jésuite qui avait dit que la lumière était le mouvement des particules lumineuses, et que ces particules reviennent maintenant sous le nom de photons.

Valéry va se servir de cette observation pour la rédaction de ses Notes en 1930,¹⁵⁰ où il mentionne le nom du dit jésuite: le Père Noël. Ajoutons que celui-ci fut Recteur jésuite au Collège de Clermont à Paris, au temps de Descartes. Dans un échange de

¹⁵⁰ et pour un passage, dans Mauvaises Pensées et autres, in Oeuvres, Tome II, p. 907.

lettres avec Pascal, le Père Noël avait pris la défense de la physique cartésienne.¹⁵¹ Ce que Valéry ne nous dit pas, c'est que précisément la définition de la lumière du Père Noël étant fondée sur la physique cartésienne, elle prônait implicitement la notion du continu. Or, le photon est une particule d'énergie lumineuse dans la théorie des quanta, théorie qui a en fait disloqué cette notion. Par ailleurs, la définition de la lumière du Père Noël n'est qu'une hypothèse non-vérifiée, une simple supposition -- comme le furent bon nombre d'hypothèses de Descartes dans l'ordre physique -- et donc scientifiquement insignifiante comparée à la théorie de Plank. La comparaison de Valéry frôle le ridicule.

Le troisième commentaire (10:682) s'attaque au style de Pascal. Valéry estime que la fameuse revision de Pascal -- changer "trop de lumière éblouit" en "trop de lumière obscurcit" -- est un bel argument, d'abord contre Pascal en tant que soi-disant écrivain inspiré, -- puisque c'est une figure de rhétorique, une fausse fenêtre qui n'est même pas bien placée; c'est

151 Pascal, Oeuvres complètes, pp. 199 - 221.

un effet. Ensuite, contre les sots dévots de la clarté. Valéry note alors que "obscurcit" est sans doute juste, mais par manque de "trop de lumière."

En premier lieu, le changement dont parle Valéry s'effectue du côté inverse. Pascal biffe "obscurcit" et non pas "éblouit". D'ailleurs, le texte de la Pensée 199-72, dit bien "trop de lumière éblouit."¹⁵² En deuxième lieu, les remarques de Valéry sont sans fondement. Car l'effet qu'indiquent les deux verbes est la cécité; mais "éblouir" la provoque par trop de lumière, "obscurcir" par l'absence totale de celle-ci. C'est donc "obscurcir" qui est beau, et, partant, trop paradoxal; et c'est donc "éblouir" qui est plus juste.

Enfin dans le dernier commentaire de 1925 (10:706) Valéry, après avoir dénoncé Pascal comme ennemi du genre humain, ajoute que tout dans Pascal est contre l'homme; et il conclut que l'homme a le droit de se défendre.

Valéry répète ici ce qu'il a dit dans une note

¹⁵² Pascal, Oeuvres complètes, p. 527.

de 1924. Cela devient une obsession. Que l'homme "ait le droit de se défendre," Pascal ne le nierait point. Mais l'homme peut-il se défendre?

En 1926, on ne trouve plus qu'une seule observation (11:381) sur Pascal dans les Cahiers, et encore la partage-t-il avec Descartes. Valéry nous y dit que Pascal est plus "excitant à l'esprit" que Descartes, mais que celui-ci excite la volonté. De plus, Valéry estime que Pascal est le genre d'agitateur turbulent qui change d'avis, fait marche arrière, dérange tout, "détruit" ses propres arguments en citant les prophètes, etc. Par contre, Descartes apporte la contrainte. Pascal est une sorte de drogue violente et déprimante, tandis que celui-là règle; c'est un tonique -- il "fait usage de Dieu lui-même."

C'est là la troisième comparaison entre Descartes et Pascal. Il est évident que Valéry prendra le parti de la "raison", mais Pascal ne peut être "irrationnel" puisqu'il est "excitant à l'esprit." Maintenant, en ce qui concerne les citations des prophètes par Pascal "détruisant" les arguments antérieurs de celui-ci, nous dirons que quoique l'objection de Valéry soit la

meilleure qu'il ait soulevée jusqu'ici, le verbe "détruire" est excessif, car les propositions sceptico-épistémologiques de Pascal recouvrent en principe tous les domaines de la connaissance, de sorte qu'elles devraient inclure les énoncés prophétiques. Mais il n'en reste pas moins que Pascal se contredit. De fait, il y a chez lui ce que l'on pourrait appeler un "dualisme théologique", une espèce de théogonie en somme. D'une part il nous présente un Dieu cosmique qu'il rejette comme logiquement impossible; d'autre part il nous présente un Dieu historique qu'il accepte comme quasi-vérifiable. Mais il semble oublier que le Dieu historique et les citations des prophètes qui l'étayent viennent après l'argument du Pari. Et que celui-ci -- malgré sa perfection formelle -- étant ontologiquement vide, les preuves de la religion chrétienne n'en sont pas la suite logique. Si bien que son Dieu historique s'effondre.

Au fond, Pascal était bien conscient du creux logique qui existait entre l'argument du Pari et les preuves de la religion chrétienne. Ce creux pouvait être, non pas comblé, mais "sauté" par la foi, et seulement par la foi.

Quant à Descartes "faisant usage de Dieu lui-même", Valéry détruit par cet énoncé même, ses beaux propos sur le rationalisme cartésien.

En 1927, Valéry fait une autre comparaison entre Descartes et Pascal dans ses Cahiers (12:483). Il note que Descartes est le génie de l'ordre, tandis que Pascal est celui du désordre général.

Ce sont là des énoncés assez justes dans l'ensemble. Et si, comme il le devrait en 1927, Valéry sait que le "désordre" est de règle, c'est Pascal qui est supérieur à Descartes.

En 1928, un commentaire sur Stendhal (13:17) dans un Cahier, montre que Valéry essaie d'appliquer sa "théorie des effets" partout où il peut le faire. L'intéressant, pourtant, c'est que, cinq ans après la Variation, il ne semble plus sûr qu'elle soit applicable à Pascal. Dans ce commentaire, il nous invite de prendre n'importe quelle phrase dans Stendhal, et de nous demander si elle a été écrite pour l'effet, ou si c'est une observation; si Stendhal l'a "pensée" sans se rapporter à un auditoire possible, ou s'il l'a déduite de

sa notion de cet auditoire; si elle vise à être claire par elle-même, ou si elle vise quelqu'un.

Valéry ajoute que chez des écrivains comme Hugo, il est clair que tout est effet. Ils sont consistants. Mais chez d'autres tels que Pascal, Rousseau et même Stendhal, ce n'est pas clair -- il y a quelque chose d'équivoque. Enfin, Valéry admet qu'il est conscient de cela sans son propre travail, ayant constamment à écrire des choses qui ne sont pas simplement tirées de sa propre nature et circonstances, mais compliquées par des considérations externes.

En janvier 1929, Valéry note (13:417) que la malice est évidente chez Pascal quoique celui-ci parle de charité. Il signale, en outre, que les jansénistes ont mis une rigueur dans le "coeur" qui appartient à l'esprit.

C'est la première fois que Valéry se plaint de la dichotomie coeur-esprit. Il en semblait pourtant assez satisfait dans la Variation où il disait au sujet des deux ordres: "Ces termes sont assez commodes." Le "coeur" dont parle ici Valéry peut, s'il veut, appartenir à l'esprit. Mais Pascal emploie ce terme pour évi-

ter la confusion. Ce cœur pascalien connaît, voit, mais il ne saurait fournir des preuves comme l'esprit; il sent ici, non pas les émotions, mais les premiers principes. C'est donc l'intuition.

En août 1930, Valéry fait, dans un Cahier, une remarque (14:538) qui semble aller à l'encontre de la thèse Fabureau-Amiot. Il parle de la production en série d'oeuvres d'auteurs tels que Shakespeare, Dante, Cervantes, Goethe. Il traite ces oeuvres d'idoles préfabriquées, d'articles de vendeurs ambulants, et leurs auteurs de "grands écrivains" pour le peuple et la nation. Il conclut alors qu'une telle déification écarte la lecture et l' "admiration."

Certes, l'on pourrait, malgré cette remarque, fort bien accepter la thèse Fabureau-Amiot, et ajouter que Valéry, se sentant désormais "bien assis", pouvait se la permettre. D'un autre côté, on pourrait n'y voir que de la jalousie.

Deux ans après les Notes, Valéry est encore préoccupé par la question du "mélange" dans Pascal. De fait, en 1932, on peut lire dans un Cahier un commentaire (16:109) dans lequel il estime que ce

qu'il déteste chez Pascal -- dont la plus grande qualité aurait dû être la "pureté" -- c'est le "mélange." Valéry ajoute que c'est la raison pour laquelle les Romantiques se l'ont accaparé, car le mélange le rend "probable", "moyen", trop humain. Et il se demande alors ce que devient la grandeur de Pascal.

Valéry ne nous dit-il pas en fait que si Pascal est poète, c'est un poète "moyen"? Pourtant dans ses Notes il tonnait à grand renfort de sophismes que le "Poème" pascalien était "parfait".

L'année 1933 amène une recrudescence de commentaires sur Pascal dans les Cahiers: il y en a trois. Dans le premier (16:201), Valéry note que Pascal est réductif, car il offre le sublime à mi-prix. En outre, il trouve que, pour ce dernier, la mort est un moyen, et que parmi ses Pensées il n'y en a pas beaucoup qui peuvent aider à transformer un homme en plus qu'un homme, mais beaucoup qui peuvent le terrasser. Il conclut alors que Pascal est un ennemi du genre humain.

Nous y revoilà! Valéry reprend ici la conclusion d'un "Pascal ennemi du genre humain", mais essaie de la justifier, de l'étayer plus solidement, en

pointant son doigt vers les Pensées: "il n'y en a pas beaucoup qui peuvent aider à transformer un homme en plus qu'un homme." On s'aperçoit tout de suite que la raison, qui est censée justifier, étayer sa conclusion, est fort vague. "Transformer un homme en plus qu'un homme," c'est pour Valéry, en faire un Dieu omnipotent; c'est rejeter sa condition tragique en montrant à l'homme qu'il est maître de son destin; et par corollaire c'est, sur le plan moral, lui annoncer que "tout est permis." Or, pour Pascal, "transformer un homme en plus qu'un homme," c'est, au contraire, en faire un être rempli d'humilité, conscient de sa finitude, et fondant son espoir sur la miséricorde divine. L'intéressant, c'est qu'en disant "il n'y en a pas beaucoup," Valéry concède qu'il y a, après tout, Chez Pascal, quelques "Pensées" de calibre valéryen. Il se garde évidemment de les citer, car il sait fort bien que la "transformation" qu'il prône n'existe nulle part dans les Pensées. Pascal n'est ni utopique, ni romantique comme Valéry. Il dit à l'homme exactement ce qu'il est et ce qu'il vaut. Il ne le terrasse point. Il le réveille simplement de sa torpeur.

Dans le deuxième commentaire (16:592) de

1933, Valéry se plaint contre Pascal pour avoir voulu "persuader", et pour avoir déformé, exagéré, caché, etc., pour parvenir à ses fins -- comme il advient toujours en tels cas. Il trouve cela choquant, mais se vante d'avoir attrapé Pascal en flagrant délit de "littérature." Selon Valéry, si un homme a quelque chose à dire et croit que cela devrait être dit, il devrait l'exprimer exactement tel que présent dans son esprit -- à savoir avec les objections toujours incluses.

Notre plainte contre Valéry est identique. Car il "déforme, exagère et cache" lorsqu'il commente Pascal. Par ailleurs, deux ans plus tard, le 19 janvier 1935, Valéry écrit ceci dans une lettre à Mme Pavel: "N'oubliez pas que je distingue, ou crois distinguer, radicalement ma littérature de ma pensée."¹⁵³ C'est la première auto-critique officielle. Il semble que Valéry n'ait pas jugé digne jusqu'alors de voir la poutre dans son oeil, mais qu'il ait trouvé tout naturel de se préoccuper de la paille dans celui de Pascal.

Enfin, dans le dernier commentaire (17:13) de 1933, Valéry estime le Pari absurde, puisqu'il nomme seulement une alternative et conclut par un espoir

¹⁵³ Oeuvres, Tome I, p. 1768.

dans les mathématiques, alors que le gain et la perte sont, d'une part, inconcevables, et de l'autre, aussi indéfinis que les termes du Pari. Selon Valéry, l'intéressant, c'est d'avoir mis cette grande question dans la forme d'un Pari. Et il ajoute que Pascal "aurait pu faire quelque chose de cela."

En d'autres termes, Valéry nous dit que le Pari est valide en tant qu'exercice théorique. Nous sommes donc loin du "Qu'il applique son impitoyable regard au raisonnement du Pari" dans les Notes. Le raisonnement est parfait; c'est l'enrobage, l'incarnation qui est absurde. Par ailleurs, lorsque Valéry nous dit "il aurait pu faire quelque chose de cela," pense-t-il que Pascal aurait pu se retourner contre son argument et crier: "Divertissement!" ?

Dans le seul commentaire (17:389) sur Pascal dans les Cahiers de 1934, commentaire que Valéry intitule drôlement "Pascal et Cie," il note qu'il n'a dit qu'une chose -- le livre ou le recueil de Pensées n'est pas "sérieux." Il ajoute que baser son argument sur les prophètes d'Israël, quand on est Pascal et grand mathématicien, est une comédie; et que c'en est

une autre que d'invoquer le "silence éternel," lorsqu'après tout il fut inventé pour s'ajuster aux besoins de la belle phrase.

En ce qui concerne la première "comédie," la question qui se pose est celle-ci: De quel argument Valéry parle-t-il? Celui qui est basé sur les prophètes d'Israël n'a rien à voir avec l'existence de Dieu (l'existence de Dieu ayant été admise par le célèbre argument du Pari). Il se rapporte uniquement aux preuves de la religion chrétienne opposée à toute autre. C'est un simple exercice d'interprétation historique, assez valable si l'on prend l'Ancien et le Nouveau Testament au sérieux. Que l'on soit grand mathématicien n'empêche pas d'être historien. Où donc est le comique ici?

Pour ce qui est de la seconde "comédie," nous ne voyons pas l'astuce de Pascal comme la voit apparemment Valéry. Pascal aurait écrit "Le manque de signification de l'univers m'effraie", que nous n'aurions vu aucune différence de sérieux avec sa fameuse phrase.

Valéry fait deux commentaires sur Pascal dans ses Cahiers en 1935. Le premier (17:835) se

rapporte au problème de la traduction de Pascal. Valéry note que "Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point"¹⁵⁴ signifie "le coeur a ses puissances d'excitation que les facultés du jugement et de la connaissance exacte ne reconnaissent pas."

Cela est parfaitement juste. Il semble que Valéry commence à voir clairement que le mot "coeur" chez Pascal signifie aussi amour, affectivité, émotion. Seulement, lorsque ce dernier dit "Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point," il implique que le "coeur" est supérieur à la raison. De sorte que la pomposité de "que les facultés du jugement et de la connaissance exacte ne reconnaissent pas" devient évidente.

Dans le deuxième commentaire (18:311), Valéry remarque que parmi les hommes les plus doués, Pascal est le plus envieux. Car il déteste Descartes, les Jésuites, la noblesse, l'armée, les tribunaux, les arts et la Scolastique. De plus, Valéry estime que Pascal n'a aucune croyance aux progrès de la science, aucune prévoyance.

¹⁵⁴ pensée, 423-277, dans Pascal, Oeuvres Complètes, p. 552.

C'est un critique impitoyable, un grand mathématicien, un physicien aux vues étroites, un "esprit de finesse".

En disant "esprit de finesse" Valéry se trompe un peu. Car il nous semble qu'il veut dire par là "esprit statique". Or, c'est plutôt l' "esprit de géométrie" qui est statique puisqu'il est fondé sur la logique déductive. L' "esprit de finesse" étant intuitif est susceptible d'émettre toutes sortes d'hypothèses qu'il "sent" être vraies. Tout cela ne veut pas dire que pour nous Pascal ait uniquement un "esprit géométrique." Nous n'avons fait qu'essayer d'établir une relation directe entre les prémisses et la conclusion de Valéry.

En 1936, Valéry fait deux observations sur Pascal dans ses Cahiers. En janvier - février de cette même année, il note (18:724) que "silence éternel" et "espaces infinis" sont deux images falsifiées par la manière dont elles sont exprimées, car Pascal n'a ni entendu ni vu. Valéry conclut que c'est de la poésie, mais dans une œuvre offerte comme toute autre que poésie.

Ainsi donc, treize ans après la Variation, Valéry est toujours la proie de son obsession. Il

renchérit tout en se répétant. Dans une autre remarque de 1936 sur Swedenborg,¹⁵⁵ Valéry, pour exprimer ses doutes quant à la sincérité de tout écrit, parle de la transmutation nécessaire d'événements psychiques ou de perceptions brutes lors de leur transposition dans le langage. Nous pouvons donc conclure que pour Valéry toutes les données de la conscience, qu'elles soient des produits de l'expérience immédiate ou médiate, sont, après leur transposition dans le langage, des poèmes!

Dans la deuxième observation (19:716) que Valéry fait en décembre 1936, il note que Pascal a eu une "mauvaise" fin et un "bon" début; qu'il était d'abord sérieux et profond; qu'il recherchait la clarté, mais qu'étant ambitieux et jaloux, il allait même jusqu'à emprunter une idée çà et là; qu'il termina dans un tel état de détresse qu'il adopta l'apologie; enfin que sa célébrité est l'invention de comédiens tels que B.¹⁵⁶ et autres.

¹⁵⁵ Masters and Friends, Collected Works of Paul Valery, Vol. 9, Princeton U.P., 1968, pp. 323-324.

¹⁵⁶ se réfère à l'abbé Boileau (18e siècle) qui écrivit dans une de ses lettres: "Ce grand esprit croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisait mettre une chaise pour se rassurer." in Lettres de l'abbé Boileau, 1737, p. 207.

Employer les termes "bon", "mauvais", dans des propositions comme le fait Valéry c'est émettre des jugements de valeurs. De telles propositions sont morales ("bien", "mal"), esthétiques ("beau", "laid", "joli", etc.), politiques ("démocratie", "fascisme", etc.), et expriment simplement une attitude; elles ne sont pas vérifiables, de sorte qu'elles ne sont ni vraies, ni fausses. Dire "ce tableau est beau", "aider son prochain est bien", "cette soupe est bonne", c'est émettre des jugements de valeurs qui sont insignifiants sur le plan logique. Les "définitions" de mots tels que "bon", "mauvais", "beau", "laid", "mal", "bien", "démocratie", "fascisme", etc., sont nécessairement exhortatives, persuasives. Lorsque je dis: "Cela est bon", je dis en fait: "J'aime cela, et je voudrais que vous en fassiez autant."

Les Cahiers de 1943 contiennent trois commentaires sur Pascal. Le premier (28:83) est fort vague. Valéry y note que Pascal ne croyait qu'en des témoins qui terminent au gibet; il ajoute que si ces derniers sont assez stupides pour se faire pendre, ils sont aussi crédules qu'ils sont stupides; que terminer au

gibet n'a aucun sens excepté en défense de quelque chose dont on n'est pas sûr, mais dont on a résolu "à n'importe quel prix" qu'elle sera vraie, ou qu'elle sera pensée telle. Et Valéry conclut que quand on est sûr, il n'y a rien d'autre à faire qu'à hausser les épaules.

Que Valéry ne nomme pas ces témoins, cela est agaçant, pour dire le moins. Mais qu'il énonce omnisciemment que tout croyant qui se fait pendre doute de sa croyance, cela est intolérablement présomptueux. Il rejette la seule preuve vérifiable -- preuve behavioriste -- d'une croyance religieuse, et se fait fort de nous dire ce qui se passe dans la conscience d'autrui, comme s'il s'y était installé lui-même! Par ailleurs, son "quand on est sûr, il n'y a rien d'autre à faire qu'à hausser les épaules", est ignoble surtout pour quelqu'un comme Valéry qui admirait l'égotisme, l'orgueil, Et "hausser les épaules" n'est-ce pas être "acteur"?

Dans le deuxième commentaire (28:219), Valéry remarque que certains écrivains mystiques, des femmes surtout, donnent l'impression de jouer avec le Christ comme des enfants avec leur poupée, le faisant parler, le taquinant, etc.

Et il ajoute que Pascal était l'un deux.

En premier lieu, notons que Valéry traite Pascal de mystique. Il ne le fait pas toujours. En second lieu, Valéry se réfère ici aux fameuses prosopopées pascaliennes. Il est remarquable que là où il aurait dû voir de la poésie, il voit des enfantillages. Les prosopopées pascaliennes seraient, selon nous, une tentative ontologique de la part de Pascal: se remplir d'Être. Au lieu de prier et d'attendre la réponse, au lieu d'attendre que le "Tu" bubérien¹⁵⁷ réponde, au lieu de parler à un monde clos, imperméable, Pascal effectue un renversement situationnel, de sorte qu'il est dans Dieu. Pascal parle à Dieu en lui faisant dire ce qu'il veut que Dieu dise. Ses prosopopées sont des poèmes magnifiquement lyriques.

Le troisième commentaire (26:882) s'adresse indirectement à Pascal. C'est, en fait, une observation sur Stendhal, mais la phobie de Valéry y est toujours présente. Il estime qu'en littérature toute marque de

¹⁵⁷ voir Martin Buber, le Je et le Tu, 1923.

"sincérité" est le signe de l'acteur, et il trouve que Stendhal, qu'il le veuille ou non, est comme certains écrivains illustres (ou non) du type religieux ou pieux.

Enfin, dans l'avant-dernier commentaire (29:747) sur Pascal dans les Cahiers (le dernier ayant été cité au début de ce chapitre), commentaire qui date de 1945, Valéry revient à la Pensée 423-277 de Pascal: "Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point."¹⁵⁸ Il estime que le "coeur" n'a pas des "raisons", mais des "puissances" -- ce qui est très différent; et que la raison les connaît trop.

Ainsi, dix ans après sa dernière remarque sur la même phrase de Pascal, Valéry fait volte-face. Il ne peut se résigner à ce que la raison soit impuissante dans un domaine. Il a dû s'apercevoir que Pascal joue sur l'ambivalence de "raison," ce qui lui permet simultanément d'opposer, d'associer et de superposer "coeur" à "raison." Et Valéry prend sa revanche. Nous ne l'en blâmons pas.

¹⁵⁸ Pascal, Oeuvres complètes, p. 552.

Il est donc clair que les références directes à Pascal dans les Cahiers de Valéry pour la période post-Variation sont quantitativement et "qualitativement" supérieures à celles de la période "pré-Variation". Une des raisons de cette préoccupation acharnée, de cette lutte à mort qu'il mène avec Pascal -- lutte que Pascal gagne presque, à la fin, comme nous l'avons remarqué -- est qu'elle est aussi une lutte avec lui-même.¹⁵⁹ Sa grande objection vis-à-vis de Pascal, est en fait une objection qu'il dirige en même temps vers lui-même. Car la poésie, qu'est-ce au juste sinon de la métaphysique? Et c'est donc Valéry poète et "géomètre" qui se dévore en essayant de dévorer l'adversaire. Mais du même coup, il se hisse à la hauteur de Pascal; et c'est là, peut-être, sa seule satisfaction. Car il est indéniable que Valéry a eu sinon de l'estime, du moins une espèce de respect, un genre très spécial d'admiration pour Pascal. Certes, la virulence de ses tirades à l'endroit de ce dernier, ses boutades, et même ses parodies de certains propos

¹⁵⁹ cf., dans Mélange, in Oeuvres, Tome I, p. 383, cette remarque: "C'est une faiblesse que de se dépenser contre un adversaire au lieu de réserver et concentrer ses forces pour soi... et de préférence contre soi."

pascaliens, pourraient démontrer, au contraire, son peu d'égard ou de déférence. Mais on s'y tromperait. Qu'un Valéry ait pris la peine d'être préoccupé par un écrivain si longtemps, est signe, en soi, de la grande valeur de celui-ci.

Nous venons de traiter Valéry de métaphysicien. Peut-être devrions-nous citer à cet effet un passage du livre bien connu de Mme Noulet, Valéry: Etudes, où elle fait de lui un métaphysicien "complet":

Les amours (de Valéry: Léonard, Mallarmé et Teste), sont liées à la rancune qu'il nourrit -- non pas contre la philosophie, donnons-lui son vrai nom -- contre la métaphysique.

Qu'est-ce que Léonard? C'est l'homme "qui a la peinture pour philosophie", qui s'est fait de la peinture "une idée excessive" et la "regarde comme une fin dernière de l'effort d'un esprit universel."

Léonard, en paroles plus brutales, c'est l'homme qui croit dur comme fer à la peinture, pour qui la peinture est un absolu, c'est le métaphysicien de la peinture.

Mallarmé (...) c'est le métaphysicien de la poésie. (...) Teste (aussi) s'absorbe dans la contemplation d'un absolu, l'absolu de son intelligence ramenée à sa fonction essentielle, la prise des idées par la conscience; Teste est le métaphysicien de la conscience du moi (...)

Serait-ce donc que Paul Valéry est métaphysicien? (...)

(Valéry érige) sa pensée, son Esprit --

(ce mystère provisoire) -- (en un absolu secourable), qui a vraiment pris dans son âme la place que Dieu tenait dans les âmes avides d'autrefois.

C'est tellement vrai, que lui-même a marqué par les mots qu'il emploie comment, chez Mallarmé, et chez Teste et Léonard (...) (ses) homologues, il ne s'agissait que d'un sentiment religieux évolué: "mon admiration pour un homme qui n'allait (...) à rien de moins qu'à diviniser la chose écrite. Ce que j'aimais le plus en lui, c'était cette tendance absolutiste démontrée par l'extrême perfection du travail (...) C'est en ce point que la littérature rejoint le point de l'éthique: c'est dans cet ordre de choses (...) que la vertu s'y manifeste, et donc quelquefois l'hypocrisie".¹⁶⁰

D'où l'élévation de Léonard, de Mallarmé et de Teste au titre de héros (...)

Précisons maintenant que Valéry est métaphysicien parce qu'il est poète, tout poète étant un métaphysicien qui s'ignore (...) Valéry (...) a cherché l'absolu non en dehors de sa pensée (...), mais en elle-même, dans la surveillance d'une abstraction individuelle (...) Il est le poète de la métaphysique, c'est-à-dire, le poète de l'abstrait, le poète de l'intelligence, le poète de la connaissance.¹⁶¹

Si Mme Noulet parle de Valéry métaphysicien, Judith Robinson voit en lui un mystique. Elle cite, d'ailleurs, deux phrases extraites des Cahiers, où

¹⁶⁰ P. Valéry, Oeuvres, Tome I, p. 641.

¹⁶¹ E. Noulet, Valéry: Etudes, Grasset, 1938, pp. 152-155.

Valéry le confesse: "Je pense en rationaliste archi-pur. Je sens en mystique (VII, 855)," et: "Chacun doit avoir sa Mystique, qu'il garde en soi jalousement... (VIII, 611)".¹⁶² Mais, nous dit-elle, "lorsqu'il parle de son mysticisme à lui, il n'entend nullement par là un mysticisme à base religieuse."¹⁶³ Et Mme Robinson de citer deux autres passages des Cahiers pour le prouver. Plus loin, elle nous affirme que le mysticisme valéryen est fondé soit "sur un sentiment extrêmement aigu de la pensée en tant que pensée, non pas en tant que pensée de telle ou telle chose, mais en tant que pouvoir pur, en tant que pure possibilité de penser quoi que ce soit",¹⁶⁴ soit sur "la réalité pure qui consiste (...) en une contemplation intense du monde visible..."¹⁶⁵.
Signalons enfin ce passage dans Propos me concernant:

Il y eut un temps où je voyais
ou voulais voir les figures de re-
lations entre les choses, et non les
choses.

¹⁶² J. Robinson, L'Analyse de l'Esprit dans les Cahiers de Paul Valéry, p. 210.

¹⁶³ Ibid., p. 210.

¹⁶⁴ Ibid., p. 211.

¹⁶⁵ Ibid., p. 214.

Les "choses" me faisaient sourire de pitié. Ceux qui s'y arrêtaient ne m'étaient que des idolâtres. Je "savais" que l'essentiel était "figure." Et c'était une sorte de mysticisme ^{ou} puisque c'était faire dépendre le monde sensible aux yeux, d'un monde sensible à l'esprit et réservé, supposant révélation, initiation, etc.¹⁶⁶

Nous avons mentionné tantôt que Valéry parodie certaines "Pensées" de Pascal. Signalons ici que c'est un phénomène "post-Variation." Quelquefois la parodie est délibérément méchante. Elle est employée pour ridiculiser Pascal, et, semble-t-il, pour le réfuter. Valéry applique ici la tactique voltairienne à l'endroit de Leibnitz.

Le procédé consiste à composer des variations sur des "Pensées," variations qui peuvent s'éloigner tellement de l'original que Valéry est alors obligé ou de l'y inclure comme dans:

Toute parole a plusieurs sens dont le plus remarquable est assurément la cause même qui a fait dire cette parole.

Ainsi: "Quia nominor Leo" ne signifie point: "Car Lion je me nomme," mais bien: "Je suis un exemple de grammaire."

¹⁶⁶ Oeuvres, Tome II, p. 1532.

Dire: "Le silence éternel," etc.,
c'est énoncer clairement: "Je veux
vous épouvanter de ma profondeur et
vous émerveiller de mon style."¹⁶⁷

Ou de rappeler qu'il fait allusion à Pascal; ainsi:

Contre-épreuve, "négatif", d'une
phrase illustre: "Le vacarme intermittent
des petits coins où nous vivons nous
rassure."¹⁶⁸

Soit dit en passant que, malgré la parodie,
la phrase ci-dessus est empiriquement vraie. Et ne
dit-il pas lui-même toujours dans Autres Rhumbs: "Un
lieu vide, un temps vide, sont insupportables"?¹⁶⁹

D'autres exemples sont beaucoup plus directs,
de sorte que l'on sait tout de suite que Valéry vise Pas-
cal. Dans Lust, horrifié par le spectacle qu'offre la
bibliothèque de Faust, le Disciple s'écrie: "Le silence
éternel de ces volumes innombrables m'effraie."¹⁷⁰ Plus
tôt, le Disciple ayant fait cette remarque: "Je dis des
absurdités", Méphistophélès répond d'un ton grave et

¹⁶⁷ Autres Rhumbs, in Oeuvres, Tome II, p. 696.

¹⁶⁸ Ibid.

¹⁶⁹ Ibid., p. 674.

¹⁷⁰ Oeuvres, Tome II, p. 365.

affecté: "L'absurde a ses raisons, Monsieur, que la raison soupçonne."¹⁷¹ Enfin une troisième citation de Lust qui est plutôt une critique qu'autre chose.

Méphistophélès s'adresse au Disciple en ces termes: "Vous apportiez ici un esprit qui n'était disposé à entendre que ce qu'il s'était soi-même promis qu'il entendrait (...) C'est là l'inconvénient de ne chercher (comme dit l'autre) que ce qu'on a déjà trouvé."¹⁷²

Mais la parodie peut aussi ne point être méchante. La phrase à structure pascalienne est alors si bien venue que Valéry ne l'emploie plus du tout pour dénigrer Pascal, mais plutôt pour clarifier ce qu'il avait à dire. Ainsi dans la Lettre sur Mallarmé, écrite en 1927, parlant de l'obscurité d'une oeuvre, Valéry lui cède la parole: "Tu ne me lirais pas si tu ne m'avais déjà compris,"¹⁷³ dit-elle. Ou encore dans sa Lettre à Mme C... de 1925, dans laquelle il la félicite de sa diction poétique en ces termes: "Vos regards

¹⁷¹ Oeuvres, Tome II, p. 355.

¹⁷² Ibid., p. 316.

¹⁷³ Oeuvres, Tome I, p. 638.

semblaient dire à la poésie: "tu ne me trouverais pas si je ne t'avais déjà cherchée!" ¹⁷⁴ Valéry interchange ici la position des verbes pour mieux exprimer son admiration à Mme Croiza. Par ailleurs, il se sert quelquefois de la phrase pascalienne pour attaquer d'autres que Pascal. Dans l'Idée Fixe, Valéry s'en prend aux freudiens, sans les nommer, pour chercher des "fossiles obscènes dans les couches primaires de l'existence de l'homme," en faisant dire au médecin: "Ils ne les chercheraient pas s'ils ne les avaient pas déjà trouvés."¹⁷⁵

Pour la critique pure de Pascal dans la période "post-Variation," nous avons noté les commentaires de Valéry dans les Cahiers. Il va sans dire que cette critique se dissémine aussi un peu partout dans les oeuvres qui ont été publiées durant la dite période. Il est inutile de la relever chronologiquement puisque son intensité est à peu près égale. Mais cette intensité peut, à de rares exceptions, être logique plutôt qu'émotionnelle.

Dans Stendhal, publié en 1927, Valéry attaque

¹⁷⁴ Oeuvres, Tome II, p. 1261.

¹⁷⁵ Ibid., p. 214.

très astucieusement la religion et Pascal en se servant de Beyle comme paravent:

A des hommes de cette espèce, traditions et religions sont antipathiques par essence et même odieuses. Ils y voient des puissances fondées sur l' "imitation", et cette imitation renforcée au besoin, comme le marque et le conseille fort bien Pascal, par la "comédie": "Suivez la manière par où ils ont commencé; c'est 'en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, etc.' "176

Ces lignes de Pascal apparaissent vers la fin de la fameuse "Pensée" 418-233 sur le Pari. Il faut dire que cette attaque est l'une des plus réussies de Valéry à l'encontre de Pascal, précisément parce que ce dernier est "désarmé" ici. C'est un argument ad hominem par excellence. Même si l'on rétorque que nous sommes tous des comédiens, que l'homme est le produit de la société, de son groupe, que toute éducation est, finalement, basée sur "le principe de la singerie", il n'en reste pas moins qu'il y a des "chefs", des iconoclastes, qui ne singent pas, qui innovent.

Une autre attaque menée avec succès contre Pascal -- quoiqu'elle contredise, comme nous l'avons

176 Oeuvres, Tome I, p. 578.

déjà mentionné, ce que Valéry affirme dans la Variation -- est celle qu'on trouve dans le Cas Servien¹⁷⁸ au sujet de la dichotomie "esprit de finesse - esprit de géométrie." En voici un passage:

Ce terme d'esprit qui figure dans les expressions ("esprit de finesse, esprit de géométrie") est ici particulièrement ambigu. On peut l'entendre ou bien d'une aptitude intellectuelle qui ne se trouve que dans une classe de personnes à l'exclusion de toutes les autres; ou bien d'un mode d'application de la faculté de penser dont pourrait user la même personne, s'exerçant successivement, selon l'habitude ou l'occasion, à des transformations mentales de style et d'allure bien différents. Suivant la première interprétation, qui est la plus fréquente, et qui est, d'ailleurs, celle de Pascal lui-même, il y aurait deux espèces humaines qui ne peuvent absolument pas se comprendre, si ce n'est sur les objets immédiats de la vie pratique.¹⁷⁹

Le succès du contre-argument de Valéry réside en cela même que Pascal n' "invente" la dichotomie que pour donner plus de vigueur à sa notion du "cœur" comme instrument de "connaissance" transcendantale et divine. De sorte qu'au lieu de parler de "raison" d'une part,

¹⁷⁸ à la suite de Pius Servien, Orient, Gallimard, 1942, pp.85-87.

¹⁷⁹ Oeuvres, Tome I, p. 1725. (cf., Mauvaises Pensées et autres, in Oeuvres, Tome II, p. 789.)

et de "coeur" de l'autre, dès le début, il interpose une moyenne: l'esprit de finesse, sur lequel il greffe sa notion du coeur. Cela fait, il va fort délicatement défaire ce petit travail, et présenter le "coeur" comme un "faisceau d'émotions" comme l'appelait Hume. Mais entretemps, il oublie, comme le note bien Valéry, qu'il n'est pas sur le plan pratique.

Nous avons présenté ces deux arguments valides de Valéry, pour montrer qu'il aurait pu mener à bien sa lutte contre Pascal s'il avait choisi de raisonner calmement au lieu de laisser faire son émotivité, ses "théories," etc.¹⁸⁰

Puisque nous sommes au chapitre du "coeur" et de la "raison", peut-être serait-il approprié de citer cette phrase du discours de Valéry prononcé en Sorbonne le 10 décembre 1944 à l'occasion du 250e anniversaire de la naissance de Voltaire: "Il invoque

¹⁸⁰ Dans une lettre à André Lebey envoyée probablement entre 1920 et 1922 Valéry écrit, entre autres, ces mots: "J'ai toujours détesté les gens qui ne prouvent pas..." in Oeuvres, Tome II, p. 1488. Or il faut dire que Valéry prouve fort peu quand il s'attaque à Pascal. Et l'embarrassant, c'est que l'attaque, la critique, requiert plus que toute autre forme, des preuves.

la raison, mais il tire au coeur."¹⁸¹ Il y a donc une espèce de métamorphose, puisqu'en glorifiant Voltaire, Valéry diminue indirectement son hostilité vis-à-vis de Pascal. Mais nous sommes en 1944, après l'occupation, et Valéry qui avait jadis accusé Voltaire de charlatanisme, semble modifier son point de vue. D'autre part, sait-on jamais avec Valéry? Ne se pourrait-il pas qu'il joue la "comédie," qu'il adapte son langage aux exigences du moment?

L'intéressant, c'est que dans ce même discours, il compare, plus loin, Voltaire à Pascal tout en considérant ce dernier quelque peu inférieur:

Mais Voltaire, rompu par ses innombrables polémiques personnelles à une escrime plus rapide, moins rigoureuse, aussi dangereuse que l'avait été cent ans auparavant, celle du redoutable auteur des "Lettres Provinciales"...¹⁸²

Dans un autre discours qu'il prononce à la Sorbonne en 1932,¹⁸³ Valéry s'exprime ainsi:

Comment démêler dans les livres

¹⁸¹ Oeuvres, Tome I, p. 525.

¹⁸² Ibid., p. 527.

¹⁸³ Discours en l'honneur de Goethe, in Oeuvres, Tome I, pp. 531-553.

ce qui tient à l'essence de l'homme, ce qui vient de l'instant, ce qui procède d'une intention particulière, ce qui naît du hasard? La substance et l'accident s'y combinent. Le spontané et le réfléchi, le nécessaire et l'arbitraire, tout ceci est fondu dans l'expression extérieure, comme le cuivre et l'étain dans le bronze (...). Il faut donc désespérer, -- et je désespère -- ...¹⁸⁴

Malgré cela, Valéry affirmait neuf ans plus tôt dans la Variation: "Je vois trop la main de Pascal."

Enfin, dans un discours sur Descartes qu'il prononce toujours à la Sorbonne, le 31 juillet 1937, Valéry, athée, défend le Dieu de Descartes pour vexer Pascal:

Les uns (...) ne découvrent chez Descartes qu'un Dieu expédient, qui lui sert de garant de sa certitude spéculative, et de premier moteur. Pascal, avec la clairvoyance excessive de la parfaite antipathie, donnait dans cette opinion de tout son coeur. Mais d'autres...¹⁸⁵

Valéry, malgré son parti-pris, savait bien qu'il se leurrait. Car il n'est point nécessaire d'être

¹⁸⁴ Oeuvres, Tome I, p. 534.

¹⁸⁵ Ibid., p. 794.

un grand esprit comme Pascal pour s'apercevoir que, entre autres, l'argument ontologique de l'existence de Dieu dans les Méditations Métaphysiques est "fabriqué." Et, qui plus est, Descartes lui-même, devait bien le savoir.

Plus loin, dans ce même discours, Valéry fait cette remarque: "Je trouve (...) que l'essentiel du Discours (...) est (...) une sorte de coup d'état qui débarrasse ce Moi de toutes les (...) obsessions..."¹⁸⁶ Valéry pense sans doute aux "obsessions" pascaliennes, mais il ne semble pas comprendre que ce rejet des obsessions pourrait tenir précisément à l'introduction de Dieu.

Dans Léonard et les Philosophes que Valéry écrit en 1929, il s'en prend encore au Pascal ennemi de l'art, qui avait pourtant, selon lui, une esthétique:

Peut-être que l'on ne conçoit bien que ce que l'on eût inventé. Pascal nous apprend qu'il n'eût pas inventé la peinture. Il ne "voyait" pas la nécessité de doubler les objets les plus insignifiants par leurs images

¹⁸⁶ Oeuvres, Tome I, p. 806.

laborieusement obtenues. Que de fois cependant ce grand artiste de la parole s'était-il appliqué à "dessiner", à faire le portrait de ses pensées (...) Il est vrai qu'il semble avoir fini par développer toutes les volontés "moins une" dans le même rebut, et tout considérer, hors la mort, comme chose peinte.¹⁸⁷

Notons que l'argument de Valéry ne tient que par le glissement linguistique de "écrire" à "dessiner" (ou "peindre"). Dans les annotations, quelques mois plus tard, Valéry ajoute ceci:

Il est bien facile, par une certaine méditation de remonter la vanité de tout. C'est une banalité de la chaire que Pascal a rhabillée.

Elle ne signifie qu'un dégoût d'origine physiologique simple, ou un dessein de faire, à peu de frais, une assez grande impression sur les esprits.

On peut exciter aussi aisément l'horreur de la vie, l'image de sa fragilité, de ses misères, de sa niaiserie, que l'on peut exciter les idées érotiques et les appétits sensuels. Il suffit de changer de "mots"...¹⁸⁸

Ce n'est peut-être pas la première fois que Valéry s'aperçoit que Pascal n'est pas l'inventeur de

¹⁸⁷ Oeuvres, Tome I, pp. 1245-46.

¹⁸⁸ Ibid., pp. 1245-46.

"la vanité de tout."¹⁸⁹ Mais il se trompe joliment en précisant que celui-ci a rhabillé cette banalité de la chaire," car il est impossible de renchérir sur la dite "banalité." Cela dit, ajoutons que le parallèle que Valéry établit entre l'excitation de l'horrible et de l'érotisme est absurde. Parler de "changement de mots" est ignoble. Pour que se produise l'excitation, il faut que ses conséquences aient pu être perçues comme agréables, de sorte qu'il est inutile d'essayer d'exciter une "émotion" qui refuse les conséquences offertes, comme il est inutile de promulguer une loi défendant de faire "X" lorsque personne ne ferait "X", par exemple manger des pierres.

En outre, Valéry, lui-même, refuse d'être "excité", horrifiquement ou érotiquement, semble-t-il. Ne disait-il pas, trois ans plus tôt dans Stendhal:
 "Je ne souffre guère (...) d'être illusionné (...)"

¹⁸⁹ Dans Mélange, il s'aperçoit aussi que le "mélange" est plus antérieur à Pascal: "Ce qui me frappe le plus dans la religion c'est (...) l'impureté. Mélange, et plus que mélange d'histoire, de légende, de logique, de police, de poésie et de justice, de sentiment, de social et de personnel..." in Oeuvres, Tome I, pp. 314-315.

au point de ne plus distinguer nettement mes affections propres de celles que l'artifice d'un auteur me communique"?¹⁹⁰ Et ne répète-t-il pas cela en 1933 dans Stéphane Mallarmé: "Quant à moi, rien ne me refroidit comme de reconnaître la volonté de me manoeuvrer..."¹⁹¹ Dès lors, le "On peut exciter (...) aisément..." n'est plus tellement valable.

L'on sait bien que le grand blâme de Valéry à l'endroit de Pascal ne s'attache pas tant à sa religiosité qu'à son abandon des mathématiques. Pourtant Pascal néglige les mathématiques à cause de leur circularité. Et, c'est en fait, ce que Valéry lui-même proclame à leur sujet en 1932 dans la Politique de l'Esprit: "La science mathématique n'est au fond, pour une grande part, qu'une science de la répétition pure."¹⁹² Peut-être Valéry a-t-il lu alors la biographie de Newton où il est conté qu'à l'âge de huit ans celui-ci reçut de son père un livre contenant

¹⁹⁰ Oeuvres, Tome I, p. 555.

¹⁹¹ Ibid., p. 676. (Voir aussi Fragments des Mémoires d'un poème, in Oeuvres, Tome I, pp. 1471-83, où Valéry discute de cette question).

¹⁹² Ibid., p. 1026.

les premiers trente-deux théorèmes d'Euclide. Une heure plus tard, le jeune Newton rendit le livre à son père en lui disant: "Mais cet Euclide ne fait que se répéter!"

Un peu plus loin, on croit tellement entendre Pascal, qu'on s'étonne que ce soit Valéry qui parle: "Un des traits les plus frappants du monde actuel est la futilité (...) Nous sommes partagés entre la futilité et l'inquiétude (...) Que de divertissements!"¹⁹³

Toujours en 1932, dans son Discours de l'Histoire, il répète le même thème: "L'inquiétude et la futilité se partagent nos jours,"¹⁹⁴ dit-il.

Cette futilité et cette inquiétude dont parle Valéry sont le résultat des prétendus bienfaits de la civilisation, le résultat d'une pensée tout entière concentrée sur l'utile et le pratique. Cependant, quatre ans plus tard, en 1936, Valéry va défendre cette pensée dans Philosophie de la Danse en attaquant la pensée de Pascal "qui ne sert à rien":

Pascal plaçait toute notre dignité

¹⁹³ Oeuvres, Tome I, p. 1038.

¹⁹⁴ Ibid., p. 1136.

dans la pensée; mais cette pensée qui nous édifie, -- à nos propres yeux,-- au-dessus de notre condition sensible est exactement la pensée qui ne sert à rien. Remarquez qu'il ne sert de rien à notre organisme que nous méditations sur l'origine des choses, sur la mort; et davantage, que les pensées de cet ordre si relevé seraient nuisibles plutôt, et mêmes fatales, à notre espèce. Nos pensées les plus profondes sont les plus indifférentes à notre conservation...¹⁹⁵

Dans Mélanges, publié en 1930, on peut lire, sous le titre Moralités cette phrase de Valéry, espèce de "variation" cynique de la "Pensée" 597-455¹⁹⁶ de Pascal: "Le Moi est haïssable... mais il s'agit de celui des autres." Il semble que Valéry ait fort bien saisi que le "moi" auquel se réfère Pascal est le "paraître", le masque. Il l'accuse donc par implication de le porter, comme il l'a fait depuis la Variation, mais il ajoute ici que Pascal blâme uniquement les autres d'hypocrisie. D'abord, quoique Pascal s'adresse à Miton dans cette "Pensée", il généralise; le moi dont il parle c'est le moi de la collectivité, qui

¹⁹⁵ Oeuvres, Tome I, pp. 1392-93.

¹⁹⁶ Pascal, Oeuvres complètes, p. 584.

inclut donc Pascal. Ensuite, Valéry aurait dû lire la "Pensée" 749-456,¹⁹⁷ qui est en quelque sorte un corollaire de la première, et qui prouve bien qu'il ne s'agit pas uniquement du moi des autres. La voici: "Quel dérèglement de jugement par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien et la durée de son bonheur et de sa vie que celle de tout le reste du monde". Enfin, neuf ans plus tôt, dans l'Ame et la Danse, Valéry ne fait-il pas dire à Eryximaque (au sujet de l'Univers et donc de l'homme): "Son effroi d'être ce qui est l'a donc fait se créer et se peindre mille masques"?¹⁹⁸ Nous reviendrons plus loin sur cette question du "moi haïssable."

Toujours dans Mélange, et à la même page, Valéry dans une "pensée" au style pascalien, nous offre une raison pour laquelle il hait Pascal: "Celui qui n'a pas nos répugnances nous répugne."¹⁹⁹

¹⁹⁷ Pascal, Oeuvres complètes, pp. 596-597.

¹⁹⁸ Oeuvres, Tome II, p. 168.

¹⁹⁹ Oeuvres, Tome I, p. 325.

Quelques pages plus loin, sous le titre Maléfices, nous ne sommes guère étonnés de trouver cette généralisation qui balaye tout sur son passage et qui se réfère, entre autres, à Pascal: "Tous les hommes qui ont exercé une puissance d'espèce affective sur des nombres d'hommes étaient affligés ou doués de tares nerveuses et psychiques..."²⁰⁰

Trois pages après, Valéry joue les Moïses. Il nous impose le onzième commandement: "Prends garde! Celui qui parle dans ton cœur n'en sait pas plus que toi."²⁰¹ Cette prescription morale vise à nous défendre contre Pascal. Mais elle est inutile puisque Pascal en était si conscient qu'il opta finalement pour le Pari. Ajoutons aussi que cette phrase de Valéry peut être retournée contre lui-même.

Enfin une dernière citation de Mélange

²⁰⁰ Oeuvres, Tome I, p. 329.

²⁰¹ Ibid., p. 332.

qui a pour sous-titre Des Couleurs et qui nomme Pascal:

Noir. Les "pessimistes de la plume": ils cherchent un "beau noir", dirait un peintre.

Pascal a de "beaux noirs" et les a cherchés, et je vois trop qu'il les a trop bien trouvés.²⁰²

Et sans doute pour nous dire où il les a trouvés, Valéry ajoute:

Les "noirs" magnifiques de l'Eglise, relevés d'argent et d'or.

Orgues, voûtes, latin... Pompes, cire, encens, altitudes d'ombres Profondes...

Le "noir pur", couleur puissante de la solitude totale; plénitude du rien, perfection du néant."²⁰³

Au premier chapitre de notre étude nous avons essayé d'établir une espèce de rapport entre Teste et Pascal, le Teste de 1896, c'est-à-dire de la période "pré-Variation". Ce rapport s'étend aussi dans la période "post-Variation". Dans la Lettre de Madame Emilie Teste, que Valéry écrit en 1924, cette dernière parle de son mari, mais on croit voir Pascal:

²⁰² Oeuvres, Tome I, p. 377.

²⁰³ Ibid., p. 378.

Il vous brise l'esprit d'un mot
 (...) Il est dur comme un ange (...)
 Il ne se rend pas compte de sa force:
 il a des paroles inattendues qui sont
 trop vraies, qui vous anéantissent
 les gens, les réveillent en pleine
 sottise, face à eux-mêmes, tout attrapés
 d'être ce qu'ils sont, et de vivre
 si naturellement de niaiseries.²⁰⁴

Et madame Teste (Valéry) d'ajouter:

Nous vivons bien à l'aise, chacun
 dans son absurdité, comme poissons dans
 l'eau, et nous ne percevons jamais
 que par un accident tout ce que contient
 de stupidités l'existence d'une personne
 raisonnable.²⁰⁵

Quant à nos pensées, ce ne sont que "babillages (...)
 de notre esprit avec soi-même."²⁰⁶

Ainsi donc, un an après la Variation où
 Valéry prônait l'esprit, l'optimisme, le voilà parlant
 de l'absurdité de la vie et de la carence inhérente au
 rationalisme.

En 1925, dans les Extraits du Log-Book de
 Monsieur Teste, le parallèle Teste-Pascal se confirme:

204 Oeuvres, Tome II, p. 27. (cf., à la page 34: ... "Mon
 mari me faisait penser bien souvent à un mystique sans
 Dieu."

205 Oeuvres, Tome II, p. 27.

206 Ibid.

"Ce que je vois m'aveugle. Ce que j'entends m'assourdit",²⁰⁷ est tiré de la fameuse "pensée" 199-72: "... trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit..."²⁰⁸ Et la phrase suivante de Teste: "J'ignore en tant et pour autant que je sais",²⁰⁹ qu'est-ce sinon dire comme Pascal qu'il sait qu'il ne sait pas?

Dans Dialogue, un des cinq textes nouveaux du "cycle Teste" qui parurent en 1946, nous retrouvons ce scepticisme: "La science! Il n'y a que des savants, mon cher..."²¹⁰

L'on se rappelle aussi l'arrogance de l'optimisme de Valéry dans la Variation qui lui faisait dire que Pascal avait "trouvé" parce qu'il ne "cherchait" plus. Pourtant dans l'Idée Fixe qu'il écrit en 1932, Valéry s'est, semble-t-il, assagi. Lorsque l'un des interlocuteurs demande: "Vous voulez dire que

²⁰⁷ Oeuvres, Tome II, p. 38.

²⁰⁸ Pascal, Oeuvres complètes, p. 527.

²⁰⁹ Oeuvres, Tome II, p. 38.

²¹⁰ Ibid., p. 60.

plus on trouve, plus on cherche; et que plus on cherche plus on trouve?", l'autre (le médecin) répond: "C'est cela." Mais plus loin, il énumère les résultats de la recherche et de la découverte: "... Vitesses, Abus sensoriels -- Lumières excessives. Besoin de l'incohérence. Mobilité. Goût de plus en plus grand. Automatisme de plus en plus avancé, qui se marque en politique, en art, -- et (...) dans les moeurs."²¹¹

Peut-être ferions-nous bien de revenir ici au "moi haïssable," car nous retrouvons, après la première critique de la fameuse "Pensée" de Pascal, une deuxième attaque fort différente dans Tel Quel I (Choses Tues). Valéry écrit (toujours en 1930): "Que si le moi est haïssable, aimer son prochain comme soi-même devient une atroce ironie."²¹² Cet argument est parfaitement valable tant qu'on ne s'aperçoit pas que le "voleur est volé". En d'autres termes, lorsque Pascal nous

²¹¹ Oeuvres, Tome II, p. 203.

²¹² Ibid., p. 489.

dit que "le moi est haïssable", il implique précisément qu'aimer son prochain comme soi-même, c'est-à-dire comme soi-même "masqué", devient une atroce ironie. Valéry joue, évidemment, sur le mot "moi". Lors de sa première attaque, il identifie très justement le "moi pascalien" au "paraître". Ici, il opère un glissement -- malheureusement trop évident -- puisqu'il identifie le moi à l' "être", au "soi", de sorte que nous ne sommes plus "dans Pascal". Ce glissement "caché" a peut-être sa raison psychologique: Valéry n'aime pas trop qu'on lui ôte son masque. Ne dit-il pas quelques lignes plus tôt: "... nous n'aimons pas (...) celui qui nous contraint à nous montrer nous-mêmes."²¹³ Pourtant, deux pages plus loin, Valéry opte finalement pour Pascal: "Après tout, cette misérable vie ne vaut pas que l'on sacrifie l'être au paraître, quand on sait aux yeux de qui, à quels yeux il faut paraître."²¹⁴

²¹³ Oeuvres, Tome II, p. 488.

²¹⁴ Ibid., p. 490.

Précisons qu'il opte pour Pascal mais que sa motivation est immorale. Ce fameux "champion de l'humanité" exècre les hommes.

Mais, comme nous l'avons dit antérieurement, c'est le "masque", le "paraître" qu'il perçoit chez Pascal qui l'a toujours dégoûté. Paradoxalement, c'est quand il nous parle de ce thème d'un ton enjoué qu'il convainc le mieux. En 1926, il fait cette jolie analogie dans Analecta:

Une tache d'encre... De cet accident je fais une figure avec un dessin dans les environs. La tache prend un rôle et une fonction dans ce contexte. Et ceci est analogue à la pensée de Pascal: "J'avais une pensée. Je l'ai oubliée: j'écris, au lieu que je l'ai oubliée."

L'accident est "rattrapé", "rédimé."²¹⁵

Mais, l'intéressant dans tout cela, c'est que dans une lettre à Pierre Louÿs du 6 juin 1917, Valéry écrivait ces mots: "Il n'est pas certain qu'il soit nécessaire ou recommandable de dire exactement ce qu'on voulait dire."²¹⁶

²¹⁵ Oeuvres, Tome II, p. 710.

²¹⁶ Ibid., p. 1483.

Le thème du "paraître" se rattache naturellement au thème du "convaincre" et c'est là aussi, comme on l'a déjà vu, ce que Valéry a toujours trouvé écoeurant chez Pascal.²¹⁷ De plus, il se défend dans une lettre au R.P. Gillet du 30 janvier 1927 d'avoir jamais pratiqué cet "art": "Je ne sais pas d'hommes moins désireux que moi d'être cru, d'être suivi (...) de convaincre." Cependant, tout au long de son oeuvre Valéry essaye de nous convaincre, avec force bruits et gestes, entre autres, de ne pas nous laisser convaincre!²¹⁸

Par ailleurs, dans cette même lettre, adressée à un jésuite -- ne l'oublions pas -- Valéry, athée, emploie hypocritement des termes à charge religieuse comme "scandalisé", "péché", pour dénoncer Pascal, et "convaincre" le révérend Père de l'irréligiosité de celui-là:

²¹⁷ Dans Propos me concernant, il répète ce qu'il a dit avant à ce sujet, mais il est plus spécifique: "Je méprise qui veut me convaincre. Apologétique est impureté. Mélange de raison-passion-intérêt. Tous les moyens sont bons." in Oeuvres, Tome II, p. 1516.

²¹⁸ Dans Propos me concernant, Valéry dit ceci: "Tout ce que l'on me reproche (nihilisme et autres bêtises du genre isme, antihistorisme) revient à blâmer que l'on se serve de l'esprit qu'on a -- ou à blâmer que je demande que l'on s'en serve..." in Oeuvres, Tome II, p. 1512.

Pascal, entre autres, m'a fort "scandalisé." Il m'est impossible de penser qu'un homme de cette puissance se soit abaissé à certains raisonnements (comme le Pari) dont il ne pouvait pas ne pas voir la misérable fragilité, -- et dont il n'eût pas voulu pour soi, et qu'il a trouvés assez bons pour les autres! -- Quel mépris des têtes communes! En quoi il semble qu'il a "péché"...²¹⁹

D'abord, rappelons que le raisonnement du Pari est parfait. Ensuite, pour ce qui est du "mépris des têtes communes", nous en savons un peu trop là-dessus à l'endroit de Valéry! Enfin, il nous répugne de voir un athée attaquer un agnostique -- car qu'on le veuille ou non, Pascal en est un --²²⁰ devant un croyant.

En appelant Pascal un "agnostique" nous faisons une simple constatation logique. Dire que l'existence de Dieu ne peut être prouvée sur le plan

²¹⁹ Oeuvres, Tome II, p. 1496.

²²⁰ Valéry n'a pas compris cela malgré cette "jolie" phrase que l'on retrouve dans sa lettre à Emile Rideau de 1943: "Comment prétendre critiquer et réfuter honnêtement une opinion ou une doctrine, si on ne l'a d'abord profondément comprise et presque épousée, et s'être fait semblable à l'adversaire." in Oeuvres, Tome II, p. 1503.

logique, ou dire que la connaissance de Dieu est logiquement impossible, c'est ipso facto être agnostique. Maintenant, le Dieu historique de Pascal n'est pas ontologiquement "valable", comme nous l'avons fait remarquer plus tôt, car l'argument du Pari sur lequel il est censé être fondé, est lui-même ontologiquement vide. L'introduction de ce Dieu est un exercice de rapiéçage; malheureusement les trous subsistent. De plus, définir Dieu historiquement, c'est commettre ce que les logiciens anglais appellent "the naturalistic fallacy": l'on ne peut définir un terme abstrait concrètement. Peut-être aurions-nous dû dire: Pascal est un agnostique qu'il le veuille ou non.

Dans une lettre à Jean de Latour de septembre 1933, Valéry fait cet aveu: "Il existe en moi une habitude ou une manière d'être qui ne confond jamais ce que j'écris ou que j'ai écrit avec ce que je pense ou ai pensé pour moi."²²¹ Devons-nous, dès

²²¹ Oeuvres, Tome II, p. 1498.

lors, croire que tout ce que Valéry a écrit sur Pascal n'a pas été "pensé" par lui? Nous en doutons fort. Il essaie simplement de "se convaincre" de la véracité de sa "théorie des effets" en la réfléchissant sur lui-même. D'autre part, si ce qu'il dit est vrai, n'avoue-t-il pas par là même qu'il commet le péché de "paraître", à l'instar de Pascal? Quant au "convaincre", à l' "exciter", malgré sa "confession" au Père Gillet, écoutons ce qu'il nous dit dans Propos me concernant:

J'ai fait de la "littérature" en homme qui, au fond ne l'aime pas trop pour elle-même -- puisqu'il y trouve la nécessité de rechercher des "effets," d'employer des moyens à étonner et exciter la superficie de l'esprit.²²²

Et:

Je n'ai jamais pu tracer des mots que pour travailler ma pensée ou agir sur celle des autres.²²³

Lorsque Valéry parle d'agir sur la "pensée" des autres, il veut dire agir sur la "sensibilité" des autres,

²²² Oeuvres, Tome II, p. 1521.

²²³ Ibid., p. 1527.

Car prouver à quelqu'un que son argument est faux n'implique pas "agir" sur sa pensée, lui inculquer de nouvelles croyances, etc. C'est simplement lui montrer que sa pensée n'a pas suivi les "règles du jeu," règles qu'il a toujours faites siennes.

Mais pour trouver une excuse qui puisse le justifier au moins partiellement de viser la sensibilité, Valéry postule deux types de sensibilité: en premier lieu, ce qu'il appelle sensibilité no 1 et qui apparemment est visée par la poésie valéryenne; et en second lieu la sensibilité no 2 qui est visée par "les romances, Musset, mendiants, les pauvres gens de Hugo, Jean Valjean, Pascal qui joue de la mort, Hugo de la misère." C'est viser cette dernière sensibilité "qui lui inspire du dégoût sinon de la colère."²²⁴ Cette division rappelle la fameuse division pascalienne "raison et coeur", et peut-être, Valéry tient à nous faire croire, que la sensibilité no 1 est la raison. Certes, on a nommé sa poésie "intellectualiste", mais il n'empêche que ces deux termes "poésie" et "intellectualiste" sont contradictoires. Que l'on appelle sa

²²⁴ Oeuvres, Tome II, p. 1533.

poésie "métaphysique", comme on a appelé celle de John Donne et de Thomas Eliot, nous le voulons bien, mais nous ne sommes plus alors dans le domaine "intellectuel".

Si Valéry objecte que la "fabrication" du poème impliquait un calcul des productions de la sensibilité avec les pouvoirs opératoires de l'intellect, que les considérations de la "forme" primaient celles du "fond", il ne changera en rien les choses puisque, finalement, les propositions poétiques ne sont pas vérifiables, analytiquement ou synthétiquement. Du point de vue strictement "intellectuel", logique, ce sont les élucubrations de "fou." C'est une des raisons, d'ailleurs, pour lesquelles Pascal était peu friand de poésie ou de poètes.

De toute façon, en ce qui concerne la sensibilité no 2, il est évident que Valéry la vise dans tous ses écrits sur Pascal. Écoutons la confession voilée qu'il nous fait à la fin de Propos me concernant:

On a beau déclarer que l'on ne veut enseigner ni convaincre personne; et même que l'on n'a qu'éloignement pour cette attitude et cette intention, il arrive qu'on choque, qu'on heurte.²²⁵

²²⁵ Oeuvres, Tome II, p. 1538.

Dans Mauvaises Pensées et autres qui parut en 1941, Valéry traite Pascal d'enfant, chose qu'il refera dans ses Cahiers en 1943, comme on l'a vu.

"La question du philosophe, dit-il, une fois dépouillée des formes solennelles ou sévères, est toujours enfantine (...) En tant qu'interrogeant, l'homme est animal curieux: ce qui se voit si charmant dans l'enfant de trois ans. Et il est facile de retrouver cet enfant dans le penseur, chez Pascal, par exemple."²²⁶

Valéry croit qu'en traitant Pascal d'enfant il le rabaisse. Peut-être ne sait-il pas que la curiosité et l'aptitude à la connaissance est telle chez un enfant, qu'entre l'âge de deux et six ans il amasse plus de "science" quantitativement et qualitativement, qu'il ne le fera de sept ans à sa mort. Cela dit, Valéry oublie qu'arrivé au stade sceptique, Pascal ne questionne presque plus.

Toujours est-il que lorsque Valéry donne enfin un exemple pour prouver la puérité de Pascal, ce n'est point une pensée "philosophique" mais "scientifique" qu'il cite!: "A la place de Pascal, on aurait fait l'économie de la pensée du nez de Cléopâtre, qui

²²⁶ Oeuvres, Tome II, p. 788.

est bien inutile. Cette pensée, si elle eût été moins naïve.... n'eût pas été."²²⁷

A la même page, on peut lire cette variation sur la "Pensée" 423-277 de Pascal²²⁸: "Le corps a son but qu'il ne connaît pas, et l'esprit a ses moyens qu'il ignore,"²²⁹ variation que Pascal accepterait de tout coeur.

A la page suivante, Valéry, tout en attaquant Pascal, fait une généralisation pseudo-empirique qui est "falsifiable" sans trop de difficulté. La voici: "Les méditations sur la mort (genre Pascal) sont le fait d'hommes qui n'ont pas à lutter pour leur vie, à gagner leur pain, à soutenir des enfants. L'éternité occupe ceux qui ont du temps à perdre. Elle est une forme de loisir."²³⁰ L'on n'a qu'à présenter à Valéry un seul homme, père de famille, qui travaille dur, et qui pourtant est fortement préoccupé par l'absurdité de la vie, à cause précisément de cette farce qu'est la mort, pour que la généralisation de Valéry ne tienne plus.

Le dégoût que Valéry a de Pascal recouvre,

²²⁷ Oeuvres, Tome II, p. 840.

²²⁸ Pascal, Oeuvres complètes, p. 552.

²²⁹ Oeuvres, Tome II, p. 840.

²³⁰ Ibid., p. 841.

comme on l'a déjà observé, la résonance tragique de ses Pensées. De fait, c'est ce sens du tragique qui offusque le plus Valéry. Si bien que son attaque est centrée directement et indirectement contre ce phénomène dans Pascal. Mais il n'arrive à cerner les "arguments" affectifs de Pascal dans ce domaine qu'avec des "contre-arguments" tout aussi affectifs. Dans Mauvaises Pensées et autres il allie astucieusement le "sérieux" au "tragique":

Tout le "sérieux" et tout le tragique de la vie sont faits de circonstances et d'incidents de qualité inférieure. Emotions, voluptés, douleurs, angoisse, enthousiasmes, désirs, haine, préoccupations, tout ceci est vil en soi (...) Il me semble que la réaction noble d'un être consisterait dans le refus de subir tout ce qui rend "profond" (...) Il faut se dépouiller de ce que l'on n'est pas."²³¹

Notons les expressions "qualité inférieure", "vil", "noble." Voilà les clefs de voûte de l' "argument" valéryen! De plus, son "il faut se dépouiller de ce que l'on n'est pas" serait amusant s'il ne le disait pas avec tant de "sérieux"!

En 1938, dans Degas, Danse, Dessin, Valéry

²³¹ Oeuvres, Tome II, p. 873.

revient à la charge sur le thème de l'aversion de Pascal pour la peinture. Nous l'avons vu attaquer celui-ci pour la même raison dans la Variation en 1923, et en 1928 dans Léonard et les Philosophes. Il faut dire que cette toute dernière attaque est la plus réussie. C'est un argument basé sur une mixture d'analogie et d'ad hominem qui rappelle un peu l'argument de la "mélodie du ciel" au début de la Variation, mais qui est beaucoup plus explicite. Toutefois, l'argument est peu convaincant, car il joue sur l'élasticité du terme "janséniste".

Le voici tel qu'il nous est présenté par Valéry:

Pascal lui-même n'a pas manqué de s'y tromper, qui traita de cet art avec superbe, et le réduisait à la "vanité" de poursuivre laborieusement la ressemblance des choses dont la vue d'elles-mêmes est sans intérêt, ce qui prouve qu'il ne savait pas regarder, c'est-à-dire oublier les noms des choses que l'on voit. Et qu'eût-il dit des raffinements et de la casuistique de ces jansénistes de la peinture et de la poésie, les Degas, les Mallarmé, qui ne vécurent que pour rejoindre et pour parfaire, l'un, quelque forme, l'autre, quelque système de mots; mais qui placèrent dans ces futiles objets de leur désir et de leurs peines, une manière d'infini, et en somme... tout ce qu'il faut pour croire que l'on a "déjà trouvé".²³²

²³² Oeuvres, Tome II, pp. 1239-40.

Une autre objection que l'on pourrait soulever contre cet argument de Valéry, tient au changement de ton à l'égard de Pascal janséniste. Valéry pour abaisser un côté de Pascal, défend l'autre. Mais il ne s'aperçoit pas que dans sa passion pour la "conquête" il s'abaisse.

Peut-être serait-il bon d'offrir comme dernière citation des propos de Valéry à l'endroit de Pascal, un passage assez flatteur pour ce dernier qu'il a écrit en 1934 dans Variations sur la Céramique illustrée:

Quoique j'aie dit tout à l'heure à quel point un repas est chose sérieuse, je concède que la coutume n'est point d'associer la contemplation d'une belle pensée avec les actes et les sensations de l'homme qui mange. Pascal et La Rochefoucauld sont ignorés de la Céramique.²³³

²³³ Oeuvres, Tome II, p. 1354.

CONCLUSION

Avant de conclure nous aimerions rappeler certains faits. A partir de 1890, et principalement sous l'influence de Poe, Valéry adopte et aiguisé une méthode de critique esthétique qu'il ne va quasiment plus lâcher: sa "théorie des effets". Sur cette théorie, vient nécessairement se greffer une éthique, de sorte que le Beau, chez Valéry, va se doubler du Mal. Mais comme dans toute théorie "qui se respecte", il y aura des exceptions: la poésie mallarméenne (et valéryenne), la peinture de Degas, la techno-esthétique léonardienne, en somme, toute esthétique que sa finalité oriente vers la perfection de sa technicité. De sorte qu'une sous-théorie ad hoc se manifeste qui identifie le Beau au Bien. Pour lui donner plus d'ampleur, Valéry va l'étayer de "rigueur formelle" à l'instar des mathématiques, idée qu'il emprunte à la musique et à l'architecture. Le résultat, c'est qu'en dehors de certains travaux techniques de Léonard, l'introduction d'un formalisme logique dans le domaine de la poésie et de la peinture est une inanité pure et simple. Le formalisme ne se résume,

en fait, qu'à des déductions de certaines recettes qui tendent inévitablement à un système fermé, de sorte que la poésie, la peinture, versent dans la monotonie.

Mais c'est une monotonie toute pareille que l'on ressent, d'autre part, lorsqu'on voit Valéry appliquer inexorablement sa fameuse "théorie des effets". Rien ne lui échappe plus. L'art devient alors signe d'inauthenticité, de mystification, de friponnerie, d'imposture, de supercherie. Et ce qui est pis, c'est que les oeuvres non-esthétiques n'y échappent pas non plus: philosophie, pensées, histoire, etc.

Ainsi donc, que peut-on conclure à l'endroit de la "relation" Valéry-Pascal?

On peut évidemment conclure, en se fondant sur ce qui apparaît d'un bout à l'autre de ses oeuvres, que leur infrastructure est anti-pascalienne. Cette interprétation est justifiée dans la mesure où l'on identifie automatiquement tout "acteur" à Pascal. D'autre part, si l'on se rend compte que Valéry prend ses généralisations au sérieux, on ne sait plus, à moins de découvrir des indices sûrs, si Valéry se réfère ou non à Pascal. Si bien que ses généralisations massives et monotones sont plus un désavantage qu'un avantage, si tant est

qu'il n'ait voulu viser que Pascal.

D'ailleurs, le nombre élevé des propos qui nomment Pascal, comparé à celui des propos nommant d'autres écrivains, ainsi que ceux dont les indices pointent inévitablement vers Pascal, enfin le style pascalien de Valéry et ses préoccupations et obsessions typiquement pascaliennes, ne laissent aucun doute que Pascal l'a marqué. On dirait à certains endroits que la honte, le remords, le tiennent aussi bien que la haine et le dégoût. Il se répète encore et toujours. Voulant le suivre dans son périple pascalien, nous avons dû forcément nous répéter aussi.

Certes, ces répétitions auraient pu -- quoique nous en doutions -- s'intégrer aux redites ad nauseam sur le thème de l' "acteur", et par là même, être une espèce d'illustration qui renforçât le processus d' "indoctrination". En d'autres termes, Valéry aura peut-être fait usage de la loi élémentaire en psychologie sociale, surtout la théorie de l'apprentissage, qui dit que la répétition mène à l'acceptation.

Il nous semble, cependant, que l'acceptation dont il est question, ici, est tant celle du lecteur que celle de Valéry, car celui-ci essaie de se convaincre en même temps

qu'il convainc celui-là. A vrai dire, Valéry nous agace par ce qu'on pourrait finalement nommer ses balbutiements fracassants. Il essaie en vain de se débarrasser de tout l'attirail pascalien. Il "prouve", prouve encore et toujours. Cela nous rappelle la boutade de Russell à l'endroit de Leibnitz qui présente dans sa Monadologie cinq ou six "preuves" cosmologiques et ontologiques de l'existence de Dieu: "Si une preuve est convaincante, dit-il, toute autre est superflue."

Si, donc, nous avons pris le parti de Pascal, c'est parce que la critique de Valéry est arbitraire, et généralement fallacieuse et "impure". Le "mélange" dont il accuse Pascal déborde de presque tous ses pseudo-arguments. Nous aimerions citer ici une "pensée" qu'il destinait sans doute à Pascal, mais qui lui sied merveilleusement:

Celui qui veut imposer ses idées est peu certain de leur valeur. Il tend à les fortifier par tous moyens. Il prend un certain ton, frappe sur la table, sourit à celui-ci, menace celui-là: il emprunte à son corps de quoi soutenir son esprit.²³⁴

Cela dit, nous préciserons que notre critique de Valéry ne s'est pas déversée au delà des frontières pasca-

²³⁴ Mauvaises Pensées et autres, in Oeuvres, Tome II, p. 872.

liennes. Nous n'avons, par exemple, jamais traité Valéry de "faux poète", à l'instar de Roger Peyrefitte²³⁵, ni n'avons-nous essayé de découvrir dans son enfance les causes possibles du comportement de Valéry à l'endroit de Pascal, chose qui eût pu mener à certaines incartades à la Jean-Paul Weber.²³⁶

De fait, nous n'avons nullement cherché à soutenir une cause quelconque. Nos remarques nous ont été inspirées par Valéry lui-même. La seule qu'il ne nous ait point donnée, celle que suggère l'épigraphe d'Amiot, a été l'objet de la première partie de notre étude. Pour refermer le cercle, peut-être serait il bon d'y revenir, puisque nous avons maintenant un panorama assez vaste pour nous guider. Tout d'abord, il est empiriquement vérifiable que l'acharnement de Valéry à l'égard

²³⁵ Roger Peyrefitte, Des Français, Flammarion, Paris, 1970. (Peyrefitte s'est sans doute inspiré de ces lignes de Valéry dans Suite: "Tout enthousiaste contient un faux enthousiaste; tout amoureux contient un feint amoureux; tout homme de génie contient un faux homme de génie; et en général, tout écart contient sa simulation, car il faut assurer la continuité de personnage non seulement à l'égard des tiers mais de soi-même." in Oeuvres, Tome II, p. 762.

²³⁶ Voir Jean-Paul Weber, Genèse de l'oeuvre poétique, Gallimard, Paris, 1960.

de Pascal lors de la période "post-Variation" est beaucoup plus vif. Mais la production littéraire de Valéry durant la dite période suit une courbe parallèle. De sorte que ce qui nous paraît énorme est, en réalité, proportionné au rendement antérieur. Cela pour la "quantité"; mais peut-on dire autant pour la "qualité"? Certainement, puisque la Variation appartient à la période antérieure.

Or la question se complique considérablement si on opère la fusion de la Variation, qui en somme ne représente qu'une seule année, et de la période "post-Variation". Car alors la proportionnalité se détraque. Il semble donc que nous ferions mieux de nous en tenir à notre conclusion du premier chapitre, aussi mince qu'elle fût, sans cela, la thèse Fabureau-Amiot serait par trop tentante, surtout après notre découverte des "procédés" un peu louches de Valéry à l'égard de Pascal.

Disons enfin ceci: que nous ayons consacré un chapitre entier à la Variation et aux Notes qui s'y rapportent, est preuve que c'est là le centre d'où rayonne et se réfléchit le "problème" Pascal chez Valéry. La Variation est une étude inductive dans la mesure où elle représente la somme des hypothèses glanées au cours de la période "pré-Variation";

elle est, par ailleurs, déductive, en ce sens que c'est des "données" de la Variation que Valéry tire la matière de ses énoncés dans la période "post-Variation". On peut dire que, dans les grandes lignes, les trois périodes suivent d'assez près la méthode scientifique: (i) hypothèses formulées; (ii) hypothèses testées, (iii) hypothèses (lois) appliquées. Quelques hypothèses "formulées", et la majeure partie des hypothèses "appliquées" se trouvent -- comme on l'a vu -- dans les Cahiers.

Or, le test des hypothèses -- test crucial dans le domaine scientifique -- est spécieux dans la Variation; de sorte que les "lois" anti-pascaliennes qu'il s'y était fabriquées, appliquées à ses remarques postérieures, les "gâtent" nécessairement.

Notre étude est donc, en fait, une critique de la méthodologie valéryenne dans le domaine de la vérification de ses hypothèses sur Pascal. Que Valéry -- lui-même grand défenseur de la démonstration -- eût pu se bien acquitter, nous en sommes sûrs, car il possédait toutes les qualifications requises pour le faire. Notre thèse n'eût été alors qu'une longue suite de louanges.

BIBLIOGRAPHIEI - Oeuvre de Valéry

Valéry, Paul.

Oeuvres, Tomes I et II, Edit. Jean Hytier, Bibliothèque de la Pléiade, 1965.Masters and Friends, The Collected Works of Paul Valéry, Vol. 9, published for Bollingen Foundation by Princeton University Press, 1968.II - Ouvrages critiques

Bémol, Maurice.

Paul Valéry, G. de Bussac, Clermont-Ferrand, 1949.Variations sur Valéry, Tome I, Publications de l'Université de la Sarre, 1952.Variations sur Valéry, Tome II, Nizet, Paris, 1959.

Bendz, Ernst.

Paul Valéry et l'art de la prose, Gumpert, Göteborg, 1936.Benoist, Pierre-François. Les Essais de Paul Valéry, Edition de la Pensée Moderne, Paris, 1964.

Berne-Joffroy.

Présence de Valéry, Plon, Paris, 1944.

Charpier, Jacques.

Essai sur Paul Valéry, Seghers, Paris, 1956.

- Doisy, Marcel. Paul Valéry -- Intelligence et Poésie, Edition Paul Mourousy, Paris, 1952.
- Eigeldinger, Marc. Paul Valéry - Essais et Témoignages inédits, La Baconnière, Neuchatel, 1945.
- Fabureau, Hubert. Paul Valéry, Editions de la Nouvelle Revue Critique, Paris, 1937.
- Fernandat, René. Autour de Paul Valéry, Editions B. Arthaud, Grenoble, 1933.
- Grubbs, Henry A. Paul Valéry, Twayne Publishers Inc., New York, 1968.
- Guiraud, Pierre. Langage et Versification d'après l'oeuvre de Paul Valéry, C. Klincksieck, Paris, 1953.
- Henry, Albert. Langage et Poésie chez Paul Valéry, Edit. Mercure de France, Paris, 1952.
- Hytier, Jean. La Poétique de Valéry, Colin, Paris, 1953.
- Latour, Jean de. Examen de Valéry, NRR, Paris, 1935.
- Lefèvre, Frédéric. Entretiens avec Paul Valéry, Flammarion, Bruges, 1926.
- MacKay, Agnes. The Universal Self: A Study of Paul Valéry, Routledge and Kegan Paul, London, 1961.
- Mondor, Henri. Les Premiers temps d'une amitié, Editions du Rocher, Monaco, 1947.
- L'Heureuse rencontre de Valéry et Mallarmé, Editions de Clairefontaine, Lausanne, 1947.

- Mondor, Henri. Trois Discours pour Paul Valéry, Gallimard, Paris, 1948.
- Propos familiers de Paul Valéry, Grasset, Paris, 1957.
- Précocité de Valéry, Gallimard, Paris, 1957.
- Nadal, Octave. Paul Valéry - Gustave Fourment: Correspondance 1887-1933, Gallimard, Paris, 1957.
- Noulet, Emilie. Paul Valéry (Etudes), La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1951.
- Parisier-Plottel, Jeanine. Les Dialogues de Paul Valéry, Presses Universitaires de France, Paris, 1960.
- Peyrefitte, Roger. Des Français, Flammarion, Paris, 1970.
- Raymond, Marcel. Paul Valéry et la tentation de l'esprit, La Baconnière, Neuchatel, 1946.
- Robinson, Judith. L'Analyse de l'Esprit dans les Cahiers de Valéry, Corti, Paris, 1963.
- Rocheffoucauld, Edmée de la. Paul Valéry, Editions Universitaires, Paris, 1954.
- Roulin, Pierre. Paul Valéry témoin et juge du monde moderne, La Baconnière, Neuchatel, 1964.
- Shaw, Priscilla Washburn. Rilke, Valéry and Yeats, Rutgers U.P., New Jersey, 1964.
- Souday, Paul. Paul Valéry, Kra, Paris, 1927.
- Suckling, Norman. Paul Valéry and the civilized mind, Oxford U.P., London, 1954.

- Sutcliffe, F.E. La Pensée de Paul Valéry, Nizet, Paris, 1955.
- Weber, Jean-Paul. Genèse de l'Oeuvre poétique, Gallimard, Paris, 1960.

III - Articles

- Bémol, Maurice. "Autour du 'grand silence' valéryen," Revue d'Histoire Littéraire de la France, avril-juin 1959, pp. 213-218.
- Bremond, Henri. "Pascal et Valéry," Revue de France, 1er décembre 1928, pp. 554-563.
- Douglas, Kenneth N. "Paul Valéry on Pascal," P.M.L.A., September 1946, pp. 820-834.
- Féline, Pierre. "Souvenirs sur Paul Valéry," Mercure de France, 1er juillet 1954, pp. 402-428.
- Hytier, Jean. "The refusals of Valéry," Yale French Studies, printemps-été 1949, pp. 105-136.
- Mauriac, François. "Les Digressions de M. Paul Valéry," Revue des Jeunes, 25 avril 1920.
- Milon, J. "Deux Opinions sur Pascal (l'abbé Bremond et Paul Valéry)," Revue d'Histoire Littéraire de la France, janvier-mars 1928, pp. 1-22.
- Prévost, Jean. "Trois Héros de Paul Valéry," Le Point XLI, avril 1952.
- Wahl, Jean. "Sur la pensée de Paul Valéry," Nouvelle Revue Française, 1er septembre 1933, pp. 449-463.

I - Oeuvre de Pascal

Pascal, Blaise. Oeuvres complètes, Editions du Seuil, Paris, 1963.

II - Ouvrages critiques

- Barrès, Maurice. L'Angoisse de Pascal, Plon, Paris, 1923.
- Baudin, E. La Philosophie de Pascal, Tomes I à IV, La Baconnière, Neuchatel, 1946-47.
- Baudouin, Charles. Blaise Pascal ou l'ordre du coeur, Plon, Paris, 1962.
- Béguin, Albert. Pascal par lui-même, Editions du Seuil, Paris, 1952.
- Bishop, Morris. Pascal - The life of genius, Williams & Wikins Co., Baltimore, 1936.
- Brunschvicq, Léon. Blaise Pascal, Librairie Vrin, Paris, 1953.
- Chestov, Léon. La nuit de Gethsémani, Grasset, Paris, 1923.
- Demorest, Jean. Dans Pascal, Editions de Minuit, Paris, 1953.
- Francis, Raymond. Les Pensées de Pascal en France de 1842 à 1942, Nizet, Paris, 1959.
- Goldmann, Lucien. Le dieu caché, Gallimard, Paris, 1955.
- Jungo, Michel. Le Vocabulaire de Pascal, Editions d'Arthey, Paris.

- Lefebvre, Henri. Pascal, Tome II, Editions Nagel, Paris, 1954.
- Mesnard, Jean. Pascal, Desclée de Brouwer, Bruges, 1965.
- Topliss, Patricia. The rhetoric of Pascal, Leicester U.P., 1966.
- Vinet, Alexandre. Etudes sur Blaise Pascal, Librairie Payot et Cie, Lausanne, 1936.
- Voltaire. Lettres Philosophiques, Garnier, Paris, 1951.